LA REVUE DE PARIS

NOVEMBRE

EDGAR FAURE	Perspectives internationales
Fr. DÜRRENMATT	La Promesse (I)
FRANCIS JAMMES	Lettres à Arthur Fontaine
ADRIEN DANSETTE	Napoléon III conspirateur
JEAN CAYROL	La Vue de Delft
MAURICE VAUSSARD	Le Théâtre en Italie
CLAUDE AVELINE	Dans la Poche du Tablier
GASTON BOUTHOUL	Les Pays sous-développés
Ed. de la ROCHEFOUCAULD	Cahiers de Paul Valéry
PIERRE ROUSSEAU	L'Anti-Matière
DENISE BOURDET	Images de Paris
THIERRY MAULNIER	Aymé, Sartre et Anouilh
PIERRE AUDIAT	Volney le méconnu

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE FRÉDÉRIX, BÉATRIX BECK, PIERRE DE BOISDEFFRE, RENÉ GEORGIN, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 300 FRS

1959 - 66e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
EDGAR FAURE	Perspectives internationales	3
FRIEDRICH DÜRRENMATT	La Promesse (1)	24
FRANCIS JAMMES	Lettres à Arthur Fontaine	47
ADRIEN DANSETTE	Napoléon III conspirateur	57
JEAN CAYROL	La Vue de Delft	71
MAURICE VAUSSARD	Le Théâtre en Italie	81
CLAUDE AVELINE	Dans la Poche du Tablier	90
GASTON BOUTHOUL	Les Pays sous-développés	98
Ed. de la ROCHEFOUCAULD	Cahiers de Paul Valéry	111
PIERRE ROUSSEAU	L'Anti-Matière	121
DENISE BOURDET	Images de Paris	138
THIERRY MAULNIER	Aymé, Sartre et Anouilh	147
PIERRE AUDIAT	Volney le méconnu	151
Le Mois à Paris	163	
Chronique des livres	178	

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LA SITUATION EN ALLEMAGNE
par **Robert d'HARCOURT**
de l'Académie française

LES RUINES
par **Jean CASSOU**

UNE BELLE FAMILLE
par **André DHOTEL**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	3.000	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	3.500
— : Six mois (6 numéros)		1.500	— : Six mois (6 numéros)		1.750

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire.	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.430
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31	**Angleterre**	£	2/10/10
Espagne	Pesetas	298	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	204

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 30 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

A REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1959

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES
EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

La Crème
ÉMOLLIENTE

RAZVITE

permet de faucher le
poil le plus dur sans
aucune douleur et
"sans feu du rasoir"

EN TUBE
OU
EN BOITE

RAZVITE permet de se raser en 1 instant
sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

EMPRUNT

ACIER

1959

du
Groupement
de l'Industrie
Sidérurgique
G. I. S.

B.A.L.O. du 5/10/1959

Taux d'intérêt 5%

Obligations de 20.000 F
émises à 19.900 F
remboursables à 24.000 F
quelle que soit l'année du tirage

on souscrit
aux guichets des banques

COMPTOIR NATIONAL
d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2-- PARIS

TOUTES OPÉRATIONS
DE BANQUE

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

AVEZ-VOUS FAIT CE CALCUL ?

si vous êtes acheteur de la

REVUE DE PARIS
AU NUMÉRO

Vous dépensez chaque mois 300 francs et les 12 numéros de l'année vous coûtent

3 600 francs.

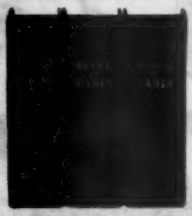
Or le prix d'un abonnement est de

3 000 francs.

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS
114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
500 francs (FRANCO DE PORT)

TRIBUNE LIBRE

PERSPECTIVES INTERNATIONALES

par EDGAR FAURE

LE CYCLE DE M. KHROUCHTCHEV.

Au moment où les problèmes de politique internationale abordés dans de récentes réunions de chefs d'Etat requièrent l'attention universelle, nous avons jugé qu'il serait particulièrement intéressant pour nos lecteurs de connaître l'opinion du président Edgar Faure. Elle se rapproche, on le verra, de celle professée par quelques-uns de nos alliés. Certaines des idées exposées par notre éminent collaborateur au cours de son étude ne s'inscrivent pas dans la ligne de notre revue ; nous rappelons que les études publiées sous la rubrique Tribune libre *n'engagent pas notre rédaction* (N.D.L.R.).

UN examen rapide et général de la situation politique internationale en cette fin d'année 1959 comportera inévitablement un certain recours à la méthode analytique, un effort de diviser le sujet autour de ses thèmes essentiels que l'on s'efforcera de faire correspondre autant que possible avec les secteurs géographiques et ce qu'on appelle en langage militaire les théâtres d'opérations. Une telle division ne pourra évidemment éviter ni l'arbitraire, ni le chevauchement des sujets, ni l'omission de certaines questions considérées comme mineures ou comme dépendant directement de la solution des autres.

Dans cette approche analytique, il nous paraît normal de retenir en premier lieu le problème des relations Est-Ouest et plus particulièrement celui de l'antagonisme américano-soviétique. Sans doute cette opposition embrasse-t-elle l'ensemble de la situation mondiale mais elle pourrait être centrée plus particulièrement sur les sujets de discussion que l'actualité a mis en évidence, la conférence au sommet, le statut de Berlin, le désarmement, l'assistance aux pays sous-développés.

Nous retiendrons en second lieu l'ensemble des problèmes afférents à la situation de la Chine, tant en ce qui concerne l'anomalie de son statut ou plutôt de son absence de statut en droit international qu'en ce qui concerne ses différentes prétentions et interventions : Formose, Tibet, Inde, Laos.

Nous retiendrons comme troisième sujet l'ensemble des problèmes posés dans le monde arabe ou musulman en y incluant d'une part les affaires du Proche-Orient, d'autre part le problème de l'Algérie dans la mesure où on peut lui reconnaître un certain aspect international d'ailleurs encore faiblement dessiné pour les raisons que nous évoquerons tout à l'heure. Nous n'ignorons pas qu'un tel plan a l'inconvénient de laisser dans l'ombre beaucoup d'éléments de notre sujet, mais nous pensons qu'il a le mérite d'en recouvrir et d'en ordonner les parties les plus mouvantes et les plus problématiques. Aussi envisageons-nous de nous y tenir, mais seulement dans la deuxième partie de cette étude.

Les circonstances actuelles nous semblent en effet exclure toute méthode autre que *l'approche dynamique* de la politique internationale. L'évolution des problèmes actuels est déterminée par les rapports dynamiques créés par la politique du gouvernement soviétique. Cette politique constitue une force motrice puissante fonctionnant à plein régime, utilisée dans une direction constante, et par rapport à laquelle les principales autres forces disponibles se définissent à de très rares exceptions près soit par la résistance, soit par la simple inertie, soit par une activité auxiliaire.

Cette prépondérance dynamique de la diplomatie soviétique semble aujourd'hui une évidence alors que vient de se terminer l'épisode extraordinaire du voyage de M. Khrouchtchev, inséré lui-même chronologiquement entre deux épisodes plus extraordinaires encore quoique ressortissant à un autre sujet (à moins qu'on n'admette qu'ils aient pour effet d'ex-planétariser les problèmes de la politique extérieure), ceux du Lunik et de l'Orbitnik. Mais ce qu'il nous paraît important de remarquer, c'est que ce voyage ne marque lui-même qu'une phase dans un mouvement d'ensemble. Si l'actualité a fixé son projecteur sur l'initiative soviétique, elle n'a fait ainsi que rendre plus éclatante une situation qui existait déjà depuis une assez longue période, encore qu'elle ne fût pas toujours clairement aperçue par le plus grand nombre. La dynamique de la politique soviétique, et nous dirons plus exactement de la politique

soviétique khrouchtchevienne, s'exerce en effet depuis cinq ou six ans environ avec sans doute des périodes alternées tant en ce qui concerne l'efficacité qu'en ce qui concerne la direction, mais conservant dans l'ensemble une direction inchangée et acquérant progressivement une efficacité accrue, à la manière de ce que les économistes définiraient comme un mouvement cyclique. Aussi ne nous paraît-il pas exagéré de dire que l'humanité se trouve placée aujourd'hui dans le plein développement de ce que l'on pourrait appeler le cycle de M. Khrouchtchev.

Un regard en arrière.

Avant d'approfondir ce sujet, nous voudrions cependant revenir encore plus loin en arrière. La force d'attraction de la politique russe ne s'exerce pas seulement depuis le début de l'ère post-stalinienne et l'on peut faire remonter cette situation à l'après-guerre immédiate. Cette période s'est déjà caractérisée par la polarisation de la vie mondiale autour des deux plus grandes puissances, la puissance américaine et la puissance soviétique. En même temps que s'effectuait cette polarisation, les principales puissances européennes, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, qui jusqu'à 1949 avaient tenu le devant de la scène, en venaient à s'effacer et même, peut-on dire, à s'effacer au-delà de ce qu'aurait comporté leur simple diminution relative de puissance. Laissant en effet le premier plan à l'Amérique et à la Russie, elles ont laissé le second plan lui-même à d'autres puissances de surcroît souvent moins importantes mais qui avaient l'avantage, du moins du point de vue de l'intérêt dramatique, de présenter des problèmes nouveaux et plus aigus. Non seulement les grandes puissances européennes ont vu diminuer leur force et il faut le dire leur prestige, mais il s'est produit à leur égard un autre phénomène d'importance à partir de 1945, c'est que leurs problèmes propres ont cessé d'être intéressants. On pourrait dire, au risque d'une exagération schématique de la pensée, que les problèmes proprement européens n'intéressent plus personne dans le monde, même pas les Européens eux-mêmes.

La vieille rivalité franco-allemande, malgré ses éclats récents, n'a plus aucune actualité. Le problème des réparations, qui avait donné lieu après l'avant-dernière guerre à de si tumultueux épisodes, s'est littéralement dissous dans l'indifférence générale. L'Allemagne a récupéré la Sarre sans remous mais elle ne songe plus à nous réclamer l'Alsace et la Lorraine. La France, après avoir prêté la main au réarmement de sa vieille ennemie, a noué avec elle une conjonction diplomatique si étroite que l'on parle d'un axe Paris-Bonn, mais le couple France-Allemagne ne semble pouvoir obtenir dans la réconciliation qu'une faible parcelle de l'intérêt qu'il avait monopolisé dans l'antagonisme. Le principal thème d'agitation des intérêts européens est le thème économique : marché commun, zone de libre échange. Ces questions ne présentent pas de difficulté véritable et les plus grandes innovations que l'on puisse concevoir n'y produisent

pas de conséquences de grande envergure. On l'a vu pour le Marché commun, on le verrait tout aussi bien pour la zone de libre échange. La hardiesse dans l'inspiration se trouvant prudemment compensée par les mille et un stratagèmes de routine à la disposition des vieux pays expérimentés, les questions économiques européennes sont à l'actualité internationale proprement dite ce que la page boursière et financière d'un journal est aux grands titres de première page. C'est d'ailleurs la conscience de cet effacement relatif des puissances européennes qui conduit certains esprits à préconiser la constitution d'une Europe proprement politique, qui pourrait peut-être redonner au « petit cap perdu du continent asiatique » un poids que l'accumulation des organismes spéciaux et des assemblées plus ou moins délibérantes sera certainement impuissante à lui assurer.

Par contre on aurait pu croire que les puissances européennes allaient fixer la conjoncture mondiale non pas sur leurs problèmes continentaux mais sur leurs problèmes coloniaux, ou plus exactement sur leurs problèmes de décolonisation. Cette attente ne s'est que très partiellement justifiée. L'Allemagne n'avait jamais eu de colonies ; l'Italie a perdu rapidement les siennes (il est certain que peu de personnes ont soupçonné à l'époque les répercussions que devait avoir la soustraction de la Lybie à la mouvance italienne) ; l'Angleterre a partout accompagné le mouvement quand elle ne l'a pas devancé. La question ne pouvait donc se poser que pour la France. Nous n'avons pu éviter complètement une internationalisation du problème de l'Indochine, mais cette internationalisation a été tardive et le règlement a presque aussitôt suivi en 1954. Nous avons eu la sagesse de régler la question des protectorats de Tunisie et du Maroc avant le moment où elle aurait été nécessairement portée sur la scène internationale dans les conditions les plus dommageables pour nous. Enfin, pour les raisons que nous verrons tout à l'heure, le problème algérien n'a pas encore pris un aspect très appuyé dans le domaine de la politique extérieure.

La seule exception à l'effacement des puissances européennes depuis 1945 réside dans l'aventure de Suez en 1956, extraordinaire à tous égards, moins cependant sans doute sous la forme du phénomène concret d'une invasion militaire, terminée presque aussitôt entreprise que sous la forme abstraite d'une irruption armée des conceptions et des données d'avant 1914 dans la période d'après 1945 : détachement d'idées égaré dans l'Histoire et qui devait s'en retourner aussi vite que le détachement de troupes égaré dans le désert.

En présence de la polarisation de la politique mondiale autour de la Russie et des Etats-Unis, c'est par leur intervention auprès de ces puissances majeures que les puissances européennes de grand second ordre peuvent jouer le plus utilement leur rôle. Elles sont cependant toutes placées dans le même camp et y témoignent généralement d'un tel conformisme que ce rôle a pu être tenu jusqu'ici pour à peu près nul, aux

deux seules exceptions de l'initiative française de 1955 (Genève) et de l'initiative anglaise de 1959 (voyage MacMillan).

Peut-on considérer dès maintenant que la polarisation américano-soviétique datant de l'immédiate après-guerre a comporté dès cette époque un pôle positif qui serait l'U.R.S.S. et un pôle négatif qui serait les U.S.A. ? On peut sans doute soutenir qu'il en était ainsi dès l'ère stalinienne car au cours de cette époque les initiatives sont toujours venues de l'U.R.S.S. sous la forme d'une série d'interventions violentes et de prises d'influence. A cette politique agressive, les Etats-Unis ont répondu par une politique consistant à bloquer les coups ; mais si la doctrine Truman 1947 paraît à première vue aussi négative que la doctrine Eisenhower de 1958, le rapport de dynamisme américano-soviétique n'est absolument pas identique pendant la période stalinienne et pendant la période post-stalinienne. Pour la première période en effet il est juste de noter :

— La politique de « containment » n'a pas exclu des initiatives importantes, notamment la contre-offensive déclenchée dans l'affaire de Corée sous patronage de l'O.N.U. ;

— Le dynamisme de la politique stalinienne était strictement lié à son caractère d'agressivité et un plus grand dynamisme de la politique américaine n'aurait été concevable que dans un esprit d'agressivité analogue. C'eût été le cas de la politique dite de « roll back » mais il était difficilement concevable qu'un pays à gouvernement d'opinion comme les Etats-Unis prenne le risque d'une initiative militaire.

Quoi qu'il en soit, le « non » au poing fermé ne peut avoir le même contenu psychlogique que le « non » à la main tendue.

Après la fin de l'ère stalinienne, la politique russe a pris à la fois une direction différente et un dynamisme plus proprement politique, en même temps que la politique occidentale et plus spécialement encore la politique américaine devenait entièrement négative, négative à l'agression et négative à la réconciliation à la fois. Elle vient seulement de marquer, après la disparition de John Foster Dulles, un phénomène de libération qui, sans lui rendre encore l'initiative, la fait sortir de la pure négativité et dont il est encore impossible de prévoir quelles seront les conséquences ultérieures.

Depuis les années 1952-1953 jusqu'à ce jour même, c'est la politique soviétique qui a été la force motrice de la vie mondiale, et cette politique soviétique est plus particulièrement la politique personnelle de M. Khrouchtchev.

La politique de M. Khrouchtchev.

C'est très peu de temps après la mort de Staline qu'apparurent, dans divers textes et déclarations soviétiques, dont il est inutile de faire ici la récapitulation, les premiers indices d'une orientation différente de la politique extérieure. Ces indices furent vivement discutés. On pouvait se

demander, en effet, légitimement, s'il ne s'agissait pas de simples opérations tactiques, comme la diplomatie soviétique en avait déjà donné quelques exemples, opérations sans signification profonde et sans lendemain assuré.

On pouvait supposer, au contraire, qu'après un événement aussi considérable que la disparition d'un dictateur qui avait atteint un degré exceptionnel d'absolutisme personnel, il était normal de s'attendre à un revirement substantiel et durable.

Pour notre part, c'est dès le mois d'avril 1953, au moment de la réhabilitation éclatante des médecins, que nous eûmes à exprimer l'opinion que l'évolution de la politique extérieure devrait être prise au sérieux pour cette raison déterminante qu'elle correspondait à une inflexion parallèle de la politique intérieure. Pendant toute la période consécutive, malgré quelques retours en arrière, ce double mouvement et cette correspondance n'ont cessé de s'affirmer.

Nous atteignons ainsi à un des points les plus remarquables de notre sujet du point de vue d'une étude scientifique des relations internationales. Etant donné que ces relations sont déterminées par la dynamique de la politique extérieure de l'U.R.S.S. et que cette politique est en liaison étroite avec la politique intérieure de ce pays, il apparaît ainsi que les politiques extérieures des principales puissances se trouvent déterminées par la politique intérieure de l'une d'entre elles.

Aujourd'hui où nous pouvons considérer l'évolution accomplie sur une assez longue durée, nous constatons un parallélisme entre un certain nombre de lignes :

— La ligne de la politique intérieure, considérée du point de vue de la personnalisation du pouvoir : accession progressive de M. Khrouchtchev à la disposition de tous les leviers de commande de l'Etat soviétique ;

— La ligne de la politique intérieure proprement dite. Il s'agit ici de ce que l'on peut appeler la « déstalinisation », le desserrement sans doute relatif mais très remarquable des contraintes policières, l'abandon des exécutions sommaires comme procédure de gouvernement, une plus grande facilité d'expression et de circulation, enfin une certaine démocratisation manifestée notamment par le recours au référendum. Ce dernier point ne semble pas avoir été apprécié à sa juste valeur par l'opinion internationale. Le recours au référendum, tel qu'il a été pratiqué pour la décentralisation industrielle et pour la suppression des M.T.S. [1], doit être considéré, en effet, au moins d'une façon relative, comme un procédé démocratique de gouvernement. Il est très curieux de voir ainsi s'établir un point de conjonction entre un pays totalitaire comme la Russie soviétique, évoluant vers des formes plus démocratiques, et un pays de vieille démocratie parlementaire comme la France, évoluant vers des formes plus autoritaires ;

1. Unités de tracteurs.

— La politique économique qui, sans renoncer au principe du socialisme, adopte progressivement des formes plus souples : mesures prises contre la bureaucratie, décentralisation industrielle, suppression de contributions forcées pour les paysans, des emprunts forcés pour les salariés, vente du matériel agricole aux kholkozes, suppression du M.T.S., refonte du plan sous la forme du nouveau plan de sept ans ;

— La ligne de la politique extérieure elle-même. Nous allons y revenir ;

— Enfin une nouvelle ligne apparue plus tardivement et qui est le développement des grandes expériences scientifiques et la conquête de l'espace sidéral.

En réalité, tout s'est passé exactement comme si un homme, en l'espèce M. Khrouchtchev, avait formé dès le début un plan complet et ordonné et en avait poursuivi jusqu'ici l'exécution étape par étape. On ne peut affirmer avec certitude que cette explication est véritable. En tout cas, elle est certainement très vraisemblable. Tout ce passe comme si M. Khrouchtchev avait conçu comme objectifs concordants :

— La prise du pouvoir par lui-même ;

— La mise en œuvre d'une politique orientée vers de grandes réalisations pacifiques (amélioration du bien-être de la population d'une part, conquêtes scientifiques de l'autre) ;

— Enfin l'application progressive d'une politique intérieure et d'une politique extérieure correspondant à cette donnée principale.

Il est certain aujourd'hui que les principaux épisodes qui ont opposé M. Khrouchtchev à d'autres dirigeants soviétiques, et toujours à son avantage, ne peuvent pas être considérés comme des révolutions de palais et des querelles de tyrans, mais comme la lutte d'une tendance contre une autre — un certain *révisionnisme* contre le *dogmatisme* — et comme l'affirmation progressivement victorieuse d'une politique socialiste non stalinienne, voire anti-stalinienne. Certaines correspondances frappantes peuvent être notées entre les diverses lignes que nous avons définies.

En 1955, après l'élimination de Malenkov, la position de M. Khrouchtchev devient plus assurée. Sur les lignes parallèles, il commence d'appliquer sa politique agricole, combattue juste auparavant par le même Malenkov. En politique extérieure, l'U.R.S.S. conclut un traité de paix avec l'Autriche et participe à la Conférence de Genève (juillet 1955) pour ne rien dire du règlement amiable d'un litige secondaire avec la Finlande. A la même époque, diverses mesures de libéralisation peuvent être signalées, notamment à l'égard des personnes, aussi bien en Russie soviétique que dans les différents Etats satellites. Ce développement devait subir un temps d'arrêt lors de la Conférence des ministres des Affaires étrangères tenue à Genève en octobre 1955. Cette expérience confirme d'ailleurs que des conférences de ministres des Affaires étrangères sont moins favorables à une politique de rapprochement que des conférences de pre-

miers ministres, soit en raison de la personnalité des ministres des Affaires étrangères (Molotov, Foster Dulles), soit d'une façon plus générale en raison de leur tendance fonctionnelle à plaider indéfiniment les dossiers de leurs services sur le contentieux passé.

La nouvelle politique s'affirme en octobre 1956 avec la semi-libéralisation de la Pologne. Elle marque ensuite une rupture en novembre au moment des épisodes concomitants de l'expédition de Suez et de la révolte hongroise. Il a été souvent affirmé, à l'occasion de cette dernière affaire, que M. Khrouchtchev avait été dépassé par les durs et par les militaires et qu'il avait dû opérer une retraite stratégique personnelle. Quoi qu'il en soit de ce point précis, il y a tout lieu de penser, comme nous avons cru pouvoir l'exposer à l'époque, que le drame hongrois aurait probablement pu être évité s'il n'avait pas coïncidé fâcheusement avec l'intervention franco-anglaise en Egypte et si l'Union soviétique n'avait été frappée de l'appréhension soudaine d'être le mauvais marchand de sa politique de détente perdant sur les deux tableaux de l'Europe Centrale et du Moyen-Orient [1].

En 1957, M. Khrouchtchev, qui a traversé sans dommage l'épreuve du Comité Central de décembre 1956 — où il semble bien que la majorité, qui lui était opposée, a eu peur d'entrer en conflit avec l'opinion populaire — marque une nouvelle étape de son ascension par l'élimination de la fraction dite « antiparti », plus particulièrement la disgrâce de Molotov et ensuite celle de Joukov. Dès ce moment, l'action se précipite sur tous les plans à la fois : poursuite de la nouvelle politique économique, recherche constante d'une politique de détente par des invitations (Mollet et Pineau), des voyages (voyage de M. Khrouchtchev en Angleterre et de M. Malenkov en Amérique) et les propositions indéfiniment renouvelées d'une nouvelle rencontre au sommet, lancement enfin, ou plutôt apparition à la surface, de ce que l'on peut appeler la politique scientifique planétaire. Cet ensemble d'actions aboutit aujourd'hui à un nouveau palier, avec le succès du voyage de M. Khrouchtchev en Amérique, le fait même de ce voyage étant par lui-même un succès, sa réalisation ensuite étant un second succès dans toute la mesure où elle n'était pas un échec ; ce résultat minimum a été incontestablement obtenu.

Ces diverses circonstances nous paraissent démontrer que la politique extérieure poursuivie par la Russie soviétique depuis 1953 sous l'impulsion personnelle indiscutable de M. Khrouchtchev, est une des entreprises diplomatiques les plus remarquables de l'Histoire, à la fois par les objectifs auxquels elle s'applique, par une constance dont certains renversements eux-mêmes ne font que souligner la force tenace, enfin par

1. Ces circonstances n'atténuent pas la responsabilité de cette action déplorable, mais elles permettent de considérer que cette résurgence du stalinisme a constitué un *accident contraire* dans le développement de la politique khrouchtchevienne et non pas, comme certains persistent à le penser, que cette politique constitue elle-même un accident de surface par rapport à une ligne stalinienne permanente et inchangée en profondeur.

sa parfaite coïncidence avec l'ensemble des évolutions poursuivies par l'Etat soviétique dans tous les autres domaines de la vie nationale.

On met souvent encore en doute la *sincérité* de cette politique, mais il ne s'agit pas ici de juger la valeur psychologique des sentiments d'un personnage littéraire. Nous sommes dans le domaine politique, où la sincérité est une sincérité *objective*. A ce titre, elle nous paraît démontrée à la fois par la persévérance de l'entreprise et par la logique de la conception. M. Khrouchtchev s'étant assigné comme but dans la direction supérieure de l'U.R.S.S. une série de réalisations gigantesques, de caractère essentiellement pacifique, telles que l'amélioration du bien-être de la population, la victoire dans un challenge de prospérité alimentaire avec les Etats-Unis, la victoire dans un challenge de prouesses scientifiques, ne peut pas ne pas poursuivre une politique pacifique dans le domaine même où se place l'option de la paix et de la guerre, c'est-à-dire dans la politique extérieure.

Le maintien et la consolidation de la paix sont un élément nécessaire de la réussite de sa politique générale qui exige à la fois des investissements énormes et l'augmentation des dépenses de consommation, donc la minoration des dépenses de sécurité qui sont les seules à n'appartenir à aucune de ces catégories. Mais plus encore qu'à des exigences économiques, matérielles, financières, la politique de détente répond à une exigence imparable de la logique. Dans une telle optique, la guerre et la paix peuvent difficilement coexister budgétairement. Elles peuvent moins encore coexister intellectuellement. La guerre serait le plus grand échec pour la politique de M. Khrouchtchev, même si cette guerre devait être gagnée. La paix lui est plus nécessaire que la victoire. La sincérité des dirigeants soviétiques dans le seul sens qui nous intéresse nous paraît une donnée indiscutable des problèmes de l'heure présente. Il ne s'agit pas de rechercher une sincérité fondée sur la philanthropie, l'affection pour les autres, l'esprit de bonne compagnie, mais d'une sincérité indissolublement attachée à l'intérêt de l'entreprise elle-même, à la justification de son auteur devant l'opinion de son pays certainement (et l'on sait combien il y est sensible), devant l'Histoire sans doute, mais d'abord et surtout dans le miroir de sa propre carrière. Il ne peut donc exister aucun doute sur le fait que cette politique, qui ne s'était pas démentie à travers les pires déconvenues, ne peut que se poursuivre et s'affirmer plus fortement à partir du point, désormais atteint, où elle marque des succès spectaculaires.

L'ANTAGONISME EST-OUEST.

C'est à partir de cette considération générale que nous pouvons maintenant aborder les différentes divisions de notre sujet. Elle nous conduit d'ailleurs de plain-pied dans la première, celle qui concerne l'antagonisme Est-Ouest et plus particulièrement les relations américano-soviétiques. Maintenant que le dégel a commencé, il ne peut manquer de se

poursuivre. Alors que la politique occidentale avait fait à diverses reprises des gestes de conciliation à l'époque où la politique soviétique se figeait dans l'intransigeance stalinienne, il était évidemment anormal de voir la politique occidentale se figer dans l'intransigeance à l'époque où la politique soviétique affirmait au contraire son désir de conciliation.

Cette position a cependant été pratiquement tenue jusqu'à ces tout derniers temps et elle s'explique par la conception manichéenne de l'univers qui a formé la doctrine du département d'Etat pendant toute la direction de M. Foster Dulles. Cette doctrine de méfiance systématique à l'égard du « satanisme » soviétique s'exprime par une critique de sincérité appliquée selon la méthode analytique à chacun des problèmes en suspens et que l'on peut traduire schématiquement de la façon suivante : « que les Soviétiques prouvent d'abord la sincérité de leur désir de négocier en nous donnant satisfaction sur le fond de la négociation qu'il s'agirait d'entreprendre ». Il est bien évident qu'une telle méthode ne peut aboutir en aucun cas, puisqu'elle suppose comme condition préalable de la discussion ce qui pourrait, dans la meilleure hypothèse, en être le résultat et puisqu'elle écarte la seule possibilité d'accord qui consiste à compenser une question par une autre dans un système de concessions réciproques. Si la conférence de Genève de 1955 à laquelle nous participions ne s'est pas terminée par l'aveu officiel de l'échec, c'est parce que le président Eisenhower a pris sur lui, contrairement à la position tenue jusqu'à la dernière minute par son secrétaire d'Etat, d'accorder aux Russes certaines satisfactions dans la rédaction du communiqué. Peut-être d'ailleurs le président Eisenhower serait-il revenu aujourd'hui à une conception analogue même si la politique du Département d'Etat était demeurée inchangée ou si M. Foster Dulles était toujours en fonction. Mais, quoi qu'il en soit, la voie semble désormais rouverte, et même plus largement qu'elle ne l'était à l'issue de la première conférence de Genève.

En préconisant l'adoption par les Occidentaux d'une politique de détente, nous n'entendons nullement dire qu'ils doivent purement et simplement accepter toutes les propositions soviétiques et se contenter de répondre désormais « oui » dans tous les cas où auparavant ils s'entêtaient à répondre « non ». Une politique, une fois que la direction en est arrêtée, doit être jouée tous les jours. C'est ce que font les Russes ; c'est ce que doivent faire les Occidentaux. Le fait même que chacun des deux partenaires joue la politique de la détente ne voudra pas dire que tous les points de vue se rencontrent et que toutes les difficultés s'évanouissent, car chacun la joue dans son sens et de son point de vue et il peut et doit comprendre que l'autre en fasse de même. Pour adopter et pour mener utilement une politique de détente, les Occidentaux doivent toujours avoir en vue quelques principes.

1° M. Khrouchtchev est communiste, et le fait qu'il recherche en ce moment sincèrement la paix ne veut pas dire qu'il soit prêt pour autant à abandonner le communisme. Il croit autant que le faisait Staline à la

suprématie du système socialiste. La seule différence, et elle est pour nous essentielle, c'est qu'il est disposé à soumettre cette suprématie à l'épreuve d'une concurrence économique normale entre les peuples, au lieu de la prouver a priori par un expansionnisme violent.

2°. Si l'Union soviétique joue la politique de la paix, c'est sans doute que ce jeu lui paraît conforme à son intérêt mais il ne lui est pas dicté par la nécessité et par l'imminence de la faillite. Elle n'entendra donc ni être humiliée, ni dupée, et le fait qu'elle ait accompli elle-même un virage aussi complet sur sa politique initiale accroît encore sur ce point sa susceptibilité naturelle. Inversement, elle comprendra parfaitement que les Occidentaux soient dans le même état d'esprit et qu'ils apportent autant de fermeté dans la négociation qu'elle compte en manifester elle-même. On ne doit pas confondre la fermeté dans l'*esprit* de négociation avec la fermeté dans le *refus* de négociation.

3° Ce serait donc fermer la voie à tout progrès que d'exiger de l'U.R.S.S. sur tel ou tel problème particulier des concessions ou des solutions qu'il lui est actuellement impossible de consentir ou d'adopter. Mais, inversement, ces concessions et ces solutions peuvent venir tout naturellement dans le processus ultérieur d'une coopération pacifique. Ainsi, commencer nos négociations internationales en abordant le sort des Etats satellites serait une grande maladresse, mais ce sort lui-même ne manquerait pas de s'améliorer si l'Union soviétique était convaincue d'une fin réelle de la guerre froide.

Pour prendre un exemple précis, si les Occidentaux avaient entrepris d'ouvrir la conférence de Genève en 1955 en demandant un desserrement de l'emprise soviétique sur la Pologne, le choc eût certainement été fort désagréable et sans doute la rupture immédiate, alors que l'année suivante cette semi-libéralisation de la Pologne, que nous n'eussions jamais obtenue par une revendication bruyante, est entrée tout naturellement dans les faits.

4° Enfin nous ne devons jamais perdre de vue que dans les Etats totalitaires aussi bien que dans les Etats démocratiques, il existe toujours plusieurs tendances. La seule différence est qu'elles ne se manifestent pas aussi aisément et aussi publiquement. Si la tendance pacifique et relativement libérale qui est celle de M. Khrouchtchev l'a emporté jusqu'ici, elle pourrait ne pas l'emporter toujours. Ceci pourrait être, diraient certains, une raison de méfiance car les concessions que nous ferions demeureraient acquises même en cas de retournement de la politique soviétique. Oui, sans doute. Mais inversement, n'avons-nous pas intérêt à faciliter le succès de la tendance qui nous semble la plus heureuse ? Ne pouvons-nous craindre qu'en rebutant les hommes qui désirent le rapprochement et la compétition pacifique nous redonnions des chances aux durs et aux dogmatiques de la tendance stalinienne ?

Dans l'actuel, il nous semble que le plus urgent est de consolider le résultat psychologique déjà acquis et de pouvoir organiser au plus tôt

la conférence au sommet, qui aura en même temps l'avantage de faire entrer dans le jeu l'Angleterre et la France. L'Angleterre pousse dans ce sens, et ceci est bien conforme à son intérêt. Il paraît plus surprenant de voir la France prendre ou se laisser attribuer une position de freinage. Il nous est difficile de considérer que notre diplomatie assure volontairement le relais de celle de M. Dulles. Le général de Gaulle, qui a fait le voyage de Moscou en 1944 et qui a toujours pris dans ce problème comme dans d'autres des positions en avance sur le quotidien, ne peut pas ne pas être favorable à la co-existence et au rapprochement Est-Ouest. Nous savons qu'il est l'homme des longs desseins et qu'il peut prendre le risque de paraître s'écarter dans un premier temps de la ligne qu'il se propose afin de s'assurer d'abord solidement des points d'appui qui lui seront indispensables dans une phase ultérieure. Ainsi la position actuelle de la diplomatie française peut-elle s'expliquer par l'opportunité de désarmer préalablement les réticences de l'Allemagne fédérale, ou celle de renforcer la position de la France à l'intérieur de l'Alliance atlantique, mais nous avons tout lieu de penser qu'une fois qu'il aura ainsi établi une forte position logistique, le chef de l'Etat français peut être disponible pour lancer au moment voulu l'initiative la plus éclatante dans le nouveau jeu diplomatique mondial. L'insistance avec laquelle il a évoqué à plusieurs reprises le problème des pays sous-développés laisse supposer que c'est sur ce thème que cette initiative pourrait intervenir, conformément d'ailleurs aux précédents marqués par les plans français de 1955 et de 1956.

Ceux qui font objection à la conférence au sommet proposent d'ailleurs non pas d'y renoncer mais de la retarder afin qu'on ait le temps de la mieux préparer. Si elle a lieu sans préparation suffisante, opinent-ils, elle n'aboutira à aucun résultat pratique. Ces raisonnements sont évidemment des séquelles de la psychologie de guerre froide. Ils ressortissent à la diplomatie du cercle vicieux. On prétend qu'il faut préparer les questions pour les résoudre, alors qu'étant donné l'état d'esprit de ceux qui sont chargés de cette mission préalable, il serait plutôt nécessaire de les résoudre pour les préparer.

Après les interminables et vaudevillesques séances du Palais rose, l'expérience plus récente de la ridicule conférence des ministres des Affaires étrangères à Genève, démontre la parfaite inutilité de ces travaux préparatoires qui ne sont que rabâchage et qui ont en outre l'inconvénient d'ancrer chaque partie sur ses positions et de décourager l'opinion publique.

Cette position négative et routinière a trouvé son expression idéale dans le discours du premier ministre français à l'Assemblée nationale. Il faut, dit-il en substance, ménager la sensibilité de l'opinion publique qui souffrirait d'une conférence décevante. Pense-t-on que l'on pourra indéfiniment endormir l'opinion mondiale sous prétexte de lui épargner les déconvenues ? L'attente même des opinions ainsi stimulées oblige, au

contraire, les véritables maîtres du monde à l'effort nécessaire pour ne pas terminer leur rencontre sur un bulletin de désespoir. La conférence, très probablement, ne résoudra d'ailleurs aucun problème particulier, mais elle aura d'abord l'avantage de dégonfler les problèmes artificiels, de *déminer* les problèmes réels et de créer les conditions nécessaires pour que les solutions qui ne pourraient être textuellement arrêtées à bref délai s'inscrivent progressivement dans la vie elle-même.

Berlin et l'Allemagne.

Le problème le plus précis et le plus actuel est celui de Berlin. C'est le type du faux problème, non pas sans doute pour les Berlinois eux-mêmes, qui y sont vivement intéressés, mais pour les U.S.A. et l'U.R.S.S. C'est d'ailleurs un des signes les plus paradoxaux de cet effacement des Etats et des problèmes européens dont nous parlions tout à l'heure, que le fait que le statut de la traditionnelle capitale allemande soit devenu un problème purement américano-soviétique. Il est certain que ce statut est très artificiel, mais l'expérience démontre que les solutions artificielles ne sont pas forcément les plus mauvaises pour les problèmes compliqués, et, d'une façon générale, la pratique des partitions est devenue dans la période actuelle le principal moyen d'éviter les guerres. Les grandes puissances s'étant jusqu'ici accommodées de cette situation, on ne voit pas pourquoi elles ne s'en accommoderaient pas quelque temps encore, et, inversement, on ne voit pas pourquoi non plus une solution nouvelle ne pourrait pas intervenir si l'on créait un climat de bonne volonté. L'opposition des Berlinois à toute solution proposée par les Soviétiques provient pour une part du désir de conserver les avantages économiques artificiels que leur assure une aide américaine exceptionnellement élevée. Le fait que cette aide soit maintenue dans toutes les circonstances, ou au contraire qu'elle disparaisse dans toutes les circonstances, pourrait modifier les données du problème non seulement vis-à-vis des Berlinois, mais également vis-à-vis des Soviétiques.

Après le statut même de Berlin vient à l'ordre du jour le problème de la réunification de l'Allemagne, que le communiqué de la conférence de Genève a lié inextricablement à ceux de la sécurité et du désarmement afin de résoudre une opposition qui paraissait irréductible, les Russes ne voulant aborder l'unification qu'après la sécurité, et les Occidentaux ne voulant considérer la sécurité qu'après l'unification. Jamais cependant les Occidentaux n'ont pu croire sérieusement que les Soviétiques accepteraient tout d'un coup de réunifier l'Allemagne et, de surcroît, il n'est pas tellement certain qu'eux-mêmes le souhaitent. Mais les conditions conventionnelles de la politique extérieure dans la période de la guerre froide leur imposent cette affectation diplomatique.

Il n'est pas impossible de penser que l'unification de l'Allemagne présente plus d'inconvénients et plus de risques pour ceux qui la demandent

que pour ceux qui la refusent. Il est en tout cas bien certain que si l'on veut éviter le blocage des négociations, il est préférable d'avancer d'abord dans les matières de la sécurité et du désarmement où l'on peut concevoir des solutions partielles et progressives. Or un succès même partiel dans ces domaines créerait chez les différentes parties, à l'égard du problème allemand, une optique entièrement différente.

Le Désarmement et l'Assistance.

Le désarmement n'est ni un problème artificiel comme celui de Berlin ni un problème apparemment insoluble comme celui de l'unité allemande. C'est un problème bien réel et parfaitement traitable. Il est cependant curieux de constater qu'à mesure qu'il apparaît comme plus grave et que son importance devrait frapper davantage les opinions publiques, il rencontre de plus en plus de scepticisme. Les spécialistes sont parvenus à en faire une sorte de jeu diplomatique réservé aux seuls initiés, à la manière des professionnels du jeu d'échecs qui doivent non seulement savoir comment tel ou tel coup se pratique mais en quelle année et à quel endroit il a été tenté pour la première fois.

M. Khrouchtchev vient, ce qui est assez conforme à sa nature, de bousculer les pièces en présentant une proposition explosive. Nous ne pensons nullement, pour notre part, que cette proposition doive être tenue pour une simple plaisanterie ou pour une grossière manœuvre de propagande [1]. On ne voit pas pourquoi il serait plus absurde de concevoir un désarmement total qu'un voyage interplanétaire. Si les Russes étaient venus en 1955 à la conférence de Genève avec comme proposition principale de réaliser une entente Est-Ouest pour faire la conquête de la Lune, cette attitude aurait plus justement attiré le scepticisme, et cependant nous voyons aujourd'hui qu'elle pouvait être tenue pour parfaitement raisonnable. Il ne faut pas croire non plus que M. Khrouchtchev s'attende que sa proposition soit immédiatement acceptée telle quelle. Il a voulu, en prenant le sujet dans son envergure, l'arracher à la routine inefficace des discussions sur les limitations d'effectifs, les maxima de tonnages, etc. A nous d'adopter maintenant une position qui ne sera pas nécessairement la même dans son contenu, mais qui devrait être analogue dans son esprit, c'est-à-dire marquer la volonté de démystifier le problème et d'enlever le malade aux médecins de Molière que les différents pays ont délégués jusqu'ici à son chevet.

La proposition de M. Khrouchtchev met d'ailleurs l'accent sur une question essentielle. Toute personne qui connaît tant soit peu l'Union soviétique comprend aisément à quel point elle peut être réfractaire à tout système de contrôle. Nos propres pays sont beaucoup plus disposés à ac-

1. Cf. Les Propositions Soviétiques sur le Désarmement. *France-Jura*. 26 septembre 1959.

cepter certains modes d'investigation des étrangers, habitués qu'ils sont à subir les investigations de leurs propres citoyens et à tenir leurs rouages exposés aux quatre vents de la curiosité générale. Il n'en est point de même pour nos partenaires soviétiques.

A peine sortis de l'ère despotique du stalinisme, habitués à se préserver contre tout contrôle démocratique de l'opinion, accoutumés depuis quarante années à se voir entourés d'un cordon sanitaire par le monde capitaliste, les dirigeants communistes ne peuvent supporter l'idée de la moindre immixtion étrangère dans leur appareil militaire, industriel ou administratif. Le refus du contrôle de leur part ne signifie pas nécessairement, comme on le croit trop souvent, ni la volonté d'éluder un accord, ni l'intention de trahir leur signature s'ils venaient à la donner, mais surtout leur répugnance à se voir déléguer un « Revizor » par le monde capitaliste.

C'est un véritable aveu de cet état d'esprit, c'est donc de ce point de vue un acte de franchise, que M. Khrouchtchev vient de faire, puisqu'on peut traduire sommairement sa position de la manière suivante : « Nous ne pouvons pas supporter que l'on vienne vérifier chez nous le nombre des effetifs et le potentiel des armes, mais s'il s'agissait d'un désarmement total, qu'il n'y ait plus d'armes nulle part, alors il sera bien facile de voir si quelqu'un triche. Il n'y aura pas besoin d'organiser des inspections qui seront toujours pour nous des espionnages. » Cette considération étant retenue pour sa pleine valeur, il n'en résulte nullement que le désarmement total soit en effet réalisable et que nous devions l'accepter *hic et nunc,* ni naturellement que les Occidentaux puissent accepter eux-mêmes un contrôle dont leurs partenaires seraient dispensés, mais cette proposition peut avoir l'avantage d'introduire la franchise dans une discussion qui en était jusqu'ici assez dépourvue.

Nous avions nous-même estimé, en raison justement de la mentalité soviétique telle que nous l'évoquons ci-dessus, qu'il était absolument inutile de chercher à régler le problème du désarmement par les formules ordinairement employées.

C'est pourquoi nous avions, en 1955, proposé de transporter le problème sur un plan budgétaire et d'assurer à la fois le contrôle et la sanction automatique par les virements à un fonds international, lui-même affecté à l'assistance aux pays sous-développés. Nous persistons à penser qu'il est difficile de trouver une solution hors de cette voie. Mais nous pensons aussi que l'on s'en rapproche puisque M. Khrouchtchev lui-même, qui avait d'ailleurs à plusieurs reprises fait une allusion favorable au plan français de 1955, a expressément, dans son discours de l'O.N.U., lié le problème du désarmement à celui de l'assistance, que, d'autre part, le général de Gaulle, et même le président Eisenhower, ont insisté à diverses reprises sur l'aide aux pays sous-développés, s'ils ne sont pas encore allés jusqu'à le lier à la réduction des crédits militaires.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce double problème sur lequel nous avons eu l'occasion de nous expliquer longuement à diverses reprises [1].

La situation de la Chine.

La situation de la Chine pourrait sans doute être examinée comme faisant partie du contentieux américano-soviétique, mais il nous semble que le problème mérite d'être pris isolément. La Chine a marqué au cours des dernières années une évolution inverse de celle de la Russie. Après les oscillations des Cent Fleurs et du Tcheng-Feng, elle s'est engagée dans un durcissement aussi bien sur le plan de la politique intérieure et économique que sur le plan de la politique extérieure. Ce parallélisme confirmant d'ailleurs, dans une situation inverse, celui que nous avons noté à propos de la Russie soviétique.

Il est de mode de soupçonner, de découvrir, de souligner les divergences entre la position soviétique et la position chinoise et d'émettre à ce sujet diverses prophéties. La Russie ne va-t-elle pas ouvrir les yeux sur le péril jaune ? rejoindre le camp de la race blanche ? etc.

En fait, il est certain que des divergences se sont produites, se produisent, se produiront à l'intérieur du bloc communiste, entre la politique de Moscou et celle de Pékin, que ces divergences peuvent être plus accusées dans une conjoncture où à l'évolution de l'un répond une involution de l'autre. Mais ce serait une grave erreur de considérer qu'elles annoncent une rupture à l'intérieur de ce camp et qu'elles peuvent en quelque sorte profiter à l'antagoniste commun. Il existe entre les pays communistes, entre les dirigeants communistes, une profonde solidarité qui les conduira à retrouver toujours leur unité vis-à-vis de l'ensemble du monde capitaliste. Leurs querelles sont comme des disputes théologiques qui, tout en les opposant souvent avec vivacité, les rendent plus conscients encore de leur fraternité par rapport aux autres, à tous ceux qui ne participent pas à ces disputes parce qu'ils ne peuvent pas les comprendre, aux « gentils ».

Si l'on tient compte d'autre part de toute l'avance que possède l'Union soviétique par rapport à la Chine, malgré les moyens énormes de celle-ci, on peut tenir pour certain que la Chine sera longtemps par rapport à l'U.R.S.S. dans une position absolument homologue à celle où se trouve l'Angleterre par rapport aux Etats-Unis. De même que le gouvernement anglais s'est placé en avant dans la politique du rapprochement mais qu'il n'aurait rien pu réaliser par lui-même si Eisenhower n'avait pas à son tour adopté cette politique, de même le gouvernement de Pékin se trouve actuellement placé en retrait par rapport à Moscou, mais il n'a pas empêché Khrouchtchev de réaliser le voyage de Washington et il ne l'empêchera pas d'exploiter par la suite cette première opération. Si la Chine elle-même se montre plus réticente que la Russie à l'égard de la

1. Cf. notamment *Le Pouvoir des Chefs*. La Nef, juin 1959.

détente, l'Amérique, de son côté, se montrera dans la détente plus réticente envers la Chine qu'envers la Russie. Le public américain est encore très sensibilisé à la question chinoise, tant en raison des souvenirs de la guerre de Corée qu'en raison du maintien du noyau chinois non-communiste de Formose, situation qui n'a pas d'analogue dans le cas de l'Union soviétique. Il faudra bien cependant que l'on accepte de faire entrer la Chine dans le jeu et qu'elle-même accepte d'y entrer.

En effet, nous venons de voir que le secteur où l'on pouvait le plus utilement progresser était celui de la sécurité et du désarmement. Or il est impossible de consacrer des résultats dans ce domaine si l'on tient à l'écart une puissance militaire aussi considérable, au moins potentiellement, que la Chine.

Quelle importance faut-il accorder dans l'immédiat à l'épisode tibétain, aux troubles du Laos, aux incidents sino-indiens ? D'une façon générale, la politique de la Chine se caractérise par une volonté très forte d'assurer son autorité sur tout ce qu'elle considère comme rentrant non seulement dans son intégrité territoriale mais dans sa mouvance traditionnelle, et en même temps par la prudence et la patience qui lui permettent d'apprécier toujours avec une précision admirable « jusqu'où on peut aller trop loin ». L'affaire du Laos semble avoir été gonflée. Les incidents indiens ne susciteront pas de conflit international. Il existe un accord tacite entre amis et adversaires pour considérer que le Tibet est une affaire chinoise. Que la République populaire de Chine ne soit pas dans un concert international un partenaire commode, on s'en doutait bien avant ces derniers incidents, et d'autres ne manqueront pas de le confirmer par la suite. Mais n'est-ce pas une raison de plus pour assurer un contact, pour ouvrir des possibilités de discussion ? Le point d'achoppement est évidemment l'affaire de Formose puisque, d'une part, la diplomatie américaine a engagé non seulement son amour-propre mais une certaine conception de l'honneur national dans cette affaire alors que, d'autre part, le gouvernement de Pékin n'acceptera en aucun cas et à aucun prix la conception des deux Chine. Or cette question, en dehors de son intérêt propre, est un préalable absolu à toute régularisation de la situation internationale de la Chine. Nous persistons à penser cependant que sur ce point comme sur d'autres on peut espérer trouver une solution à un problème très difficile à condition de la chercher, tandis qu'un problème chétif peut être insoluble si la volonté d'aboutir fait défaut.

Les Problèmes du Monde arabe.

C'est dans le secteur du Proche-Orient que se sont produits, au cours des dernières années, les mouvements les plus violents et si la situation y paraît maintenant quelque peu apaisée, de temps à autre un incident comme celui de l'attentat contre Kassem laisse penser que le feu couve sous la cendre.

La question d'Orient, qui était déjà le morceau de résistance de nos années de Sorbonne, va-t-elle être indéfiniment réécrite ?

L'idée générale qui nous paraît le mieux résumer l'évolution de ces dernières années dans les Etats successeurs et dans les pays décolonisés de cette région, c'est que les échecs constants et répétés de la politique américaine n'ont pas eu comme contrepartie des succès comparables pour la politique soviétique. L'influence occidentale n'a cessé de reculer en Egypte, Syrie, Arabie séoudite, Yemen, Jordanie et Irak, mais la place ainsi dégagée n'a pas été occupée par une extension de l'influence soviétique. Il y a quelques années, une forte partie de la population française croyait dur comme fer que Nasser était communiste. Il était presque impossible d'essayer de remonter sur ce point le préjugé populaire. Or on voit bien aujourd'hui que non seulement il ne l'était pas, mais qu'il ne l'est pas devenu, malgré la grave erreur de la politique américaine dans l'affaire du barrage d'Assouan (que les biographes de M. Foster Dulles inscrivent au crédit de sa politique). La même hypothèse a été formulée à propos de Kassem, et bien que la situation de l'Irak soit plus confuse, nous ne pensons pas qu'il soit plus justifié de désigner Kassem aujourd'hui que Nasser avant-hier comme agent patenté du « communisme international ». Il semble que ces Etats soient plus soucieux de se désengager vis-à-vis de l'Occident que disposés à s'engager vis-à-vis de l'Est.

Ils sont certainement attirés vers un type de société proche de la société communiste, en tant qu'il comporterait la formation d'un personnel politique du type activiste et dur, un gouvernement autoritaire, une organisation de l'économie, une hiérarchie des investissements, la rupture avec les traditions et les routines d'un passé féodal. Cet ensemble d'indices ne signifie cependant pas qu'ils soient proprement attirés par le communisme lui-même, ni qu'ils soient convaincus que le régime communiste est le plus propre à assurer leur promotion économique, ni qu'ils soient disposés à accepter dans cette hypothèse même les inconvénients de divers ordres que cela pourrait comporter, ni enfin qu'ils se posent même le problème dans ces termes qui nous sont familiers. La force de répulsion à l'égard du passé, à la fois en tant que passé féodal et que passé non national, est plus forte dans leur cas que la force d'attraction envers un pôle quelconque. Ils éprouvent d'ailleurs certainement moins de méfiance à l'égard du communisme en tant que régime qu'à l'égard du communisme en tant que système d'influence, risquant de les replacer sous une forme quelconque de protectorat ou d'allégeance.

Ils sont dans la période du nationalisme ombrageux et xénophobe qui, selon la très juste analyse de M. Rostow, constitue une force beaucoup plus importante dans la transition entre les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes que ne l'est le moteur économique de la recherche du profit. Sans doute l'absence de progrès plus marqués de l'influence soviétique tient-elle également au fait que l'U.R.S.S. ne cherche pas à forcer

la note et qu'elle a témoigné constamment, dans sa politique à l'égard de ces régions, d'une habileté, d'une souplesse, d'une discrétion qui contrastent avec la politique occidentale et plus encore avec la politique suivie par les Soviets eux-mêmes à l'égard de l'Europe centrale.

Les problèmes du Proche et du Moyen-Orient ne s'expliquent donc pas exclusivement ni même principalement par la rivalité Est-Ouest. Aussi la fin de cette rivalité ne suffirait-elle pas par hypothèse pour mettre fin aux situations dangereuses dans cette partie du monde. Elle aurait cependant l'avantage d'écarter le risque de la généralisation hâtive d'un conflit occasionnel, d'éviter de jeter de l'huile sur le feu dans le pays des « consuming flames that needs no food », d'éviter la course des fournitures aux armements et les surenchères et les gaspillages dans l'assistance économique.

Ce chapitre consacré au monde arabe nous conduit à évoquer en terminant le sujet de la guerre d'Algérie. Ce sujet n'appartient pas pleinement à la politique internationale ; encore qu'en France même on convienne généralement, selon l'expression de M. Chalandon, qu'il a fini par acquérir au moins un contexte international. Mais que cette internationalisation soit encore si limitée et ait été si tardive, voilà justement qui peut surprendre. Comment se fait-il que la seule guerre véritable qui ait existé continuellement dans le monde depuis plusieurs années, ne forme pas l'un des objets constants de l'agitation diplomatique internationale ? C'est une question que l'on ne peut prétendre résoudre par la seule valeur des thèses juridiques du gouvernement français.

Il est d'ailleurs curieux de voir que la France, tout en déniant à l'affaire d'Algérie tout caractère international, s'est constamment attachée par la voix de représentants autorisés, contre son intérêt le plus évident et contre l'évidence, à proclamer que l'affaire d'Algérie était un épisode de la guerre froide, du conflit Est-Ouest, et de ce que l'on appelle encore la « défense du monde libre ». Nous avons déjà souligné à la tribune du Parlement le caractère artificiel et contradictoire, pour ne pas dire l'absurdité d'une semblable interprétation. Il est hors de doute que la France défend en Algérie, et fort légitimement, des intérêts et une mission qui lui sont propres, que si elle n'était là-bas que le soldat discipliné de la lutte contre le communisme, elle aurait depuis longtemps été relevée ; et que si d'ailleurs la guerre d'Algérie appartenait véritablement au cycle du conflit Est-Ouest, elle aurait polarisé depuis longtemps un intérêt beaucoup plus vif de la part des puissances des deux camps, et tout d'abord de l'Amérique et de la Russie elles-mêmes.

En fait, l'Amérique et la Russie se trouvent placées l'une et l'autre dans une situation de grand embarras et de contradiction à l'égard de ce problème, et c'est l'explication de cette sorte de « tabou » d'indifférence.

Il est certain que l'Amérique désirerait, pour des raisons de sentiment, de tradition, et en considération de l'alliance atlantique, favoriser la posi-

tion française, alors que son intérêt, considéré de façon égoïste, l'aurait certainement conduite à souhaiter un succès rapide des revendications nationalistes. Contrairement en effet à ce que certains hommes politiques soutiennent avec une incroyable naïveté, ce n'est pas une évolution rapide de l'Algérie vers l'indépendance qui risquait d'ouvrir la voie au communisme dans cette région où il n'a jusqu'ici que peu pénétré, c'est au contraire les freins opposés à cette évolution, le prolongement de la guerre et de la répression, qui risquent de durcir le parti des rebelles, de le conduire à placer tous ses espoirs dans une aide orientale et d'aboutir un jour à une surrection nationaliste tendue vers le communisme. C'est une grande erreur et même une grande injustice commise souvent par beaucoup de nos compatriotes, que de penser que l'Amérique n'a pas voulu aider la France dans ses préoccupations algériennes ou même qu'elle l'a desservie, alors que l'Amérique a au contraire pris le risque de se compromettre gravement vis-à-vis des pays arabes par le soutien qu'elle nous a apporté même de façon prudente et limitée (et nous ne faisons allusion ici que pour mémoire aux affabulations ridicules dont on trouve l'écho ici ou là et selon lesquelles l'Amérique jouerait contre la France en Algérie pour des intérêts pétroliers, alors qu'en fait l'exploitation des pétroles du Sahara est beaucoup plus onéreuse que celle des immenses réserves américaines, et qu'au surplus la souveraineté française ne fait nullement obstacle aux prises d'intérêts américaines dans ces exploitations).

La situation de la Russie est inversement symétrique à celle des Etats-Unis. Par sentimentalité et par doctrine, elle ne peut que se montrer favorable à des revendications nationalistes et à un mouvement qui se présente comme anti-colonial. Mais, du point de vue pragmatique, elle redoute que le vide laissé par la puissance française ne profite aussitôt à sa concurrente, l'Amérique, ce qui aurait été évidemment le cas dans l'hypothèse d'une issue plus rapide et ce qui le serait encore si les choses se dénouaient à une échéance suffisamment rapprochée. Aussi l'aide accordée par le camp oriental à la rébellion algérienne a-t-elle été beaucoup plus faible qu'on ne le croit souvent, beaucoup plus faible en tout cas qu'elle ne l'aurait été si le camp soviétique avait décidé de miser sur cette carte.

Cette contradiction interne de chacun des deux pays vis-à-vis de ce problème explique la timidité réelle dont ils font preuve l'un et l'autre et permet de penser qu'ils seraient l'un et l'autre d'accord pour favoriser toute formule qui les en débarrasserait, au moins pour quelque temps. La suggestion d'une autonomie fédérale à forme évolutive contenue dans le discours du général de Gaulle obtiendrait sans doute une chaleureuse approbation des Américains et ne rencontrerait pas d'objection véritable du côté soviétique. Mais, répétons-le, l'internationalisation croissante du problème ne vient ni de l'un ni de l'autre de ces grands pays et, dans l'hypothèse du rapprochement, elle leur fournirait un point de contact bien plutôt qu'une pomme de discorde.

CE QU'IL FAUT FAIRE.

En conclusion, nous pensons qu'il faut nous préparer déjà à considérer les problèmes de la vie internationale dans une optique qui ne sera plus celle de la guerre froide mais celle de la réconciliation. Ce cycle, que nous avons appelé celui de M. Khrouchtchev, atteindra-t-il bientôt son plus haut période ? Ou son mouvement sera-t-il plus long ? Ou même sera-t-il brisé, car un accident est toujours possible ?

S'il nous était permis de raisonner ici à la manière des économistes, nous pourrions émettre l'opinion que, commencé depuis cinq ou six ans, le cycle mettra pour s'accomplir une durée assez sensiblement inférieure. Une évaluation de l'ordre de trois ans environ nous semblerait normale pour établir l'équilibre international sur ces nouvelles bases, et on pourrait alors parler de la décennie de M. « K ». Mais les choses pourraient aller beaucoup plus vite si les Occidentaux voulaient bien comprendre à la fois quelle est la politique qu'ils doivent jouer et l'intérêt qu'ils ont à l'affirmer en reprenant l'initiative. Une proposition saisissante de leur part, suggérant à très brève échéance et moyennant certaines conditions : des mesures de désarmement importantes (qui pourraient offrir le choix entre un contrôle réciproque du mode conventionnel, ou le système de contrôle-sanction financière avec transfert), la renonciation à toutes les bases militaires en territoire étranger, la dissolution des ententes militaires régionales : O.T.A.N., pacte de Varsovie, etc., comporterait d'autant moins de risques en réalité qu'elle affirmerait plus d'audace.

La grande rivalité Est-Ouest devrait être bientôt dépassée et nous apparaître demain aussi démodée que nous paraît aujourd'hui la rivalité franco-anglaise d'avant Fachoda et même la rivalité franco-allemande d'avant Nuremberg. De même que le théâtre des oppositions européennes s'est trouvé transcendé après la dernière guerre par le théâtre des oppositions mondiales, de même celui-ci se trouve-t-il aujourd'hui dépassé dans les deux sens, en hauteur et en profondeur si l'on peut dire. Le problème n'est plus pour les grands Etats civilisés de se partager des territoires et des influences de telle sorte que ce qui est acquis par l'un soit enlevé à l'autre qui cherche à le reconquérir, mais bien de se partager une mission si étendue, si importante, si onéreuse et si prestigieuse, que chacun puisse y développer indéfiniment son dynamisme sans risque de gêner celui des autres. Assurer la promotion du tiers monde de la misère et de la surpopulation, voilà une tâche infinie en profondeur ; assurer la prospection des espaces, voilà une tâche infinie en étendue.

D'un côté les peuples en révolution immédiate ; d'une autre côté, les astres en révolution éternelle...

Et omnia perpetuos quae servant sidera motus
Nullum viderunt pulchrius imperium.

EDGAR FAURE

LA PROMESSE

par FRIEDRICH DÜRRENMATT

INVITÉ par l'amicale Andréas-Dahinden à faire une conférence sur l'art du roman policier, je m'étais rendu à Coire au mois de mars de cette année. Le jour tombait déjà quand je descendis du train, en pleine bourrasque de neige, sous un ciel bas, dans une ville glacée. Ma conférence avait lieu dans la salle de réunions du Syndicat des Commerçants, où je ne trouvai qu'un auditoire assez clairsemé, car à la même heure, dans la salle des fêtes du Collège, le professeur Emile Staiger parlait du Gœthe des dernières années. Je ne parvins pas plus à me dégeler moi-même que mes auditeurs, dont plusieurs quittèrent la salle avant ma péroraison.

Un court entretien encore avec quelques membres du Comité directeur, à savoir deux ou trois professeurs du collège, qui eussent certes préféré entendre parler du Gœthe des dernières années, et une dame éminemment charitable qui donnait tous ses soins à l'Association des gens de maison de la Suisse orientale ; puis dûment nanti de mes honoraires et autres frais de voyage, je regagnai l'hôtel du Bélier, près de la gare, où ma chambre avait été retenue. Rien de réconfortant là non plus. Pas autre chose à lire qu'une feuille allemande de Bourse et un vieux numéro de la *Weltwoche* : le silence qui régnait dans l'hôtel avait quelque chose de si inhumain qu'on reculait à l'idée de dormir, tant on craignait de ne plus se réveiller jamais !

Au bar, où je me rendis pour boire un dernier whisky, servi par une femme plutôt âgée qui faisait office de barmaid, il n'y avait qu'un unique

— Friedrich Dürrenmatt est surtout connu à Paris par une pièce de théâtre, *La Visite de la Vieille Dame*, qui a été chaleureusement accueillie il y a deux ans au théâtre Marigny. En fait, ce dramaturge, qui est considéré comme un des meilleurs auteurs dramatiques de langue allemande, est également un romancier de grand mérite. On publiera bientôt en France, outre le roman qu'on va lire ici, des traductions du *Juge et son Bourreau*, du *Soupçon* et de *La Promesse*. Friedrich Dürrenmatt a trente-huit ans, il est né aux environs de Berne. Il a vécu une enfance villageoise. Il crut d'abord que sa vocation était la peinture. Sa première pièce, *C'était écrit*, a été jouée en 1946 à Zurich.

client : personnage vétuste, gros et lourd, avec sa chaîne de montre à l'ancienne mode, sur le ventre. J'étais à peine assis qu'il se présentait : docteur H., ancien chef de la police cantonale de Zurich. Il avait encore le cheveu dru et noir, la moustache fournie. Perché sur un des hauts tabourets du bar, il buvait du vin rouge en fumant un Havane et appelait la serveuse par son prénom. La voix sonore et le geste large, cet homme sans façons m'était à la fois sympathique et antipathique. Vers trois heures du matin, et après que quatre nouveaux Johnnie Walker fussent venus tenir compagnie au premier, le docteur H. offrit de me raccompagner à Zurich dans son Opel. Comme je ne connaissais que très mal les environs de Coire et toute cette partie de la Suisse, je ne refusai pas l'invitation. Il était venu lui-même dans les Grisons comme membre d'une commission fédérale ; le mauvais temps l'ayant arrêté, il avait assisté à ma conférence à laquelle il ne fit allusion, que pour me dire : « Vous ne vous en êtes pas trop bien tiré. »

Le matin, donc, nous nous mîmes en route. L'aube était déjà proche quand j'avais finalement absorbé deux cachets de somnifère avec l'espoir de dormir un peu ; et je me sentais maintenant tout assommé, presque paralysé. Le jour, pourtant levé depuis un bon moment, restait comme à demi-éteint, avec une lumière hésitante et grise. De place en place, luisant et métallique, un bout de ciel apparaissait un instant dans la masse accablante et compacte des nuages, qu'on sentait tout gorgés de neige ; on eût dit que l'hiver ne voulait pas quitter ce coin de pays. Pierreuse et grise, telle était cette ville de Coire avec ses grandes bâtisses administratives, et j'avais peine à croire que le pays pût donner du vin. Nous nous engageâmes dans la vieille ville, aux rues trop étroites pour une grosse voiture, et nous tombions à tout moment dans de brusques culs-de-sac. La chaussée, au surplus, était si glissante de neige et de glace, que nous respirâmes lorsque nous pûmes enfin laisser derrière nous ces quartiers trop antiques.

Pour moi, je n'avais pratiquement rien vu de cette vieille capitale épiscopale, tant notre départ avait pris les allures d'une fuite. J'étais là, le regard fixe et vide planté droit devant moi, écrasé de fatigue et pesant comme plomb, tandis que s'ouvrait devant nous, fantomatique sous le rideau des nuages, la vallée enneigée et figée de froid. Tout se passait comme dans un mauvais rêve, comme si j'étais ensorcelé et que je ne dusse jamais rien voir, rien connaître de ces montagnes, de ce coin de pays. La fatigue m'accabla de plus belle, et l'insupportable crissement du sable sous nos roues n'améliora pas mon état ; après le passage d'un petit pont, la voiture se mit à déraper ; puis il fallut croiser un convoi militaire, et les essuie-glace ne parvenaient plus à effacer les giclées boueuses plaquées devant nos yeux. Au volant, H. ne soufflait mot, tout à ses pensées et aux difficultés de la route, l'air renfrogné. Quant à moi, je me reprochais d'avoir accepté son invitation, tout en maudissant le whisky de la veille et les cachets de somnifère. Puis doucement, tout chan-

gea d'aspect. Maintenant la route même était débarrassée de sa croûte de neige ; humide ou ruisselante, elle n'en offrait pas moins une sécurité suffisante pour que l'on pût accélérer. Les montagnes s'écartèrent peu à peu, et le sentiment d'angoisse qui nous avait oppressés s'apaisa ; ce fut alors que nous nous arrêtâmes devant un poste d'essence.

Curieux endroit, en vérité, cette maison délabrée qui s'affirmait comme une incongruité dans le cadre si proprement helvétique où se dressait sa misère. Ses murs étaient si humides qu'on y voyait sourdre l'eau. Une partie seulement était construite en pierre, le reste n'était qu'une grange, dont les planches devaient servir depuis longtemps de panneau d'affichage publicitaire. Devant la façade de pierre, sur un mauvais pavé en demi-lune, se dressaient les deux pompes à essence. Même sous le soleil devenu presque agressif à présent, tout ici parlait de déchéance. et de ruine.

— Nous descendons ! commanda l'ancien chef de la police cantonale. J'obéis machinalement, heureux de me retrouver à l'air libre.

Sur un banc de pierre, devant la porte ouverte de la maison, un vieil homme était assis. Il n'était pas rasé ; pas lavé. La blouse claire qu'il portait était sale et maculée de graisse ; son pantalon noir luisant de crasse était un vieux pantalon de smoking. L'homme était chaussé de vieilles pantoufles. Son haleine empestait l'absinthe. Il avait le regard hébété. Tout autour de son banc, dans les flaques du dégel, on voyait se défaire de vieux bouts de cigares.

— Salut ! Bonjour ! lança le commandant H. Vous me faites le plein, s'il vous plaît. Du super. Et un coup de torchon sur les glaces : elles en ont besoin.

Puis se tournant vers moi : « Entrons. »

Je n'avais pas jusqu'alors remarqué l'enseigne suspendue au-dessus de l'unique fenêtre de la façade, une feuille de tôle peinte en rouge, ni l'inscription qu'on pouvait lire au-dessus de la porte : *A la Rose*. Quand nous eûmes franchi la porte de cette étrange auberge, nous nous trouvâmes dans un couloir crasseux qui puait la bière et l'alcool. Le commandant, devant moi, ouvrit une porte. Evidemment, il connaissait les aîtres. Sordide et sombre, telle parut la salle du café. avec ses quelques tables et bancs de bois brut, ses murs décorés de photos de vedettes de cinéma découpées dans des magazines. Le poste de radio, réglé sur une émission autrichienne, débitait les cours des légumes dans le Tyrol. Derrière le comptoir, à peine distincte dans l'ombre, une femme maigre en robe de chambre rinçait des verres en fumant une cigarette.

— Deux cafés-crème ! Une serveuse mal tenue entra. Je lui donnais au moins trente ans.

— Elle a seize ans ! marmonna le commandant.

La jeune fille vint nous servir. Jupe noire, blouse blanche à demi dégrafée, aucun dessous, peau terne et crasseuse. Ses cheveux blonds n'avaient pas été peignés.

— Merci, Anne-Marie ! fit le commandant en alignant la monnaie sur la table. La jeune personne ne répondit rien.

Nous bûmes en silence. Le café était horrible. Le commandant alluma un cigare. La radio autrichienne, qui en avait fini avec les cours des légumes, traitait à présent de la hauteur des eaux. La jeune serveuse s'était glissée dans la chambre voisine ; par la porte entrouverte on apercevait vaguement un lit défait.

— Bon ! Allons-nous-en, fit le commandant.

Dehors, il régla le prix de l'essence, après un coup d'œil sur le compteur de la pompe. Le vieil homme avait fait le plein ; les glaces de la voiture étaient propres.

— A la prochaine ! lui lança le commandant. Il y avait de la gêne dans sa voix. Le bonhomme ne répondit pas un mot et s'en fut vers son banc de pierre, où il se laissa tomber. Nous avions la main sur les portières de l'Opel quand nous le vîmes serrer lentement ses poings et les agiter avec une sorte de passion. « J'attends ! J'attends ! disait-il. Il va venir ! Il va venir ! »

***

Lorsque le commandant H. se mit à parler, nous roulions déjà depuis un long moment.

— Franchement, je n'ai jamais tenu le roman policier en estime et je regrette que vous vous occupiez de cela, vous aussi. Du temps perdu. Mais j'avoue que ce que vous souteniez hier dans votre conférence peut encore se défendre : les gens ont bien le droit d'espérer que la police, elle au moins, sache tenir le monde en ordre. Je ne vous cacherai pas que j'estime, personnellement, qu'il ne saurait y avoir espérance plus vaine. Mais ce n'est malheureusement pas sur ce seul point que les auteurs de romans policiers trichent ! Et croyez-moi, je ne fais pas allusion ici au fait que vos assassins sont *toujours* punis. Ce n'est évidemment qu'un beau conte. Mais passons là-dessus. Ne serait-ce que par raison d'Etat, nous dirons que chaque contribuable a droit à ses héros et à ce *happy end* que nous sommes également tenus de lui procurer, nous, policiers. Ce qui me fait enrager, c'est la manière dont vous conduisez vos romans. Pour vous, la logique prime tout : l'intrigue, comme les échecs, a ses règles ; ici l'assassin, là, la victime ; ici, ceux qui savent et là ceux qui profitent. Connaissant les règles du jeu, il suffit que votre détective reprenne la partie à son début, et hop ! voilà l'assassin découvert, la justice triomphante. Ces imaginations me font voir rouge ! Le réel n'a rien de commun avec la logique.

Oh ! je vous l'accorde — nous sommes bien obligés, nous, dans la police, d'agir rationnellement, « scientifiquement » ; oui, mais l'imprévu, l'accident ont tellement d'importance que, la plupart du temps, c'est le hasard qui décide pour ou contre nous. Dans vos romans, le hasard n'intervient pas, et la vérité finit toujours par être sacrifiée sur l'autel des

Règles. Mais bon sang ! la vie ne se présente pas comme un simple problème arithmétique ; une affaire ne saurait se régler comme une équation, pour la bonne raison que nous n'en connaissons jamais tous les éléments. Les moyens et les procédés du criminaliste sont insuffisants ; et plus nous les perfectionnons, plus ils nous apparaissent inadaptés au réel. Mais vous autres, les intellectuels, cela vous est égal : ce n'est pas avec cette réalité qui nous échappe toujours que vous devez vous battre ; vous fabriquez un problème abstrait facile à résoudre. Que tout cela puisse être parfait en soi, je ne dis pas le contraire ; mais cette perfection est un mensonge.

Bien ! Mais à présent j'en viens au fait ! Vous avez dû être plusieurs fois étonné ce matin : et d'abord par mon discours. Un commandant de police, un ancien chef de la police cantonale zurichoise devrait tenir des propos plus mesurés ! Sans doute, sans doute, mais je suis assez vieux pour ne plus me raconter d'histoires. Car je sais parfaitement que nous travaillons tous à l'aveuglette, sans aucune certitude ; et qu'il nous est facile de nous tromper.

Vous avez dû vous demander aussi pourquoi je me suis arrêté tout à l'heure devant cet infect poste d'essence. Je vais vous le dire : le désolant déchet humain qui nous a fait le plein d'essence a été jadis mon collaborateur le plus précieux. Dieu sait que j'ai pu avoir moi-même une certaine compétence dans mon métier ; mais ce Matthieu, voyez-vous, c'était un vrai génie.

L'histoire remonte à plus de neuf ans. Notre Matthieu était alors l'un de mes inspecteurs, ou si vous préférez l'un de mes premiers lieutenants. Il avait fait son droit, comme moi, et comme il est bâlois, c'est à Bâle qu'il a passé son doctorat. C'était un solitaire, de mise toujours très soignée, systématiquement impersonnel et très formaliste : un homme qui n'entretenait de relations avec personne, qui ne fumait pas, ne buvait pas, mais faisait son métier avec une conscience impitoyable. Il était détesté dans la mesure même où il réussissait. Quant à moi j'étais sans doute le seul à éprouver pour lui de la sympathie : j'aime les hommes de caractère net et d'esprit lucide, mais son absence d'humour m'agaçait. Son intelligence supérieure, trop marquée par la rigidité de nos institutions et de nos mœurs helvétiques avait quelque chose d'inhumain. Il était célibataire, et d'ailleurs jamais ne soufflait mot de sa vie privée ; peut-être même n'en avait-il pas ? Cet homme-là, voyez-vous, n'avait rien d'autre que son métier en tête. Il s'y consacrait avec une ténacité exemplaire, mais sans le moindre enthousiasme. On aurait pu croire que son travail l'ennuyait. Du moins jusqu'au jour où il tomba sur un cas dont la difficulté alluma chez lui une sorte de passion.

Matthieu était arrivé alors au terme de sa carrière, non sans avoir suscité d'ailleurs certains embarras à la haute administration. Le Conseil cantonal devait alors, en effet, envisager ma prochaine retraite et songer, par conséquent, à mon remplacement. A la vérité, l'unique candidature

à retenir pour ma succession restait celle de Matthieu ; il n'y avait là-dessus aucun doute. Mais sa nomination se heurtait à des difficultés : on pouvait redouter un mouvement de mécontentement chez ses futurs subordonnés. On hésitait en haut lieu, quand survint une demande qui tira tout le monde d'embarras : voulant réorganiser sa police, l'Etat de Jordanie s'était adressé à la Confédération helvétique, la priant de détacher à Amman un criminaliste d'élite. Zurich proposa immédiatement Matthieu, que Berne agréa, de même que le gouvernement jordanien. Matthieu apprit avec joie cette nomination exceptionnelle. Aux approches de la cinquantaine, il n'était peut-être pas mécontent de s'aller réchauffer au soleil. Il devait aussi, je crois, caresser l'idée de quitter définitivement la Suisse ; il parla vaguement d'une sœur qu'il avait au Danemark, une veuve chez laquelle il envisageait d'aller vivre par la suite.

Bref, il s'occupait de liquider ses affaires dans son bureau de la rue des Casernes, à la Direction de la police cantonale, lorsque la sonnerie du téléphone l'interrompit.

⁂

Ce ne fut pas sans mal que Matthieu saisit le sens de cette communication quelque peu confuse. L'appel venait de Maegendorf, petit trou des environs de Zurich, et son auteur était un ancien « client » de la police, un marchand ambulant du nom de von Gunten. « Oh ! ce n'était pas un plaisir pour Matthieu de s'occuper d'une nouvelle affaire pour son dernier après-midi dans nos bureaux, ajouta le commandant : il avait son billet en poche et son avion partait le surlendemain. Malheureusement j'étais retenu moi-même à Berne par une conférence des chefs de police cantonaux ; je ne devais rentrer que le soir. »

Avril touchait à sa fin. Dehors, il pleuvait à verse. Matthieu avait demandé la communication avec le poste de police de Maegendorf ; l'agent Riesen était à l'appareil.

— Est-ce qu'il pleut aussi à Maegendorf ? demanda Matthieu. Une grimace de dégoût suivit la réponse; il donna ses ordres : « Dans la salle du *Cerf,* le marchand ambulant, sous surveillance ; ne pas le quitter des yeux. »

— Il est arrivé quelque chose ? demanda l'agent Feller.

— Il pleut à verse à Maegendorf, laissa tomber le commissaire. Prévenez le car de service !

— Un assassinat ?

— Quelle saloperie, cette pluie ! grommela Matthieu en guise de réponse.

Avant de rejoindre le procureur et le lieutenant-inspecteur Henzi qui s'impatientaient dans la voiture, Matthieu parcourut le dossier von Gunten. Affaire de mœurs ; une mineure de quatorze ans. Condamnation.

L'ordre de surveillance qu'il avait donné à l'agent Riesen, au poste de Maegendorf, n'était pas sans danger. Maegendorf n'est guère qu'un hameau ; une petite commune paysanne ; les rares « citadins » qui habi-

tent le lieu (deux ou trois architectes et un sculpteur de style classique) ne sont pas intégrés dans la collectivité et n'y jouent aucun rôle. Vous voyez ce que je veux dire : tout le monde se connaît ; on est tous plus ou moins parents.

Contre la ville, c'est une hostilité sourde et permanente ; parce que les bois autour de Maegendorf appartiennent à la ville — ce que les gens du lieu n'ont jamais pu admettre. Les fonctionnaires zurichois des Eaux et Forêts ont eu tellement de fil à retordre avec eux que sur leur requête, voilà quelques années, il a fallu doter Maegendorf d'un poste de police, assez justifié d'ailleurs par l'afflux des Zurichois le dimanche — beaucoup restant là pour la nuit au *Cerf*. L'agent détaché à Maegendorf devait donc ne manquer ni d'expérience, ni d'autorité ; mais il fallait aussi qu'il se montrât compréhensif à l'égard des paysans du village. Je dois dire que le brigadier Wegmuller, quand il fut là-bas, ne s'en tira pas mal ; il était lui-même d'origine paysanne, et son goût pour le petit coup de blanc ne pouvait que lui attirer des sympathies. Mais, pour l'agent Riesen qui devait le remplacer au moment des vacances, la situation était moins drôle ! Tout ce que pouvait faire ce malheureux déplaisait aux villageois, qui retrouvaient leur sourde hostilité contre la ville.

Comment aurait-il dû s'y prendre pour exécuter les ordres et surveiller le colporteur sans se faire remarquer ? L'apparition de son uniforme dans la salle du *Cerf*, où l'agent Riesen se gardait habituellement de pénétrer, passa dans le village à peu près aussi inaperçue qu'un coup d'Etat. Le policier vint se poster bien en face du marchand ambulant ; la stupéfaction fut générale, un brusque silence se fit dans la salle.

— Un café ? s'inquiéta l'aubergiste.

— Non, rien. Je suis de service ! répondit le maladroit.

Tous les regards convergèrent sur le colporteur.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda tout à trac un vieux du village.

— N'avez pas à le savoir ! bougonna Riesen.

C'était une salle basse et fumeuse, une sorte de caverne de bois où la chaleur pesait. L'aubergiste n'avait pas allumé la lumière. La clientèle paysanne siégeait à une longue table, qui devant son vin rouge, qui devant sa bière, et l'on ne voyait que des silhouettes d'ombre. Les claquements d'un « football de table » se faisaient entendre dans un coin ; ailleurs les billes et les sonneries d'un billard américain.

Von Gunten se tassait contre le mur, tout en buvant son kirsch. Il attendait, craintif, le bras déjà passé dans l'anse de sa corbeille. Des heures, lui semblait-il, il y avait des heures qu'il était là, immobile, dans ce silence morne et inquiétant. Et voici que l'écran opaque des fenêtres s'éclaire un peu. Dehors, il ne pleut plus ; tout à coup le soleil brille, et au même moment Gunten entend arriver la voiture avec soulagement.

— Venez ! lui dit Riesen. Ils sortirent ensemble.

Il y avait trois voitures devant la porte du *Cerf* : une conduite intérieure noire, le car de Police-Secours et plus loin, l'ambulance. Un soleil

tout neuf inondait la petite place, et devant la fontaine deux gosses de cinq à six ans restaient plantés : une fillette avec sa poupée sous le bras et un gamin avec un petit fouet.

— Montez à côté du chauffeur, von Gunten ! lança Matthieu, penché à la portière de la conduite intérieure noire.

Le marchand ambulant s'installa en poussant un grand soupir ; il commençait seulement à se sentir à l'abri, en sécurité. L'agent Riesen prit place dans le car.

— A présent montrez-nous ce que vous avez découvert dans le bois, dit Matthieu.

*
**

Ils s'étaient engagés dans l'herbe détrempée parce que le sentier n'était plus qu'une fondrière ; et bientôt ils s'étaient retrouvés autour du petit cadavre qui gisait sous le couvert des buissons, non loin de la lisière. Tous se taisaient. Le procureur, d'un geste embarrassé, écrasa du pied le Brissago qu'il avait jeté sur le sol. Henzi détourna les yeux, ce qui lui valut un rappel à l'ordre du principal :

— Henzi ! Un policier doit savoir regarder tout en face !

Les hommes plaçaient les appareils photographiques :

— Après cette pluie, commenta Matthieu, on aura du mal à relever des traces.

Soudain, dans le cercle des hommes affairés, avec de grands yeux ébahis : les deux gosses de tout à l'heure, la gamine tenant toujours sa poupée dans les bras et le garçon son fouet.

— Hors d'ici, les gosses !

Un des policiers les prit par la main et les emmena jusque sur la route. Des gens arrivaient du village.

— Un barrage sur cette route ! commanda le commissaire principal.

Un agent s'y porta sans retard, cependant que les autres, poursuivant leurs recherches, s'égaillaient dans le sous-bois. Les photographes opéraient déjà.

« Vous connaissiez la petite, Riesen ? demandait Matthieu dans les éclairs du magnésium. — Non, commissaire ! — Mais vous l'aviez déjà vue au village, oui ? — J'ai l'impression, monsieur le commissaire. »

Matthieu attend, puis demande : « Un indice ? Une trace ? »

— Non. Rien. Tout est lavé. — Avez-vous vérifié les boutons ? Pas d'empreintes digitales ? — Aucun espoir après ce déluge. »

Avec précaution, le commissaire se penche sur le petit corps et constate : « Travail au rasoir. » Puis il tend la main et recueille, un à un, les craquelins épars sur le sol, pour les remettre avec soin dans le petit panier. « Des bretzels ! » dit-il machinalement.

On le prévient qu'un homme du village voudrait lui parler, Matthieu se redresse. Le procureur aussi regarde l'entrée du bois, où il distingue un vieux bonhomme à cheveux blancs qui serre son parapluie sous le

bras. Henzi, tout pâle, s'est appuyé contre le tronc d'un hêtre. Le colporteur, de son côté, ne cesse de répéter à mi-voix : « Tout à fait par hasard que je me suis amené par-là ! Tout à fait par hasard ! »

— Faites-le venir ici ! commande Matthieu ; et l'homme arrive, coupant droit à travers la broussaille. Puis reste pétrifié. « Mon Dieu ! » dit-il seulement.

« Puis-je vous demander votre nom ? coupe le commissaire. — Luginbuhl. Je suis le maître d'école, chuchote l'homme aux cheveux blancs en faisant un pas en arrière. — L'enfant, vous la connaissez ? — C'est la petite Moser : Gritli Moser. — Et ses parents habitent ? — Au Vallonet. — C'est loin du village ? — Un petit quart d'heure. »

Matthieu baisse à nouveau les yeux. Il est le seul à oser regarder et personne ne souffle mot. L'instituteur demande :

« C'est arrivé comment ? — Crime d'obsédé sexuel, dit Matthieu. Est-ce que l'enfant allait à votre école ? — Dans la classe de Mlle Krumm, en troisième. — D'autres gosses chez les Moser ? — Non. Gritli était une enfant unique. — Il faut que quelqu'un se charge de le dire aux parents... »

Silence général. Matthieu insiste : « Vous, Monsieur l'instituteur ? »

L'interpellé se tait un long moment avant de répondre d'une voix timide :

— Ce n'est pas que je sois un lâche, mais je voudrais ne pas y aller. Je ne peux pas !

— Oui, je comprends. Et le pasteur ?

— Il est en ville.

Très calme, Matthieu le remercie d'un mot. M. l'Instituteur pouvait se retirer. On n'avait plus besoin de lui.

Luginbuhl regagne la route où les villageois sont de plus en plus nombreux. Matthieu fixe les yeux sur Henzi, qui s'appuie toujours contre le tronc du hêtre.

— Pas moi, commissaire, je vous en prie ! souffle Henzi.

Le procureur à son tour secoue la tête. Matthieu fixe un instant la petite jupe rouge déchirée, sanglante et détrempée, dans le buisson. « C'est bon, j'irai moi-même » dit-il, tout en reprenant le petit panier aux bretzels.

⁂

Le Vallonet, dans son repli marécageux, n'était pas loin du village. Laissant donc les voitures de la police à Maegendorf, Matthieu s'y rendit à pied. Apercevant déjà la maison de loin, il s'arrêta et se retourna, sûr d'avoir entendu marcher derrière lui : deux petite figures rouges, c'étaient les gosses de tout à l'heure. Ils avaient dû prendre un raccourci pour se trouver là.

Matthieu reprit sa marche, approchant d'une maison basse avec un toit de bardeaux et des murs blancs à grosses poutres apparentes. Il y avait

un verger derrière, et le jardin potager avec ses planches de terre noire. Devant la porte, un homme fendait du bois. Levant les yeux comme arrivait le commissaire : « Vous désirez ? » lui demanda-t-il.

Matthieu resta pris de court et, ne sachant que dire, finit par se présenter lui-même avant de demander pour gagner du temps : « Monsieur Moser ? »

— C'est moi. Que désirez-vous ? répéta l'homme.

Il pouvait avoir dans les quarante ans. Ses yeux gris fixaient le commissaire d'un air interrogatif.

Portant elle aussi une jupe rouge, une femme surgit sur le seuil. Matthieu cherchait ce qu'il pouvait dire. Ce fut Moser qui vint à son secours, après avoir remarqué le petit panier que Matthieu avait à la main.

« Il est arrivé quelque chose à Gritli ? questionna-t-il en appuyant son regard sur le visage du commissaire. — Votre fillette, vous l'aviez envoyée quelque part aujourd'hui ? lui demanda Matthieu. — Oui, à Fehren, chez sa grand-mère. »

Vite, Matthieu réfléchit à la réponse du paysan. Fehren, c'était le village voisin. Il posa encore une question :

— Est-ce que Gritli prenait souvent ce chemin ?

— Tous les après-midi de congé : chaque mercredi et chaque samedi, répondit posément le paysan, avant d'interroger d'une voix pleine d'angoisse : « Et pourquoi tenez-vous à le savoir ? Pourquoi avez-vous son petit panier ? »

Matthieu déposa le corbillon sur le billot à fendre le bois.

— On a trouvé le corps dans le bois près de Maegendorf, dit-il péniblement.

Moser ne fit pas un mouvement. Dans l'encadrement de la porte, la femme en jupe rouge ne bougea pas non plus. Mais Matthieu vit la sueur inonder soudain le visage exsangue de l'homme. Il eût voulu détourner les yeux, mais il resta comme fasciné par ce visage blanc et ruisselant. Un long moment, les deux hommes demeurèrent ainsi les yeux dans les yeux, face à face.

— Gritli a été assassinée...

Ce fut là ce que Matthieu s'entendit dire.

— Mais voyons, ce n'est pas possible ! protesta Moser dans un souffle. Pas possible. Des monstres pareils, cela ne peut pas exister ! Et sa grosse main serrait le manche de la hache.

— Monsieur Moser, dit Matthieu, des monstres comme cela, il y en a.

Le regard de l'homme se figea. Sa voix était à peine perceptible quand il dit : « Je veux la voir, ma petite fille ! »

Le commissaire esquissa un « non » de la tête.

— J'aimerais mieux pas, lui dit-il. Pas maintenant, monsieur Moser. Je sais bien que c'est dur, ce que je vous dis là. Mais je vous assure qu'il vaut mieux que vous n'y alliez pas.

Le père s'avança d'un pas, approcha son visage à toucher celui du

commissaire, criant tout à coup : « Et pourquoi cela vaut-il mieux ? » Matthieu ne répondit rien. Un moment, on put croire que Moser allait frapper ; puis il se détourna soudain et marcha vers sa femme, toujours immobile sur le seuil. Elle n'avait pas eu un geste. Matthieu sut brusquement que jamais plus il n'oublierait cette scène. L'homme prit la femme dans ses bras. Il était secoué de sanglots muets et il cachait son visage dans son épaule, en l'étreignant.

Enfin la femme parla.

« Qui est l'assassin ? demanda-t-elle. — C'est ce que je vais découvrir, madame Moser. »

La femme leva les yeux sur lui, le perçant d'un regard presque menaçant, tant il était direct. « C'est sûr, cela ? Vous le promettez ? »

« Je le promets, madame Moser, prononça le commissaire, pressé tout à coup de s'en aller, de n'être plus là. — Sur votre âme ? »

Le commissaire en resta tout interdit.

— Sur mon âme ! finit-il par jurer. Il n'avait pas le choix.

— Alors partez maintenant, commanda la femme. Vous avez juré.

Matthieu suivit à pas lents le chemin qu'il avait pris pour venir. Il croisa de nouveau les deux enfants qui s'étaient assis sur le bord de la route, et continua sa marche accablée ; il entendait derrière lui le trot menu des petits pieds qui le suivaient. Soudain monta un hurlement comme un cri de bête, là-bas, vers la maison. Matthieu pressa le pas. Etait-ce l'homme ou la femme qui gémissait de la sorte ?

⁂

Les premières difficultés attendaient Matthieu à son retour à Maegendorf, où le car de Police-Secours était venu attendre le commissaire. Autour du corps, dans le bois, les spécialistes avaient achevé leur travail et le lieu du crime avait été placé sous surveillance. Trois policiers en civil restaient là-bas, en cachette, avec mission de guetter les faits et gestes des passants. Les autres membres de l'équipe revenaient en ville.

Il ne restait plus trace de nuages au ciel, mais la pluie n'avait apporté aucune fraîcheur. Le foehn continuait à souffler, poussant ses énormes bouffées de moiteur à travers monts et vaux, faisant peser sur tous cette mauvaise chaleur qui met de la méchanceté au cœur des gens. Au village, où pourtant il faisait encore jour, les lampes étaient allumées dans la rue. Les paysans s'étaient groupés en masse serrée autour du car de police : ils avaient découvert von Gunten, et c'était sûrement lui l'assassin. Colporteurs et marchands ambulants, ces gens-là sont toujours suspects !

A le voir, tassé sur lui-même et muet, l'air craintif, dans le car de police, entre les agents qui se tenaient raides sur leur siège, le village tout entier s'était persuadé sur-le-champ que l'homme était déjà en état d'arrestation. Pas à pas, ils s'étaient approchés de la voiture, collant

leurs faces aux portières. Ils voulaient voir. Et les policiers ainsi assiégés ne savaient plus que faire. Dans la seconde voiture officielle, le procureur également était cerné par la foule paysanne. Il y avait en outre la voiture du service médico-légal, venue de Zurich après les autres, et enfin l'ambulance blanche à croix rouge, avec le corps mutilé de l'enfant. Tous les hommes du village devaient être là, petite foule menaçante quoique silencieuse.

Matthieu avait essayé de se pousser à travers la cohue pour gagner le car de police, mais il avait dû y renoncer. Les gens ne voulaient pas lui livrer passage. Il se dit que la seule chose à faire était de recourir au maire, et il demanda autour de lui où il pourrait le trouver. Aucune voix ne lui répondit, mais il y eut quelques grognements de menace. Sans plus attendre, Matthieu tourna les talons et gagna l'auberge, où il constata qu'il ne s'était pas trompé. M. le Maire était installé au *Cerf*, buvant un verre de vin rouge après l'autre. C'était un petit homme gros avec un air de mauvaise santé.

— Qu'est-ce que je dois faire, commissaire ? jeta-t-il à l'adresse de Matthieu. Ils sont intraitables, vous savez. Ils veulent faire eux-mêmes leur justice !... La petite Gritli, ajouta-t-il avec un soupir, c'était une gentille fillette. Tout le monde l'aimait.

Des larmes mouillaient les yeux du maire. « Le colporteur n'est pas coupable, affirma Matthieu. — S'il était innocent, vous ne l'auriez pas arrêté ! — Mais il n'est pas arrêté. C'est comme témoin que nous le gardons. »

M. le Maire considéra Matthieu d'un air sombre.

— Tout cela, ce sont de belles paroles, dit-il. Mais nous savons ce qu'il faut en penser !

— Vous êtes le maire de la commune : votre seul devoir, c'est d'assurer notre libre départ.

Le maire vida son verre et la carafe sans dire un mot. Lentement.

— Alors ? questionna Matthieu impatienté. L'autre persista dans son entêtement. Il bougonna :

— Ce colporteur, il faut lui faire son affaire et sans attendre.

— Qu'il soit coupable ou non, tout doit se faire dans l'ordre. Légalement.

Furieux, le maire arpentait à grands pas la salle basse de l'auberge. Comme personne ne le servait, il se versa lui-même un nouveau verre au bar, qu'il but avec tant de précipitation que son plastron se marqua de longues traînées sombres.

Dehors, c'était toujours la même foule silencieuse, mais plus serrée que jamais depuis que le chauffeur du car de police avait lancé le moteur pour essayer de se dégager. Le procureur arriva à son tour dans le café, les vêtements en désordre après avoir traversé tant bien que mal la cohue. Le maire avait sursauté à son entrée. Un procureur ! une profession pas comme les autres.

— Monsieur le Maire, vos gens de Maegendorf paraissent décidés à empêcher la Justice de suivre son cours pour appliquer leur justice sommaire, prononça le nouveau venu. Nous allons faire venir du renfort.

Matthieu s'interposa : « Mais nous allons tout de même essayer encore une fois de nous entendre avec ces gens », dit-il.

Le procureur piqua son index dans la poitrine du maire, grondant d'une voix menaçante : « Gare à vous, si vous ne faites pas immédiatement en sorte que ces gens nous écoutent ! »

Dehors, le tocsin s'était mis à sonner et la foule sur la place ne cessait de grossir. Même les pompiers arrivèrent, pour se ranger aussitôt dans les rangs hostiles à la police. On entendit fuser les premières injures : « Sales flics ! Poulets ! » Les policiers, dans les voitures, s'apprêtaient à faire face à cette foule agressive.

Mais voilà que les paysans se calmaient à nouveau quelque peu, le procureur et Matthieu venaient de faire leur apparition sur le perron du *Cerf*, que quelques marches avec une balustre de pierre séparaient de la place.

— Citoyens de Maegendorf, lança le maire, faites silence, je vous prie : écoutez ce que va vous dire le procureur Burkhard !

La foule n'eut aucune réaction. Paysans et travailleurs restaient là, serrés ensemble, sans un mot, l'air menaçant. Les lumières allumées sur la place luisaient à présent comme des lunes pâles. Ces hommes de Maegendorf n'avaient qu'une idée et ils s'y tenaient : ce type, l'assassin, ils l'auraient. Avec la foule refermée sur elles, les voitures de la police avaient l'air de grosses bêtes noires prises au piège. Les moteurs ahanaient, comme pour échapper, puis se taisaient à nouveau. Encore et encore. Absurdement.

— Citoyens, commença le procureur d'une voix timide et mal assurée, encore que le silence fût tel que tous entendissent clairement chaque mot : citoyens de Maegendorf, ce crime odieux nous a tous bouleversés. La petite Gritli Moser a été assassinée, mais nous ne savons pas qui est l'assassin...

Une tempête de cris empêcha le procureur de pousser plus avant son discours.

— Livrez-le ! On le veut ! Faites-le sortir !

Les cris furent suivis de coups de sifflet stridents, et l'on vit se lever de gros poings brandis au-dessus des têtes.

— Vite, vite, Matthieu ! Allez téléphoner, souffla le procureur au commissaire, fasciné par les mouvements de cette foule. Faites venir du renfort ! C'est urgent !

— C'est ce von Gunten l'assassin ! clama un vieux paysan dont le maigre visage, avec sa barbe de plusieurs jours, se rehaussait de rouge aux derniers rayons du soleil couchant. Je l'ai vu. C'est lui !

Cet homme, c'était le paysan qui avait travaillé dans son champ, près du lieu du crime.

Matthieu s'avança d'un pas sur le perron. « Ecoutez-moi ! Je suis le commissaire de police Matthieu et je vous le dis : nous sommes prêts à vous livrer le marchand ambulant ! »

L'étonnement fut tel, dans cette foule, qu'un silence de mort y régna.

« Etes-vous devenu fou ? » chuchota précipitamment le procureur à l'oreille de l'orateur, qui poursuivit imperturbable : « Il y a des siècles que dans notre pays, les criminels sont traduits devant les tribunaux. On les condamne quand ils sont jugés coupables. On les acquitte quand ils sont innocents. Vous autres, vous voulez remplacer ces tribunaux et décider par vous-mêmes. Bon ! Nous ne discuterons pas ici pour savoir si vous en avez le droit ou non. »

La voix de Matthieu parlait clair et net ; paysans et ouvriers, tous les hommes lui donnaient leur attention entière. Pas un seul mot n'était perdu. Matthieu les prenait au sérieux ; ils prenaient Matthieu au sérieux.

— Mais ce que je suis en droit d'exiger de vous, reprit Matthieu, c'est ce que je dois exiger de tout tribunal quel qu'il soit : la justice ! Il est bien évident que nous ne pouvons remettre le colporteur entre vos mains que si nous sommes absolument sûrs que ce que vous voulez, c'est la justice.

— Oui, c'est ce que nous voulons ! lança une voix.

— Et pour que votre tribunal soit réellement un tribunal, reprit Matthieu, il faut donc qu'il remplisse une condition : et c'est que l'injustice en soit exclue. Je dois donc m'assurer que le jugement sera prononcé sans passion, par seul souci de la vérité. Cette garantie, vous devez me la donner ; et c'est à cette condition que nous pouvons nous entendre, si vous l'acceptez.

— D'accord ! jeta à pleine voix un contremaître de la briqueterie.

— Il vous faudra donc vérifier si c'est à tort ou à raison qu'on accuse von Gunten d'un meurtre. Et d'abord, pourquoi le soupçonne-t-on ?

— Le type a déjà fait de la taule ! lâcha un paysan.

— Bonne raison de le soupçonner du meurtre de la fillette, commenta Matthieu aussitôt ; mais ce n'est pas une *preuve* que ce soit lui l'assassin.

— Moi, je l'ai vu dans le vallon ! jeta le paysan hâlé.

— Avancez ! Venez jusqu'ici, lui ordonna le commissaire.

L'homme s'avança sur le perron, d'où le maire et le procureur s'étaient retirés pour lui laisser la place avec Matthieu. Le paysan avait perdu toute assurance.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? fit-il. Je m'appelle Benz, Heiri.

La foule n'avait d'yeux que pour les deux hommes. Tranquillisés, les policiers dans les voitures avaient lâché leurs matraques de caoutchouc ; ils suivaient la scène, eux aussi, en retenant leur souffle.

« Vous avez vu le colporteur von Gunten dans le vallon, reprit le commissaire. Etait-il seul ? — Oui, seul. — A quoi étiez-vous occupé, monsieur Benz ? — On plantait les pommes de terre, toute la famille. — Depuis quelle heure étiez-vous au travail ? — Sur les dix heures. A midi,

on a tous mangé au champ, déclara le paysan. — Et vous n'avez aperçu personne d'autre que le colporteur, là-bas ? — Personne d'autre, je peux le jurer, affirma l'homme. — Mais comment peux-tu dire cela, Benz ? protesta un ouvrier. A deux heures j'y ai passé, moi, devant ton champ de pommes de terre ! »

Deux autres ouvriers levèrent la main pour déclarer qu'eux aussi, à deux heures, ils avaient passé par là en vélo.

— Et moi j'y suis passé avec la charrette, bougre d'idiot ! lança la voix d'un paysan. Mais toi, t'es toujours là à travailler comme un dératé, vieux ladre, et toute ta famille doit s'échiner à te suivre sans lever le nez.

De gros rires secouèrent l'assistance.

« Donc le colporteur n'était pas seul dans le coin, conclut Matthieu. Il nous faut donc chercher plus loin. Longeant le bois, il y a une route qui va vers la ville. Y a-t-il quelqu'un qui soit passé par là ? — Le Fritz, cria quelqu'un. Fritz Gerber. — C'est juste, je suis passé par là, avec la charrette, reconnut un gros homme assis sur la pompe à incendie. — Vers quelle heure ? — A deux heures. — Bon. Et de cette route, il y a un petit chemin sous bois qui arrive juste sur le lieu du crime. Avez-vous remarqué quelqu'un par là, monsieur Gerber ? demanda le commissaire. — Non point, fit l'homme d'une voix bourrue. — Ou peut-être avez-vous vu une voiture arrêtée sur le bas-côté de la route ? — Il me semble, fit l'homme avec hésitation. C'est bien possible. — Mais pouvez-vous l'affirmer positivement ? insista le commissaire. — Je crois bien qu'il devait y avoir quelque chose par là. — Est-ce que ce n'était pas une voiture de sport, une Mercédès rouge ? — Cela se peut bien. — Ou plutôt une petite « Volkswagen » gris fer ? — Possible ! »

Matthieu l'interrompit pour constater que ses réponses restaient particulièrement vagues.

— Forcément, admit le paysan. J'avais fini par m'endormir à moitié sur mon char. Avec cette chaleur, cela arrive à tout le monde.

— Peut-être bien, mais je dois vous faire remarquer en passant que la voie publique n'est pas un endroit pour dormir, trancha Matthieu.

— Il y a les chevaux, ma foi, qui font attention, se défendit le paysan en provoquant un rire général.

Matthieu reprit sérieusement :

— Très bien, et maintenant vous pouvez vous faire une idée, en tant que juges, des difficultés qui se présentent. Quand le meurtre a été commis, l'assassin était loin d'être seul. A cinquante mètres de là, à peine, une famille travaillait aux champs. Si seulement ils avaient fait attention, le malheur n'aurait jamais pu arriver ; mais pourquoi auraient-ils guetté quelque chose, puisque personne ne se doutait qu'un crime allait être commis ? Ni ceux-là, ni les autres non plus, n'ont aperçu la fillette en chemin. Et ceux qui travaillaient dans le champ n'ont vu personne que le colporteur, alors que les autres étaient là aussi. Quant à

M. Gerber, qui rêvassait sur sa charrette, il est également incapable de nous fournir un indice suffisamment clair et précis. Voilà les choses comme elles se présentent. On n'y peut rien, c'est comme cela ; mais trouvez-vous là-dedans de quoi prouver la culpabilité du colporteur ?

Le commissaire laissa un moment de silence. Il se trouvait seul, de nouveau, devant la foule des villageois qui avait absorbé le citoyen Benz.

— Le cas de chaque suspect sera examiné à fond, reprit alors Matthieu, sans considération de rang ou de personne, et tous les indices sans exception seront scrutés, avec tous les moyens à notre disposition. Et pas seulement chez nous, mais la police des autres pays également interviendra, s'il le faut. Voilà donc, d'un côté, le peu de moyens que vous avez, vous autres, pour découvrir la vérité ; et de l'autre côté, l'immense appareil perfectionné et les moyens illimités de la police. A vous de décider ce qu'il convient de faire à présent !

Le silence pesa sur l'assemblée, devenue grave et pensive.

— Le colporteur, vous nous le laisserez vraiment ? voulut enfin savoir un ouvrier.

— Vous avez ma parole, confirma Matthieu. Si vous tenez vraiment à vous en occuper vous-mêmes.

Il y eut un flottement dans la foule. Ce qu'avait dit le commissaire avait produit une forte impression sur ces gens. Derrière Matthieu, le procureur se sentait inquiet. Un paysan venait de crier : « Emmenez-le avec vous ! » Soulagé, le représentant officiel de la Justice alluma un long cigare de Brissago.

— Dangereux, le jeu que vous avez joué là, Matthieu ! lui dit-il. Imaginez que vous ayez dû tenir votre engagement...

— Je savais que cela ne serait pas le cas, fit le commissaire avec calme.

— Espérons qu'il ne vous arrivera jamais d'avoir à donner une promesse qu'il vous faudrait tenir, dit encore le procureur en approchant une seconde allumette du bout de son Brissago.

Ils prirent congé du maire et regagnèrent les voitures, que la foule avait libérées.

⁂

Matthieu ne fit pas la route de retour en compagnie du procureur. Il voyagea avec le marchand ambulant, après que les agents lui eurent fait place dans le car, où il faisait une lourde chaleur. Les hommes n'avaient pas osé baisser les glaces, car si les paysans de Maegendorf s'étaient écartés, ils étaient néanmoins restés plantés sur place. Comment savoir ce qui pouvait arriver, avec ce von Gunten affalé, le dos rond, la tête basse, immédiatement derrière le chauffeur.

« Je suis innocent, avait-il murmuré presque sans voix lorsque le commissaire avait pris place à côté de lui. — Evidemment, répondait Matthieu. — Personne ne veut me croire. Eux non plus, fit-il avec un

regard craintif sur les policiers. — Bah ! C'est vous qui vous faites des idées », lui renvoya Matthieu en haussant les épaules.

Mais l'autre ne voulait toujours pas se tranquilliser : « Et vous non plus, m'sieur l'officier, vous ne me croyez pas ! »

Le car avait démarré à ce moment-là. Les agents se taisaient, raides et mornes, avec leurs visages éclairés au passage devant les lampes, dans la nuit noire. Matthieu perçut leur méfiance, comprit le soupçon qui se faisait en eux, et il prit le pauvre colporteur en compassion.

— Moi je vous crois, von Gunten, lui assura-t-il, tout en se rendant compte qu'il n'en était pas lui-même si sûr que cela. Je sais bien que vous êtes innocent.

Ils arrivaient déjà dans les faubourgs. Et Matthieu voulut avertir le bonhomme :

— Il faut qu'on vous conduise devant le commandant, expliqua-t-il. Vous êtes notre premier témoin.

— Compris, souffla le bonhomme dans un murmure. Vous non plus, vous ne me croyez pas.

— Quelle absurdité !

Mais l'homme gardait son idée.

— Je le sais, fit-il d'une voix faible, le regard perdu sur la lueur fugitive des enseignes lumineuses qui défilaient, telles des comètes d'un autre monde.

⁂

Cela, c'est ce que j'avais appris rue des Casernes à mon retour de Berne par le rapide de sept heures trente. Le meurtre était le troisième de cette sorte : le premier remontait à cinq ans, dans le canton de Saint-Gall, et le second à deux ans, dans le canton de Schwyz ; chaque fois, une petite fille avait été assassinée au rasoir, sans que le criminel ait laissé la moindre trace. « Amenez-moi ce marchand ambulant. »

Il entre. L'homme approche de la cinquantaine (il a quarante-huit ans) ; il est petit de taille, plutôt malingre et particulièrement crasseux ; un gaillard qui ne doit pas avoir sa langue dans sa poche, d'ordinaire, et certainement porté à l'insolence ; mais ici, il a peur. Ses déclarations, pour commencer, seront très claires.

Il s'était étendu en bordure du bois, après avoir retiré ses chaussures et déposé dans l'herbe son panier de colportage. Il avait d'abord eu l'intention de visiter Maegendorf pour y proposer sa marchandise, lacets, bretelles, brosses diverses, lames de rasoir, etc. ; mais le facteur qu'il avait rencontré en chemin lui ayant dit que Wegmuller, le policier, prenait en ce moment ses vacances, remplacé par l'agent Riesen, il s'était demandé ce qu'il allait faire et s'était couché dans l'herbe pour y réfléchir tranquillement. Ces jeunes policiers, il les connaissait bien ! Ils sont toujours portés à faire du zèle. Il s'était à moitié assoupi dans ce petit vallon, à l'ombre des bois, coupé par un chemin. Pas loin, il y

avait un champ où travaillait une famille de paysans, avec un chien qui tournait autour. Lui, von Gunten, il avait copieusement déjeuné aux Ours, à Fehren : une potée bernoise, du vin du Jura. On peut comprendre qu'il se fût endormi dans cette chaleur orageuse et sous les lourdes bouffées du foehn. Et voilà qu'il avait été tiré presque aussitôt de son assoupissement : il avait été réveillé par un cri, lui semblait-il, le cri aigu d'une petite fille.

Comme il jetait autour de lui un vague regard encore tout endormi, il eut confusément l'impression que la famille des paysans, au bout du champ, s'était relevée aussi pour écouter ; puis ils avaient courbé le dos de nouveau, se remettant au travail, tandis que le chien continuait à gambader. C'était sans doute un oiseau, songea-t-il. Qui peut savoir ? Toujours est-il que cette explication lui avait suffi et qu'il se laissait glisser dans sa somnolence, lorsqu'il avait été frappé par le brusque et total silence de la nature. Apercevant alors les gros nuages noirs qui s'amassaient dans le ciel, devant l'orage qui menaçait, il rechaussa ses souliers et reprit à l'épaule la bretelle de sa corbeille de colporteur, l'humeur troublée et l'esprit tracassé au souvenir de ce cri étrange, qui lui revenait soudain. Du coup, il avait décidé qu'il valait mieux ne rien tenter avec ce Riesen à Maegendorf ; il allait s'éloigner de ce patelin, qui d'ailleurs n'avait jamais été qu'un trou peu profitable. Ayant décidé de rentrer en ville, il avait pris le raccourci du bois en direction de la gare. Et c'était ainsi qu'il était tombé sur le cadavre de la fillette. Il avait alors couru jusqu'à Maegendorf, au *Cerf*, pour téléphoner à Matthieu, à la police. Aux paysans de l'endroit, il n'avait rien dit du tout, craignant d'être soupçonné lui-même.

Quand j'eus entendu cette déclaration, je laissai l'homme se retirer, mais sans l'autoriser encore à s'en aller librement. C'était peut-être outrepasser la stricte légalité, puisque le magistrat instructeur n'avait pas signé de mandat ordonnant la détention préventive ; mais l'heure pressait et le temps nous manquait pour faire les formalistes. Toute son histoire me paraissait vraisemblable, mais il fallait la contrôler ; et puis quoi ? ce von Gunten, après tout, avait déjà purgé une condamnation.

Quant à moi, je me sentais d'une humeur exécrable. Cette affaire ne me disait rien qui vaille. Je passai dans ce que j'appelais ma « boutique », un petit réduit tout enfumé à côté de mon bureau officiel, où je me fis monter une bouteille de Châteauneuf-du-Pape que j'envoyai chercher dans un restaurant proche du pont de la Sihl. Je bus un verre ou deux. Cette antichambre, j'aurais mauvaise grâce à le nier, était dans un désordre épouvantable. Je professe l'opinion que c'est un devoir qui incombe à chacun, dans notre pays d'ordre et de propreté, de se ménager quelque part de petits îlots de désordre.

Lorsque j'eus dégusté mes deux verres, je me fis apporter les photos du service. Clichés atroces. Puis je me mis à étudier la carte : comme théâtre du crime, on ne pouvait rêver pire. La position n'indiquait rien,

le meurtrier pouvait aussi bien être venu de Maegendorf que des bourgades des environs ou de Zurich même, à pied, par le train, en voiture. Tout était possible.

Matthieu arrive et je lui dis combien je suis navré qu'il ait eu à s'occuper d'une aussi triste affaire pour le dernier jour qu'il devait passer parmi nous.

— C'est le métier, mon commandant.

— Un métier que j'enverrais bien au diable, quand je vois des photos comme celles-là ! lui dis-je en glissant les clichés dans leur enveloppe.

Je me dominais mal. Matthieu était mon meilleur « commissaire » (c'est le titre que je continue à lui donner par sympathie, bien que ce ne fût pas exactement le sien), et son départ me contrariait plus que jamais à cette heure. Or, Matthieu, comme s'il lisait dans mes pensées, me suggéra de charger Henzi de l'enquête. « C'est le plus indiqué. »

Je n'en disconvins pas ; mais j'hésitais. Je n'avais rien contre Henzi par principe : c'était un excellent policier sur le plan administratif, mais je trouvais qu'il manquait un peu d'expérience, qu'il n'était pas assez mûr.

Matthieu ne me suivait pas : « Le métier, il l'a appris avec moi, et je ne vois personne qui soit plus qualifié pour s'en charger. Et puis, ajouta-t-il, je serai encore là demain. »

J'appelai donc Henzi et lui transmis l'affaire en lui ordonnant de faire équipe avec le brigadier Treuler. Il s'en montra heureux. C'était sa première affaire : la première enquête qu'il eût à mener sous sa seule responsabilité.

— Vous pouvez en remercier Matthieu, coupai-je d'un air bourru, pour lui demander ensuite quel était le climat de la « Maison ».

« Il ne fait de doute pour personne que nous tenons l'assassin, assura Henzi. — Qui, le colporteur ? — Comment ne pas le soupçonner ? Ce von Gunten, après tout, est déjà « tombé » pour une affaire de mœurs. — Une mineure de quatorze ans. Débauche. Cela n'a rien à voir avec le cas présent, intervint Matthieu. — Nous devrions quand même lui faire subir un contre-interrogatoire, opina Henzi. — Rien ne presse, décidai-je. Les réactions subjectives, messieurs, ne sont pas des raisons policières. Aussi éviterons-nous pour le moment de suivre cette voie. »

Mais lorsque j'eus pris congé de mes deux commissaires, mon humeur était loin de s'être améliorée.

⁂

Tous les hommes disponibles avaient été utilisés. Déjà dans la soirée, puis le lendemain, ils visitèrent les garages où il n'était pas impossible qu'on eût remarqué des taches de sang sur une voiture ; ensuite ils enquêtèrent dans les blanchisseries. A Maegendorf même, nos hommes

battirent les bois avec les chiens et même avec un détecteur de mines, dans l'espoir de relever quelque indice et surtout de découvrir l'arme du crime. Le lieu du crime, les environs, le bois jusqu'à Maegendorf, le lit du ruisseau lui-même, tout fut passé au peigne fin. On ne négligea rien de ce qui fut trouvé.

Contrairement à mon habitude, je pris part moi-même aux recherches faites à Maegendorf, en compagnie d'un Matthieu qui, lui non plus, ne semblait pas tranquille. C'était pourtant une délicieuse journée de printemps, transparente et légère, sans le moindre souffle de foehn ; mais notre humeur demeurait sombre. Tandis que Henzi restait au *Cerf* à écouter les paysans et les hommes de l'usine, nous partîmes pour l'école en coupant à travers un verger. On entendait de loin les voix enfantines qui chantaient en chœur. Devant l'école, la cour de récréation était vide. J'allai frapper à la porte de la classe où l'on chantait, et nous entrâmes. Les enfants avaient de six à huit ans, fillettes et garçonnets ensemble : les trois petites classes. La maîtresse, qui dirigeait le chœur, laissa retomber ses bras tout en nous dévisageant avec méfiance. Les enfants s'étaient tus.

« Mademoiselle Krumm ? — Oui ? — Vous étiez bien la maîtresse de Gritli Moser ? — Que voulez-vous de moi ? »

Mlle Krumm avait dans les quarante ans. Silhouette sèche, avec de grands yeux au regard amer. Je déclinai nos noms et qualités, après quoi je me tournai vers les enfants que je saluai. Ils levèrent sur moi leurs frimousses curieuses, tout en me rendant mon salut d'une seule voix. « Bonjour m'sieur ! »

— C'est joli, ce que vous chantiez ! fis-je.

Mademoiselle nous éclaira aussitôt : « C'est un chant pour l'enterrement de Gritli que nous répétions. »

Je reconnus l'île de Robinson en relief dans une caisse remplie de sable. Les murs s'ornaient de dessins d'enfants.

« Cette Gritli, quel genre de fillette était-ce ? demandai-je, non sans hésiter, pour entrer en matière. — Toutes et tous nous l'aimions, répondit la maîtresse. — Son intelligence ? — Extraordinairement vive d'imagination, la petite. »

Nouvelle hésitation de ma part : « J'aimerais poser quelques questions aux enfants, risquai-je. — Faites ! »

Je m'avançai dans la classe, où la plupart des filles portaient encore leurs nattes et des tabliers bariolés.

— Vous avez sûrement entendu parler du malheur arrivé à Gritli Moser, commençai-je. Je suis de la police : le commandant. Quelque chose comme un capitaine chez les soldats. Et c'est moi qui dois retrouver et arrêter l'homme qui a assassiné votre amie Gritli. Alors je vais vous parler comme à des grandes personnes, non pas comme à de petits enfants. Cet homme que nous recherchons, c'est un malade. Les hommes qui font des choses comme cela sont toujours des malades. Et leur

maladie, c'est qu'ils essayent d'entraîner en cachette des enfants comme vous, de les emmener dans des coins retirés, comme dans un bois, ou bien dans une cave, pour leur faire du mal. Partout où on ne les verra pas. Cela arrive très souvent, vous savez. Deux cents fois en une seule année, rien que dans notre canton, c'est arrivé. Et ces hommes-là, quand ils ont un enfant avec eux, ils lui font des fois si mal que l'enfant en meurt, comme Gritli Moser, la pauvre ! Des hommes comme ceux-là, on doit les enfermer : ils sont trop dangereux pour qu'on les laisse en liberté. Seulement voilà, on ne peut pas les arrêter et les enfermer avant que le malheur soit arrivé ; parce que leur maladie, cela ne se voit pas.

La classe m'écoutait dans un silence total. « Vous, il faut que vous m'aidiez, poursuivis-je. L'homme qui a tué Gritli Moser, il faut que nous le trouvions, sinon il recommencera encore à tuer des fillettes. »

Je me tenais alors au beau milieu de la classe avec tous les enfants autour de moi.

— Dites-moi : est-ce que Gritli a jamais raconté qu'un homme lui avait parlé ?

Silence général.

— Ces derniers temps, n'avez-vous rien remarqué de spécial chez elle ? Pas de réponse. Ils ne savaient pas. Est-ce que Gritli n'avait pas quelque chose, ces derniers temps, qu'elle n'avait pas avant ?

Toujours aucune réponse.

« Qui était la meilleure amie de Gritli ? demandai-je alors. — Moi, chuchota une petite voix. Un petit doigt s'était tendu. C'était une toute petite, petite fille avec des yeux noisette et des cheveux châtains. — Et comment t'appelles-tu, dis-moi ? — Fehlmann, Ursule. — Donc, Ursule, tu étais l'amie de Gritli ? — Nous étions sur le même banc en classe, expliqua la fillette, qui parlait si bas que je dus me pencher sur elle pour entendre. — Et toi non plus, tu n'as rien remarqué ? — Non, m'sieu. — Gritli n'a rencontré personne ? — Mais si. Quelqu'un. — Et qui est-ce ? — C'est pas un homme, affirma la petite. »

Je m'étonnai, lui demandant ce qu'elle voulait dire.

« C'est un géant qu'elle a rencontré, fit-elle de sa toute petite voix. — Un géant ? — Oui. — Veux-tu dire qu'elle a rencontré un homme très grand et très fort ? — Que non ! Mon papa est un homme très grand. Ce n'est pas un géant. — Alors, dis-moi, il était grand comment ? — Comme une montagne, répondit la fillette, et puis tout noir. — Et ce géant, il n'a rien donné à Gritli, insistai-je. — Si. — Qu'est-ce que c'était ? — Des petits hérissons. — Des hérissons ? Mais que veux-tu dire, cette fois ? Qu'est-ce que c'était, ma petite Ursule ? — Tout le géant, il était plein de petits hérissons, assura la fillette. — Mais c'est impossible, ma petite Ursule ! Les géants n'ont rien à faire avec les hérissons ! protestai-je. — C'est parce que c'était justement un géant-hérisson ! déclara l'enfant, sans que je puisse rien lui tirer d'autre.

Je la quittai pour revenir au pupitre de la maîtresse.

— Vous aviez raison, mademoiselle, Gritli me semble bien avoir joui d'une imagination assez fantastique !

— L'enfant avait une nature très poétique, fit la maîtresse en détournant de moi ses grands yeux tristes. Et maintenant, il faut que je leur fasse répéter leur chant, ajouta-t-elle. L'enterrement est pour demain matin. Ils ne le savent pas encore assez bien.

Mlle Krumm donna le *la*.

— Attention ! dit-elle à sa classe. Suivez bien la mesure !

Et les enfants se remirent à chanter.

L'enquête auprès des gens de Maegendorf n'avait rien donné non plus ; Henzi, au *Cerf*, n'avait rien eu à nous apprendre de nouveau. L'après-midi tirait à sa fin lorsque nous reprîmes, taciturnes, la route de Zurich, aussi bredouilles que nous étions venus. Moi, j'avais trop fumé et j'avais un peu trop bu aussi de ce dur vin rouge du pays. Vous les connaissez certainement, ces petits vins pas très francs... Matthieu, non moins morose, ne souffla mot jusqu'à notre arrivée, assis à côté de moi dans la voiture.

— Je ne crois pas que l'assassin soit parmi les gens de Maegendorf, me dit-il comme nous descendions. Il se pourrait bien que ce soit le même homme qui ait commis aussi les crimes du canton de Saint-Gall et du canton de Schwyz. Meurtre identique ; mêmes méthodes. Le criminel peut fort bien avoir opéré à partir de Zurich, à mon avis.

— Possible, en effet.

— Il pourrait s'agir d'un automobiliste, reprit Matthieu ; l'un de ces représentants qui se déplacent en voiture, peut-être. Le paysan Gerber a bien vu une auto arrêtée dans le bois, n'est-ce pas ?

— Cet homme, ce Gerber, je me suis moi-même un peu sérieusement occupé de lui aujourd'hui, intervins-je. Il a fini par reconnaître qu'il s'était assoupi complètement. Il dormait bien trop pour avoir pu remarquer quoi que ce fût.

Il y eut un long silence entre nous, que Matthieu finit par rompre d'une voix assez peu assurée : « Je suis vraiment désolé de vous laisser avec cette affaire qui s'annonce mal, dit-il. Et pourtant, il faut bien que je réponde aux engagements pris avec le gouvernement de Jordanie. — Vous prenez l'avion demain ? demandai-je. — A quinze heures. Via Athènes, dit Matthieu. — Soyez certain que je vous envie, lui avouai-je avec le plus grand sérieux. Je préférerais de beaucoup me trouver chef de la police chez les Arabes plutôt qu'ici, à Zurich ! »

Nous nous séparâmes devant l'hôtel Urban, où il logeait depuis des années, et je me rendis à la *Kronenhalle* pour dîner. J'allai m'asseoir à ma place habituelle, sous la toile de Miro, et je mangeai au service roulant.

Comme je repassais par la rue des Casernes vers dix heures du soir, je croisai Henzi dans le couloir, devant l'ancien bureau de Matthieu. Quand il avait quitté Maegendorf bien avant nous, vers midi, cela m'avait un peu étonné ; mais après tout c'était son affaire, et j'ai toujours eu pour principe de ne pas demander de compte à mes hommes sur la façon dont ils s'y prennent pour résoudre les problèmes que je leur ai confiés.

Soit dit en passant, cet Henzi, un Bernois, tenait beaucoup à arriver, mais on l'aimait assez dans la Maison. Il avait épousé une Hottinger et quitté le parti socialiste pour le libéral, ce qui ne devait pas nuire à sa carrière. Mais pour être tout à fait exact, je dois dire qu'il vote à présent encore pour les libéraux.

« Il ne veut toujours pas avouer, me déclara Henzi. — Qui cela ? m'étonnai-je en m'arrêtant devant lui. Qui est-ce qui ne veut pas avouer ? — Von Gunten ! »

J'en fus pantois. « Interrogatoire soutenu ? m'informai-je. — L'après-midi entier y a passé et nous ne le lâcherons pas de la nuit, s'il le faut ! En ce moment, c'est Treuler qui l'a repris. J'étais sorti pour respirer un peu. — Il faut que je voie cela », lui-dis-je en pénétrant dans le bureau qui avait été celui de Matthieu. J'étais intrigué.

(*A suivre.*)

FRIEDRICH DÜRRENMATT

Texte français d'ARMEL GUERNE.

CHRONIQUE DES LIVRES

CELLE QUI COURT SUR LES VAGUES

par Alexandre GRINE (*Rob. Laffont*)

Poussé par le sentiment de « l'inaccompli », Harvey recherche un idéal qui échappe au quotidien. Tandis qu'il joue au poker une voix prononce à son oreille une phrase : « Celle qui court sur les vagues ». Sur le port, un gracieux navire à voiles attire ses regards : il s'appelle ainsi.

Une grosse somme lui permet de partir à bord de ce vaisseau, mais le commandant Guez, traître de mélodrame, l'abandonne en pleine mer, dans un canot. Une figure de rêve surgit, le réconforte, puis s'éloigne en marchant sur les flots.

Recueilli, Harvey débarque dans une ville où une statue perpétue le souvenir de la légère héroïne. Il retrouve là une jeune fille qui l'avait attiré par sa dignité harmonieuse, mais le sens de l'Invisible lui manque et il fera sa vie avec une enfant simple qui admet le mystère.

L'auteur est un écrivain russe, mort inconnu en 1932. (Traduction J. Croisé et Armand Pierhal.)

CLAUDINE DECOURCELLE

(*Suite de la chronique des livres page 89.*)

LETTRES DE FRANCIS JAMMES A ARTHUR FONTAINE

Un des amis les plus intimes et les plus fidèles de Francis Jammes fut, on le sait, Arthur Fontaine, directeur de l'Office du Travail et administrateur de nombreuses sociétés. Arthur Fontaine ne se contenta pas d'apporter à son ami le réconfort d'une affection profonde, il lui rendit de nombreux services dans l'ordre matériel et moral et, comme l'a écrit Jean Labbé, fut un véritable mandataire de la renommée de Jammes dans la capitale.

La correspondance de Francis Jammes et d'Arthur Fontaine, restée inédite, va paraître prochainement (présentée et annotée par Jean Labbé). Elle apporte sur la vie de Jammes, sur son évolution spirituelle, sur ses préoccupations, son caractère, sa vie et ses lectures, des éclaircissements précieux. On y retrouve cette merveilleuse intelligence de la nature et cette vive sensibilité qui donnent aux œuvres de Francis Jammes une résonance si rare.

Les extraits des lettres que nous publions ici permettront à nos lecteurs d'apprécier la valeur littéraire et l'intérêt humain de ce témoignage. Toute grande correspondance tient du journal intime. (N.D.L.R.).

Orthez, juin 1899.

Mon cher Fontaine,

Ce que vous me dites de ma Clara d'Ellébeuse me touche infiniment et votre opinion m'est d'autant plus agréable qu'elle part moins d'un cerveau de lettré que d'un cœur d'homme. Je sens bien que votre émotion a été grande quand sur la tombe de Laura Lopez ma petite amie s'est à jamais agenouillée. Songez à ce qu'a été ma douleur. Je suis encore dans une immense mélancolie et j'ai peur que ce ne soit là un deuil éternel. Vous vous demandez, mon ami, à quel mystère a obéi mon âme en écrivant ce petit roman et si, par hasard, dans quelque antérieure existence, je n'aurais pas été jeune fille ? Puis vous concluez à une perspicacité singulière qui, d'un geste qu'elle observe, reconstitue la parabole d'un monde ? Plus je vais et plus je m'effraie de tout cet inconnu qui bourdonne en moi. Il y a bien réellement dans mon âme des parcs merveilleux et cramoisis par d'antiques, lugubres ou passionnés soleils couchants ; il y a des jeunes filles ; il y a Clara d'Ellébeuse avec ses infinies pudeurs et ses doutes terrifiants et son exaltation. Et combien de fois ai-je eu le désir de crier devant un chat malade ou un pommier trop lourd la sublime phrase des *Contemplations :* « Ah ! insensé qui crois que tu n'es pas moi ! »

D'ailleurs, qu'eussé-je fait dans ma vie de solitude si tous ces êtres charmants n'étaient venus parfois me visiter ? Cet aïeul taciturne dont parle Blanche Rousseau dans la plus belle étude que l'on m'ait consacrée, enterré à la Guadeloupe, je crois, dans quelque terre en feu de la Goyave, puis d'autres : jeunes femmes créoles aux vertes mousselines, aux cheveux bleus, aux colliers de corail, aux yeux démesurément longs ; cet oncle maternel, je crois, en allé dans l'Inde ; tous ces amis défunts hantent cette existence dont je sortirai sans regret.

Dans votre bonté profonde vous ne pouvez pardonner à certains de mes personnages d'avoir donné à ma chère petite amie le goût de ce mysticisme passionné et fatal. Il vous apparaît que cette religion terrible, plus qu'un atavisme de déséquilibrés, doit être inculpée. En effet, mes nerfs se sont roidis douloureusement à la lui voir pratiquer. Mais elle lui était essentielle et si jamais l'enfer ne lui était apparu, jamais tant de flamme en fleurs et de colibris n'eussent régné sur son âme. Voyez d'ailleurs que, dans ce livre, même sur le couvent et sur la petite église paysanne, j'ai voulu faire planer une rayonnante bonté. Je ne veux accuser personne bien que je croie que, sans son ignorance, et si elle eût été tranquillisée sur ce point, Clara ne se fût point tuée. Elle n'était point folle, mais seulement exaltée et aimable. Elle a eu pitié du petit merle et je sais qu'à mes côtés elle eût été dreyfusarde.

Orthez, août 1899.

Que de choses en projets. Et il me semble que *La Jeune Fille Nue* n'est que le commencement de quelque chose de grand, d'une trilogie peut-être comme *La Naissance, Un Jour* et *La Mort du Poète*. Et cependant mon époque aura passé devant ces œuvres sans presque s'y arrêter. Et cependant, une à une, j'ai posé les pierres de l'édifice comme un bon ouvrier et si Dieu veut que je termine cette seconde trilogie (?) de l'existence humaine, je me demande quel poète contemporain en aura fait autant. Triste époque pour les poètes !... Le traducteur de Kipling, Fabulet, m'est venu voir ici dernièrement. En somme, en France, Kipling n'a pas été compris. Il n'y a, m'a dit ce monsieur, que les lettres de Loti et de vous qui dénotent une compréhension totale de la *jungle*, de cet Indien prosterné devant les bêtes... Oui, peut-être a-t-il raison. Peut-être que ce génie que j'accordai à Kipling dès la première heure et malgré sa vogue en Amérique provient-elle encore de ma misanthropie. Je ne respire plus un peu librement que dans la solitude, lorsque je n'entends plus, dans l'air torride, que la respiration de mes chiens. Quelques amis comme vous, Lacoste ou Bonheur ou Samain, voilà ceux dont le souvenir ne me gêne pas lorsque je m'infuse dans la nature qui me console des vanités. Je l'aime de plus en plus. Je m'endors ces temps-ci la fenêtre grande ouverte et vers quatre heures la respiration du figuier voisin se fait plus fraîche, baise ma figure et me force alors à fermer les volets. Cette respiration du feuillage, *je la comprends*. Elle me réveille à l'heure où elle

change. Je n'en connais point l'explication scientifique mais je sais la seconde exacte où, au lieu d'aspirer mon souffle, le figuier commence à me donner le sien. Ce réveil m'enchante, et de me dire alors que ce n'est pas une haleine de femme qui est sur moi, dont tôt ou tard il me faudrait souffrir, mais celle d'un arbre ami qui abrite des oiseaux et des sauterelles qui parfois pénètrent jusque dans ma chambre. Et cependant un rien me rattache parfois à la vie humaine, un cri de femme qui m'a compris m'emplit d'une émotion qui me ferait pleurer.

Novembre 1899.

... Je suis de retour, depuis hier soir, de la montagne où j'ai été, à 1 910 mètres m'asseoir sur des arbousiers rampants, regarder des sapins de velours et des hêtres aux feuilles de braise, écouter le silence, boire l'air, avoir le vertige, m'étonner de l'immobilité qu'a, de loin, l'eau des cascades et le vol du vautour, trouver des traces d'ours, admirer les dernières fleurs des rhododendrons, réparer en considérant le museau d'une chèvre la petite erreur d'histoire naturelle qui m'a fait vous redemander mon dernier poème...

Orthez, Pâques 1902.

Mon cher Fontaine,

Je vous réponds par un triste dimanche gris. La semaine a été mauvaise. J'ai dû donner de la strychnine à ma pauvre vieille Flore[1] dont la vie n'était plus qu'un long martyre. Elle me demandait de l'air, les yeux interrogateurs, hypertrophiés sans doute, comme elle me demandait jadis une caresse ou de lui ouvrir une barrière. Alors j'ai pris mon chapeau, et songeant confusément à onze années de tristesses et de joies passées auprès de cette compagne fidèle, j'ai été chez le pharmacien. Comme je l'écrivais à Bordeu, ce m'est un deuil. Elle fut toujours loyale. Elle ne leurra point mon âme souffrante, affamée d'affection. Elle ne m'a point trahi, parce qu'elle fut sublime comme une bête. Je vous écris avec son vieux collier de misères devant moi. Je voudrais le montrer à celles qui, depuis mon adolescence, m'ont fait souffrir. Elle repose sous les pins. J'ai aidé à creuser sa fosse. Je l'ai ensevelie.

J'ai accepté fortement cette douleur sourde. J'ai mal dormi la nuit qui a suivi son empoisonnement et sa mort. J'ai songé. J'ai songé à celle que j'ai tant aimée d'un autre amour, et je me suis dit, *sans mépris* pour elle, je me suis dit que je lui préférais cette chienne. Toute personne qui ne comprendrait pas la force de ce sentiment est encore loin de mon âme.

1. La fin de sa chienne a inspiré à Francis Jammes le poème 27 de *L'Eglise habillée de feuilles*.

Vous voyez qu'aujourd'hui je ne suis plus un arbre fruitier secoué par les vents de Mars, mais un cyprès.

Ainsi va la vie. Il la faut accepter dans la grandeur même de ses souffrances. Il faut agrandir la portée de son regard intérieur. Et s'il est vrai, comme le disaient deux amis créoles, que j'aie le regard et le sourire de la mouette guettant les poissons, tant mieux, car j'emploierai mes yeux à creuser le mystère. Je sais qu'il existe et qu'il est sublime. Il me contente par l'idée de Dieu. Peu m'importe la théorie que l'on se puisse faire de l'avenir. Il est en Dieu et ce seul mot me contente. Car, que l'on le conçoive comme le Papou l'invente, buvant et chassant avec lui dans les forêts de la mort ; ou, comme le charbonnier, sur l'autel des églises villageoises avec une barbe de bois ; ou, comme vous, dans la lente évolution de notre moi éternellement renouvelé, il est Dieu, nous ne pouvons nous évader de lui, et toutes les philosophies, même la vôtre, ne sont que des scolastiques de ce mot.

Orthez, juillet 1902.

J'admire aussi *L'Immoraliste :* parce que Gide l'a fait. Mais je n'ai jamais vu d'homme comme Michel. Il me fait l'effet d'un veau mort-né attaché à la nacelle de Santos-Dumont numéro 1403. J'ai donné mon opinion sur ce livre à Gide. Il n'aimera jamais que des cadavres : Philoctète, Saül ou Candaule... Mais alors ! Ah ! alors ! Gide a un génie qui ressortit aux pompes funèbres.

Orthez, 21 *août* 1902.

Les quelques jours passés auprès de vous, de Mme Fontaine, de vos enfants, j'éprouve à me les rappeler un plaisir qui est une joie.

Bientôt je vieillirai avec un sourire et presque sans regretter ma jeunesse. Mais l'on m'a gâté ! Et je ne peux plus supporter que ceux qui, comme les vôtres et vous, m'entourent de soins sans nombre et d'une sollicitude presque continuelle. Je porte au fond du cœur l'indicible passion d'être aimé. Peu m'importe par qui et de quelle façon. Comme le disait quelqu'un à quelqu'un en parlant de moi : « C'est un mendiant *d'amour.* » Mais il ne faut point dénaturer ce mot, ou plutôt il ne le faut pas spécialiser. C'est une haute chose et, en même temps, un sentiment souvent capricieux, volontaire et farouche. La contradiction entre ce que je semble et entre ce que je suis n'est qu'apparente. Il suffit d'un mot pour que toute mon ironie tombe. Je sens à tel point ce qui est pur, moi qui ai des sens de faune, que je passerais des journées auprès de certaines jeunes filles pour le charme même de leur pureté.

Je n'insiste point sur la joie que j'ai eue à me retrouver auprès de Mme Fontaine et de vous. Il m'a fallu longuement fréquenter Mme Fontaine pour savoir quel équilibre merveilleux règne en elle, combien elle est bonne, combien énergique en même temps que silencieuse, combien compréhensive de ceux qui l'entourent, et quel silence un peu dédaigneux

elle sait opposer à ceux qui s'attribueraient le droit de la conseiller. Elle n'est point de celles qui font des phrases.

Orthez, 24 juillet 1905.

Un calme que je n'avais jamais connu règne dans mon cœur depuis le 7 juillet, jour où, à Labastide-Clairence, village perdu dans la clarté, j'ai reçu la communion du père Michel. Claudel a également communié et il a servi la messe dans une petite chambre convertie en chapelle. Le Père avait revêtu sa chasuble bénédictine belle comme l'Eté. Mon cœur était comme un verger de la Saint-Jean [1].

Orthez, octobre 1906.

J'ai donc revu le cher pays d'Eugénie de Guérin. J'évoque des raisins, un lapin sauvage, une succession de coteaux blancs tachés de genévriers, cet enfoncement boisé qui, à cinq kilomètres, me cachait le Cayla et la Grande Ourse quand je priais à ma fenêtre ouverte. Que ces nuits de lune, sur le calcaire, sont poignantes ! Elles ont le rayonnement du linge qui vêt les morts. Laforgue a senti cela. Ici, les morts amis, c'était Eugénie et Maurice. Les chouettes, ou les geais qui les imitent faisaient choir les glands. Le silence austère et solennel était comme un grand regret ; tant de douleurs inconnues de nous broyèrent ces deux génies ! Ils avaient la paix enfin ! Mais l'ancien notaire à panama se souvenait d'Eugénie malade, à qui il faisait des niches, étendue sur la terrasse où elle se faisait apporter des bols de tisane. On se moquait d'elle dans le pays. On l'appelait « la savante ». Sainte femme ! je croyais à mon tour la voir ainsi. Je distinguais presque le pli du mauvais châle dont elle drapait son épaule osseuse, et mon regard essayait de plonger dans son regard blessé par ce qui nous blesse, ô Fontaine : cette vie ! Relisez, cher ami, relisez ces livres du frère et de la sœur. Vous goûterez sur ces feuilles de chêne et de saule un miel que les abeilles butinent plus haut que la terre et qui vous fortifiera.

Orthez, 5 avril 1907.

Je ne suis pas allé mardi dernier au mariage de ma petite cousine Lafond — aujourd'hui de Cazanove — pour deux raisons dont la dernière eût été suffisante : la mort, survenue au dernier moment, d'une vieille tante. Mais j'ai déjeuné à Pau avec les Eugène Rouart, la veille. J'ai fait la connaissance des enfants et constaté que Rouart s'est fortifié. Sa femme a été aimable, douce et fine.

Il me semble que je suis, dans tout ce monde-là un peu comme un

1. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette date. Ce jour-là le « faune agenouillé » reçoit des mains d'un père bénédictin « l'azyme de réconciliation ». Et dès lors, Francis Jammes, que tourmentait le souvenir d'une fiancée dont le sort l'avait obligé de s'éloigner, va, dans le cadre même de sa vie intime, trouver la paix. Deux ans plus tard il se mariera avec celle qui devait être la vraie, l'unique compagne de sa vie.

oiseau de mer. On admire qu'il vole si bien, et l'on désire qu'il continue, et l'on se fiche pas mal des couleuvres qu'il a avalées. Le poète est comme ce petit chien de ma propriétaire, et que des enfants voulaient absolument intéresser à une éclipse de soleil et, pour cela, lui plonger la tête dans un seau d'eau. Et comme le roquet ruisselant déguerpissait à toutes jambes, une petite fille de s'écrier :

« Maman ! Maman ! Je t'assure qu'il a compris ! »

Bucy-le-Long, 29 *décembre* 1907.

Mon cher Ami,

C'est surtout dans la tempête que la voix de Dieu se fait entendre. Il ne me paraît même pas que vous ayez, aujourd'hui, à vous dire autre chose à vous-même que ce que Ruysbroek indique à l'homme qui a besoin du secours du Créateur : que vous n'êtes rien par vous-même, que vous ne pouvez rien par vous-même. Cet aveu, fait dans la sincérité du cœur, disposerait Dieu en votre faveur. Et si vous consentiez à lire ce que Claudel me conseilla de lire avant ma conversion cela vous serait bienfaisant, et vous me donneriez de la joie. Ce sont les neuf leçons tirées du *Livre de Job* et qui se trouvent à la Commémoration des Défunts. Ouvrez quelqu'un de ces pauvres épais paroissiens et vous méditerez sur ces accents d'une douleur sublime. Vous êtes au moment où Dieu peut vous parler parce qu'il hante les cimes et que vous êtes au sommet d'un calvaire. Il m'a secouru dans de moindres douleurs. Et quoique j'aie auprès de moi une compagne qui possède toutes les douceurs et sait tous les besoins de mon âme, je ne peux songer sans une infinie reconnaissance à ce que Dieu fit pour moi en me tendant, durant des heures sombres, sa main que j'avais blessée. Quelques éléments de bonheur que l'on possède il faut être bien aveugle pour ne pas se dire que l'on ne peut les exploiter sans l'aide du Tout-Puissant. Vous replaçât-on dans le passé, aucune manière d'arranger votre existence, sans ce secours, ne vous réussirait. La Vérité n'est pas là où vous la cherchez, parce qu'il n'est pas possible de trouver de consolation en dehors de cette affirmation qui se présente à nous tout naturellement qui fait que Pie X, lorsqu'il a contemplé son crucifix, prononce : « Voici ce que N.-S. J.-C. m'a dit de vous dire. » Croyez que ce n'est là ni un mensonge ni une hallucination. Ce sont les paroles d'un homme simple que Dieu a désigné pour Le représenter ici-bas...

... J'ai peur, ami, d'aborder avec vous de tels sujets car si vous jugez que c'est par certaines capacités intellectuelles que l'on peut arriver à se donner raison, ces qualités je les possède à peine. Je ne suis qu'un poète. Mais je songe à un vitrail de Bucy qui représente le Bon Samaritain et je me dis qu'il importait peu dans l'espèce qu'il fût plus ou moins intelligent que celui qu'il secourait. Le secours était en dehors de l'un et de l'autre. Et certes, mon cher Fontaine, je n'ai la prétention d'être ni bon ni Samaritain, mais beaucoup votre ami.

Orthez, 2 *juillet* 1909.

... Dans la *Nouvelle Revue Française* où se trouve « l'Hymne » de Claudel, j'ai découvert ce mot admirable de Jacques Rivière au sujet de Suarès. On sent que Rivière ne cesse d'établir un parallèle entre Suarès et Claudel et il écrit, un peu agacé par le pessimisme du premier : *qu'il est trop simple de n'être que malheureux.*

Superbe pensée, n'est-ce pas, mon ami, et digne de Pascal s'il n'eût pas été Janséniste ? Et j'entends par bonheur cet équilibre constant que l'homme s'efforce de tenir entre les événements et lui-même, et non pas cette joie aiguë qui n'en est pas une. Se désaltérer n'est pas s'enivrer. Le bonheur c'est la gourde du bon Samaritain dans ce désert dont vous connaissez l'aridité. C'est par une goutte d'eau que le cœur peut recommencer de battre. Que Dieu vous garde une coupe de l'eau de son puits.

Orthez, 11 *août* 1909.

Ce matin, après avoir préparé le biberon de Bernadette (c'est moi qui le prépare en me levant), je suis allé dans la campagne. Là maintenant m'accompagnent les douces sollicitudes que Dieu m'a confiées. Un clocher dans la clarté de l'échappée, des ronces au-dessus des fougères mouillées sont le cadre de cette vie dont je répète maints passages — et je remercie Dieu qu'il m'ait délivré de tant de maux, qu'il ait permis au pauvre géranium que je suis de ne pas être tout à fait emporté par l'orage, de se retrouver dans l'un de ces pauvres pots de terre commune qu'a si bien peints Lacoste et qui est notre chaumière. Non, ce n'est point sans de grandes tristesses passées que l'on en vient à goûter ces petits biens, ces grands biens quotidiens, à moins que, comme le cœur de Ginette, on ne soit pareil au pot d'œillets mouillés qu'un enfant radieux élève dans ses deux mains.

Vous avez dû lire mon article sur *La Porte Etroite*. Je crois, tout en lui rendant hommage, avoir fait Gide « échec et mat ». Je veux dire que j'ai décousu sa pensée en peu de mots avec ce grand talent qu'ont quelquefois vis-à-vis des savants — les imbéciles. Je ne sais pas ce qu'il pourra bien me répondre, mais je donnerais bien cent sous comme Caillaux à Clemenceau pour le *voir*, sans être vu, relire mon article.

Orthez, 31 *juillet* 1911.

Gide, Valery Larbaud et miss Tobin [1] que je leur ai fait connaître, m'ont écrit d'Angleterre. Vous l'ai-je dit ? Larbaud voudrait m'entraîner

1. Miss Agnès Tobin, originaire de Californie, était allée faire en Angleterre une conférence sur Coventry Patmore. A la même époque Larbaud préparait son étude sur le grand lyrique religieux anglais. Au début de juillet Valery Larbaud avait écrit à Francis Jammes qu'il formait le projet de conduire le poète, ainsi que Miss Tobin, dans le comté de Somerset. Il comptait pour cela utiliser son automobile « Quasie », qu'il voulait faire venir de France. Cette « Quasie » rappellera peut-être aux lecteurs de *Barnabooth* « Vorace ».

dans son auto à travers ces pays poétiques. Il veut revenir à Orthez pour m'y décider. Je ne me laisserai point faire. Et je ne m'écrie point : hélas ! Le pays de ma pensée et de ma famille est si vaste aujourd'hui que je n'ose pas plus le quitter qu'un roi son royaume.

Orthez, 19 *novembre* 1911.

Ils sont un tas de jeunes gens plus instruits et distingués les uns que les autres et qui, leurs études achevées et parachevées, ne savent plus de quel côté diriger leur pas. Je sais bien que vous et moi ne serons pas d'accord à ce sujet, car j'attribue ce mal à un encombrement causé par cette idée fausse que désormais nul ne doit planter des pommes de terre ni cirer des souliers. Or, il y avait jadis une distinction bien simple et bien utile entre ceux qui naissaient avec une veste et ceux qui naissaient avec une blouse, sans qu'on défendît au porteur de blouse de la troquer pour une veste — mais sans qu'on l'y contraignît.

Le jeune Léger est né avec une veste et après de brillantes études il demeure le bec dans l'eau. Il voudrait bien vous demander conseil au sujet des consulats qu'il a commencé de préparer. Je ne pense pas que vous ayez grand-chose à lui dire, mais il m'écrit de Paris que son désir serait d'être reçu par vous [1]. Or vous avez une physionomie qui ne révèle pas du tout l'homme que vous êtes et peut-être pourra-t-elle le rassurer, l'encourager, le fortifier. Il est vraiment fâcheux que tant de jeunes gens courent après le fonctionnarisme. Voyez ce jeune homme. Il vous écrira. Qu'il sache au moins que je n'ai mis aucune mauvaise volonté à vous le recommander.

Arthur Fontaine à Francis Jammes.

3 *décembre* 1911.

Mon cher Jammes,

J'ai reçu il y a quelques jours le jeune Léger — Saintléger-Léger ; j'espère lui avoir été utile ; je lui ai dit qu'il pouvait s'adresser à moi, pour tous les renseignements, les recommandations dont il aurait besoin. Il m'a dit que Claudel le poussait beaucoup à entrer dans la carrière consulaire mais qu'il craignait de ne pouvoir se préparer à Pau. Il peut se préparer à Pau ; il faut pour cela un grand et sérieux effort, mais c'est possible.

Ce jeune homme m'a paru intelligent, distingué, et assez étrange. Peut-être timide, certainement très particulier.

1. Francis Jammes recommanda également Alexis Léger à Paul Claudel. Léger, né en 1887 à la Guadeloupe, avait été élevé à Pau. On sait qu'il devait signer ses premiers poèmes du nom de Saintléger-Léger. Par la suite, secrétaire général du quai d'Orsay, il prendra pour ses œuvres poétiques un nouveau pseudonyme : Saint John Perse.

Francis Jammes à Arthur Fontaine.

Estang, 1er *octobre* 1912.

J'ai vu ces jours-ci Robert Vallery-Radot qui m'a parlé avec attendrissement de certaines qualités bien hautes de votre cœur serviable ; j'ai vu encore André Lafon qui va se marier humblement mais bien, je fais allusion à ses fiançailles dans les prochains *Cahiers de l'Amitié de France ;* j'ai vu François Mauriac, tout heureux lui aussi de fiançailles à Bordeaux (c'est un garçon qui sous un masque mondain et spirituel cache une austère, une admirable vie chrétienne). J'ai vu Eusèbe de Brémond d'Ars... bref tous ces vrais jeunes amis qui marchent à Paris la main dans la main et qui m'affectionnent d'une façon qui touche bien mon cœur.

Orthez, 11 *juin* 1917.

Henri Bremond est venu me voir. Je crois qu'il s'installe à Paris pour mieux travailler et il a raison. Il est toujours bon et simplement compliqué. C'est terrible d'avoir un grand esprit qu'on a le tic d'aiguiser tout le temps comme un crayon. Là n'est pas la vraie béatitude, et c'est à Paris le cas de beaucoup. Je me sens tellement loin aujourd'hui de cette manière de sentir, de penser — qu'un tas d'œuvres que j'ai admirées me paraissent rétrécies. Je sens que je suis dans ma force.

Hasparren, 27 *décembre* 1921.

Mon cher Ami,

Oui, vous me faites plaisir en évoquant ainsi à distance notre Noël de Hasparren [1]. Les fêtes se sont continuées puisque, hier lundi, on jouait dans la petite salle du patronage une de ces pièces qui n'ont aucun rapport avec celles de Bernstein ou de Bataille.

Je me suis plongé résolument, avec les miens, dans cette vie que la Providence m'a assignée. Pour moi, il n'y a pas eu d'effort à faire pour l'adopter. J'étais déjà mûr. Tout le travail de Dieu en moi, depuis 1905, a été de me détacher peu à peu de toute ambition, de m'éloigner de la vie moderne, d'un milieu parisien souvent très artificiel, et de me conserver, en les augmentant, l'amour de mon œuvre et la crainte du facile succès. J'ai donc, dans cette solitude, tout le bonheur que l'on puisse souhaiter. Et si, au patronage, mes petits regrettent un peu au fond de leur cœur — ce qu'ils ne me disent pas — les brillants costumes et les manières plus distinguées du coûteux pensionnat Jeanne-d'Arc, d'Orthez, ils apprendront ainsi qu'il y a des sacrifices à faire. Ils apprendront cette vraie fraternité, cette vraie égalité qui n'existent qu'à la Table Sainte. Et je demande à Dieu que les fils de mes fils prennent place à ces mêmes tribunes d'où tout un peuple, fort de sa foi, s'achemine vers le Ciel en chantant ses vieilles hymnes basques.

1. Francis Jammes a quitté Orthez pour s'installer à Hasparren en 1921.

Hasparren, 9 *juillet* 1926.

J'ai eu la grande joie d'avoir de vos nouvelles par un homme dont certes je connaissais de réputation la vie et l'œuvre grandioses. Vous me l'aviez souvent nommé de tout votre cœur : Termier [1]. Mais (un poète ne peut tout lire ou tout avoir lu) ce n'est que la semaine dernière que j'ai acheté, l'ayant vu à l'étalage d'une librairie de Pau : *A la Gloire de la Terre*. Et j'ai été transporté par tant de magnificence comme par un livre religieux. Il y a donc enfin, de nouveau, de grands savants qui savent être des poètes, qui n'ont point peur *d'admirer*. La grande tare actuelle qui fait, en général, d'une botanique, d'une géographie, d'une géologie le plus assommant, le plus rebutant des livres, est cette sécheresse qui va de pair avec l'athéisme et l'esprit du Code civil. Cette coïncidence m'a beaucoup touché de cette réunion de vous, Termier, Lacoste, au moment même que cette première correspondance s'échangeait. Je suis tout fier que Termier aime tant mes vers.

Hasparren, 25 *juin* 1930.

Mon cher ami,

Vous avez perdu votre vénérée Sœur, et moi la mienne au cours de la même année et il me semble que l'une et l'autre portaient le nom de Marguerite [2].

Elles vivent désormais ensemble. Si cruelle que soit une telle séparation, la douleur en est atténuée par la soif que l'on a soi-même du Ciel. Quel que soit le bonheur que nous possédions sur terre il faut être bien misérable, à l'âge d'homme, pour ne point en souhaiter la divine réalisation. Je vous avoue que, pour ma part, j'en ai quelque avant-goût. Bataille a écrit :

Les vers sont des bonheurs que nous n'avons pas eus.

Il ne faut pas changer grand-chose à ce vers pour le convertir en pensée chrétienne. Et qui donc nous aura donné davantage que votre chère sœur le sens dans lequel il faut cheminer pour parvenir à l'éternelle béatitude ?

Heureux les cœurs amis de l'ombre. Ils n'ont qu'à se laisser entrevoir pour nous montrer la lumière.

Vous travaillez toujours beaucoup, mon cher ami, et moi aussi, de tout cœur.

Nous vous embrassons,

F. JAMMES

1. P. Termier (1859-1930), célèbre géologue dont les ouvrages de vulgarisation sont écrits dans un style remarquable.

2. La sœur d'Arthur Fontaine se nommait non pas Marguerite mais Marie. Marguerite Caillebar, sœur unique de Francis Jammes, était née en 1866.

LES PREMIÈRES CONSPIRATIONS DE NAPOLÉON III

1830-1833

par ADRIEN DANSETTE

APRÈS 1816, le roi Louis de Hollande s'est retiré à Florence et la reine Hortense a fini par se fixer à Arenenberg, sur les bords du lac de Constance, d'où elle descend à la fin de l'été passer la mauvaise saison à Rome. Un jugement rendu sous la première Restauration a confié au père la garde de Napoléon-Louis, alors âgé de onze ans, et à la mère celle de Louis-Napoléon, le futur Napoléon III, né quatre ans après son frère.

Les deux enfants se forment en exil. Ils appartiennent à la seconde génération des Bonaparte, celle des proscrits, qui va succéder à la génération des nantis. Si les frères de l'empereur, fatigués par l'âge et les événements, ne demandent qu'à terminer leurs jours en paix, leurs fils grandissent dans un tout autre esprit. Nés vingt ans plus tôt, ils auraient pu se couvrir de gloire, mais Waterloo les a condamnés à une inactivité qui les ronge. Héritiers de la légende napoléonienne, ils se nourrissent des écrits de Sainte-Hélène où Napoléon a façonné pour la postérité sa propre image de continuateur de la Révolution et de propagateur du principe des nationalités. Ce sont des révoltés dressés contre les pouvoirs existants, ceux des rois et du pape, rétablis ou étendus par les traités de 1815.

A défaut de Français, ils communient avec les libéraux italiens dans leurs rêves d'indépendance. L'attitude de Napoléon-Louis est à cet égard caractéristique. Ce n'est pas une personnalité indifférente que celle du second fils d'Hortense qui, entre la mort de son frère aîné en 1807 et la naissance du roi de Rome en 1811, a paru destiné à hériter de la couronne impériale. Il a épousé à moins de vingt-deux ans sa cousine Charlotte, troisième fille du roi Joseph. Tourné vers les sciences, doué d'un esprit inventif, il crée une fabrique de savons, trouve un procédé de trempe de l'acier qu'il se propose d'exploiter dans une manufacture et rédige un mémoire sur la direction des aérostats.

La jeunesse italienne se groupe alors pour lutter contre les gouvernements soutenus par l'étranger, dans les « ventes » occultes du carbo-

Ci-dessus Louis-Napoléon Bonaparte jeune. (Viollet.)

narisme. Or, Napoléon-Louis est carbonaro depuis l'âge de quinze ans et il s'est compromis dès 1821 dans la révolte napolitaine du général Pepe.

Comme lui, Louis-Napoléon s'est fait des amis parmi les jeunes patriotes de la péninsule. Il restera toute sa vie lié avec certains d'entre eux : François Arese, fils d'un notable cisalpin appelé par Bonaparte à Lyon quand y fut proclamée la République italienne en 1802 : Henri Conneau, fils d'un Français et d'une Italienne, plus italien que français, secrétaire particulier du roi Louis pendant ses études médicales. Mais, vivant une partie de l'année en Suisse, il prend en juin 1830 du service dans l'armée helvétique, après avoir nourri, au cours des années précédentes, d'aventureux projets qui l'auraient conduit à se battre en Grèce ou en Turquie. Bref, il paraît moins engagé que son frère dans les intrigues italiennes, encore qu'une dame d'honneur de la reine Hortense, Valérie Masuyer, juge, à la veille des événements de 1830, son républicanisme moins philosophique et plus ardent que celui de son frère.

A la différence de Napoléon-Louis, Louis-Napoléon n'est pas carbonaro ; son appartenance au carbonarisme paraît du moins très peu vraisemblable. C'est un lieu commun d'affirmer le contraire, cent livres en témoignent dont les auteurs se sont copiés les uns les autres. La légende s'est propagée sous le Second Empire ; des personnages aussi bien informés que la reine Victoria l'on cru fondée ; et elle s'est perpétuée depuis lors, malgré les dénégations des intimes de l'intéressé, tels que Valérie Masuyer et l'impératrice Eugénie. Or, elle ne repose que sur des déductions psychologiques aventurées. Louis-Napoléon aurait été carbonaro puisqu'il participa à l'insurrection des Romagnes en 1830 et que, devenu empereur, ce fut pour déférer au sanglant rappel de la bombe d'Orsini qu'il aurait fait la guerre à l'Autriche en vue de libérer l'Italie. En réalité, Orsini a expliqué les motifs de son hostilité à l'empereur sans faire allusion à la prétendue appartenance du souverain à une société secrète, et Napoléon III a régné dix-huit ans, à certains moments en butte aux attaques violentes des patriotes italiens, sans qu'aucun d'eux ait jamais apporté le moindre début de preuve d'une telle affiliation. Il n'est pas besoin de chercher une cause mystérieuse à la guerre d'Italie. Elle procéda de l'idéal que Napoléon III avait puisé dans les écrits de Sainte-Hélène et qui n'avait jamais cessé d'être le sien.

⁂

Si Louis-Napoléon n'a sans doute jamais été carbonaro, il a conspiré à Rome en décembre 1830 — le fait est presque ignoré — et il s'est battu dans les Romagnes avec les Italiens révoltés contre Grégoire XVI en mars 1831.

La révolution de juillet a mis en effervescence les milieux révolutionnaires de la péninsule. Ceux de Rome projettent d'offrir la couronne d'Italie à Napoléon II et, en attendant son arrivée, de confier la direction du

complot et du gouvernement provisoire au jeune Louis-Napoléon alors âgé de vingt-deux ans. Ne nous étonnons pas de voir des républicains travailler à l'avènement d'un Bonaparte : républicanisme et bonapartisme, persécutés l'un et l'autre, sont alors étroitement unis. Pour atteindre le duc de Reichstadt sans trop inquiéter la police autrichienne, les conjurés ont l'idée de s'adresser à l'une des cousines du prince, fille de l'ancienne grande-duchesse de Toscane, Elise Bacciochi, Napoléone, devenue en 1824 comtesse Camerata. C'est une femme exaltée qui se passionne pour sa mission. Arrivée à Vienne le 22 octobre, mais étroitement surveillée, elle voit une fois brièvement son cousin et lui écrit quatre lettres dont deux seulement lui parviennent. Le duc est très ému ; mais il se conforme aux prudents avis de ses conseillers. Prokesch et Dietrichstein, et répond par une fin de non-recevoir. Quel crédit peut-il en effet accorder à une communication qui ne vient pas des frères de l'empereur et dont il ne sait quels sont les auteurs véritables ?

Cependant, à Rome où il est parvenu vers le 16 novembre, Louis-Napoléon a pris contact avec les conspirateurs. Ils sont d'origines très diverses : des aristocrates romains dont un garde-noble, d'anciens officiers de l'armée impériale, des officiers de l'armée pontificale, deux administrateurs des biens du prince Camille Borghèse, un avocat de Modène, deux médecins de l'hôpital du Saint-Esprit, etc. Ils tiennent leurs réunions chez un nommé Fedeli, maître d'armes du prince de Musignano, fils aîné de Lucien Bonaparte : les hommes rassemblent des armes, fabriquent des cartouches ; les femmes cousent des cocardes et un drapeau tricolore destiné à flotter au faîte du château Saint-Ange. Les chefs du complot se retrouvent chez Louis-Napoléon dans un appartement du palais Ruspoli.

La mort de Pie VIII, survenue le 30 novembre, précipite l'affaire. Les conjurés qui veulent profiter du relâchement gouvernemental de l'interrègne, adoptent un plan d'action détaillé. Leurs hommes se rassembleraient une nuit, à une heure et demie, place Saint-Pierre, d'où Louis-Napoléon Bonaparte, venu avec des dragons dont on attend la défection, partirait s'emparer du magasin d'armes ouvert par deux sous-officiers complices : un autre groupe irait soulever les quartiers populaires du Transtévère et de la Longara ; le gros de la troupe s'emparerait du château Saint-Ange, divers détachements occuperaient la banque du Saint-Esprit, arrêteraient le gouverneur de la ville et les cardinaux chefs d'ordre ; le gouvernement provisoire s'installerait au Campidoglio ; enfin les insurgés, grossis des prisonniers libérés, seraient dirigés sur Civita Castellana, tandis que des révolutions éclateraient à Bologne et dans les Romagnes. Un nommé Roncaldier est envoyé pour les déclencher.

On attend le retour de cet émissaire lorsqu'un conjuré, arrêté pour un autre motif, achète son impunité en révélant ce qu'il sait des préparatifs. La police perquisitionne chez Fedeli où elle découvre le plan du complot. Les autorités qui savent la population tranquille dans son

ensemble ne s'émeuvent pas. Le gouverneur de la ville demande au cardinal Fesch d'éloigner Louis-Napoléon sous prétexte que le jeune homme attire trop l'attention en montant un cheval couvert d'une chabraque tricolore.

Au lieu de renoncer à l'affaire, désormais manquée, à supposer qu'elle ait jamais eu des chances de succès, les conspirateurs décident de la précipiter sans attendre le retour de Roncaldier. Ils veulent d'abord profiter d'une procession pour mettre la main sur les cardinaux, projet qui n'a pas de suite, les manifestations publiques ayant été décommandées. Le 10 décembre, une soixantaine d'entre eux se réunissent à la tombée du jour place Saint-Pierre. Roncaldier qui vient précisément de revenir, arrive avec Louis-Napoléon, et, comme il n'a pu obtenir aucun secours, le prince donne l'ordre de la dispersion. Cependant, au cours de la nuit, les conjurés décident de persévérer et de déclencher le mouvement le lendemain 11 à midi. Un coup de main est en effet tenté place Colonna contre la garde de service qui blesse quelques assaillants.

Les autorités pontificales réagissent avec modération. Le 11, une cinquantaine de soldats commandés par un colonel viennent encercler le palais Ruspoli et Louis-Napoléon reçoit un passeport avec l'ordre de quitter Rome sur l'heure. On cherche précipitamment la voiture qui est chez le sellier ; le prince part sous escorte militaire. Avant de faire ses adieux à sa mère, il lui confie un conjuré, caché dans un salon attenant à son appartement. Ainsi se termine, par une indulgente expulsion, le premier complot de Louis-Napoléon Bonaparte.

***

Rome n'est pas, en 1830, le champ d'action le plus favorable pour les Italiens libéraux. L'administration pontificale, lente et routinière, est moins bien supportée dans les Marches. Mais, hors des Etats de l'Eglise, du Piémont, de Gênes et de la Sardaigne où règne la Maison de Savoie, et du royaume des Deux-Siciles où les Bourbons ont retrouvé le trône occupé quelques années par Murat, le reste de la péninsule appartient à l'Autriche ou lui est indirectement soumis par l'intermédiaire des duchés.

Cette répartition des souverainetés assure aux Habsbourg, sur cette Italie ainsi morcelée entre huit Etats, une prépondérance que Louis XVIII et Charles X n'ont pu que contenir et que Louis-Philippe, issu de la Révolution, n'est pas en état de menacer malgré un succès initial de sa politique extérieure. Lors de l'insurrection belge, le gouvernement français a en effet « improvisé et proclamé » le principe de non-intervention, contraire à celui de la Sainte-Alliance. L'appui qu'il a trouvé auprès du gouvernement anglais a empêché l'Autriche, la Prusse et la Russie d'envoyer des troupes au secours de la Hollande.

La situation est toute différente en Italie. Dès novembre 1830, Met-

ternich informe notre ambassadeur, le maréchal Maison, qu'au cas de troubles en Italie, « si le principe de non-intervention lui était opposé, il protestait à l'avance de l'impossibilité de le reconnaître, quelles que pourraient être par ailleurs les conséquences de la détermination que lui dictait l'intérêt de la Monarchie ». Le président du Conseil Laffitte, soucieux de satisfaire l'opinion publique française, n'en a pas moins lancé imprudemment à la tribune de la Chambre le 31 décembre : « Nous avons déclaré établi par nous le principe de non-intervention ; ce principe a déjà triomphé en Belgique : la France saura le faire triompher toujours et partout. » En janvier 1831, Metternich affirme de nouveau au maréchal Maison le droit de l'Autriche de veiller à la sécurité de pays, tels les duchés de Parme et de Modène, que des conditions de réversibilité attachent à la couronne impériale ; il s'exprime même en termes catégoriques : « Si l'intervention de l'Autriche en Italie devait amener la guerre, il était prêt à l'accepter. » Metternich sait qu'une telle guerre le trouverait uni à la Russie et à la Prusse en face d'une France isolée.

La reine Hortense a bien compris les conséquences de cette situation lorsque, dès le 28 janvier, elle a écrit à l'un de ses fils : « L'Italie ne peut rien sans la France... Une levée de boucliers sans résultat anéantit pour bien longtemps les forces et les hommes d'un parti et l'on méprise toujours celui qui tombe. » Sages, mais vains conseils. Les jeunes gens, aussi ardents qu'inexpérimentés, ne les écoutent pas. Ils ont lié partie avec un industriel de Modène, Ciro Menotti, à qui Napoléon-Louis a promis des subsides. Menotti est arrêté et montera au gibet une fois l'ordre rétabli : mais, le 4 février, l'insurrection éclate dans la capitale de François IV d'où elle s'étend au duché de Parme ainsi qu'aux Légations, aux Marches et à l'Ombrie, c'est-à-dire à une fraction importante des Etats de l'Eglise.

Le 8 février, à Bologne, un gouvernement provisoire proclame l'indépendance des Légations ; les insurgés disposent d'une quinzaine de milliers d'hommes, armés de fusils de chasse, de piques, de faux, et commandés par d'anciens officiers de l'armée impériale, les généraux ou colonels Zucchi, Sercognani et Armandi. Le 25 janvier, les fils d'Hortense ont quitté Florence et ils se trouvent en Ombrie parmi eux. Louis-Napoléon qui craint de voir sa mère rester en otage aux mains du pape, lui écrit pour lui demander de quitter Rome et de se rendre à Florence : « Votre affection nous comprendra, nous avons pris des engagements, nous ne pouvons y manquer et le nom que nous portons nous oblige à secourir les peuples malheureux qui nous appellent. »

Les deux frères se sont d'abord rendus à Pérouse, puis à Spolète où Louis-Napoléon fait construire une machine lance-pierres de son invention, forger des lances, et où il lève une troupe de lanciers auxquels il fournit des chevaux de poste.

Cependant, le roi Louis, que l'entreprise de ses fils contre le pape met

en fureur, parle de leur envoyer sa malédiction. C'est sans doute à sa demande qu'Armandi, ancien précepteur de l'aîné de ses fils, rejoint les jeunes gens à Spolète pour les inciter à abandonner l'insurrection. Mais il se heurte à un refus. Napoléon-Louis et Louis-Napoléon marchent avec Sercognani et l'action les exalte. Lettres du cadet à Hortense : « Ma chère Maman, nous sommes dans la joie de nous trouver au milieu de gens qui nous traitent avec la plus grande affabilité et qui sont enivrés de patriotisme... Envoyez-nous autant d'argent que vous le pourrez ; ce n'est pas le temps de penser aux économies. J'espère que vous ne serez pas en peine de nous et vous tâcherez d'apaiser notre père qui doit être fâché contre nous. » (12 février.) « Voilà la première fois que je m'aperçois que je vis. Avant je ne faisais que végéter. Notre position est des plus honorable et des plus belle. L'enthousiasme est très grand... Notre seul chagrin est de vous savoir inquiète... » (26 février.)

Depuis le milieu du mois, Sercognani s'avance vers Rome. Napoléon-Louis et Louis-Napoléon, devenus populaires, ont reçu respectivement les grades de chef d'escadron et de capitaine dans la garde nationale. Le 25 février, ils sont à Terni. Louis-Napoléon pousse une pointe contre Civita-Castellana, enlève le fort de San-Leo et libère vingt-huit prisonniers d'Etat, tandis que Napoléon-Louis suit une autre route par la montagne. Mais si l'armée pontificale s'est en partie dissociée, Sercognani, qui ne dispose que de bandes, reste entre Pérouse et la rive gauche du Tibre sans oser sortir de la défensive.

Cependant, la reine Hortense est arrivée à Florence le 21 février. Le roi Louis pousse sa femme à aller chercher leurs enfants, sans se soucier des interprétations que les chancelleries pourraient donner à une pareille démarche. Comment les faire revenir ? Le roi Jérôme leur envoie un gentilhomme westphalien attaché à sa maison, le baron von Stölting, que le gouvernement pontifical charge de demander aux jeunes gens leurs desiderata. C'est ainsi que Napoléon-Louis écrit à Grégoire XVI pour l'inciter à renoncer au pouvoir : « On veut la séparation du temporel d'avec le spirituel, que Grégoire XVI renonce au temporel, tous les jeunes gens, même les plus modérés, l'adoreraient, deviendraient les plus fermes soutiens d'une religion épurée par un grand pape et qui a pour base le livre le plus libéral qui existe, le divin Evangile. »

Le roi Louis est d'ailleurs arrivé à ses fins. Armandi a obtenu du gouvernement provisoire de Bologne qu'il prescrive à Sercognani de retirer les frères Bonaparte de la lutte, et les jeunes gens, indignés, en informent Stölting. Le 1er mars, Louis-Napoléon écrit à sa mère : « Ma chère Maman, l'ordre vient de nous arriver de nous retirer à Ancône... Ainsi veut-on nous faire passer pour des poltrons... Nous avons fait ce que nous devons faire et nous ne reculerons jamais... » Nouvelle lettre du 6 mars : « Les intrigues de mon oncle Jérôme et de papa ont tant fait que nous avons été obligés de quitter l'armée. C'est Armandi qui en est la cause. Il a prêté foi aux assurances que lui donnaient nos parents que, si nous

restions à l'armée, nous dérangerions le système de non-intervention. » Le gouvernement provisoire s'est en effet rendu compte qu'il ne pouvait à la fois solliciter l'appui du gouvernement français et faire de la publicité autour de deux Bonaparte. Il a annulé leurs nominations et il les a renvoyés à l'armée.

Mesure tardive. Le Saint-Siège a senti tout le parti qu'il pouvait tirer de la présence des princes parmi les insurgés. Incapable de rétablir l'ordre lui-même, il a, à l'exemple de l'archiduchesse Marie-Louise pour Parme, et de l'archiduc François pour Modène, demandé le secours de l'Autriche, en justifiant cette décision par l'initiative des jeunes gens : « Le cabinet pontifical, écrit Belloc, notre chargé d'affaires à Rome, s'est laissé entraîner à se prévaloir d'une circonstance qui lui paraît propre à faire fléchir le principe de la non-intervention. Cette circonstance est l'apparition des deux fils de Louis-Bonaparte au milieu des insurgés de Spolète. Le Saint-Père s'est décidé, sur cet incident, à faire entrer les troupes autrichiennes dans les Légations. » La secrétairerie d'Etat présente assez inexactement à plusieurs chancelleries l'insurrection comme une tentative de restauration bonapartiste où les princes joueraient un rôle déterminant : « Dans les rangs des insurgés se trouvent déjà les deux fils de Louis Bonaparte qui, parcourant l'un et l'autre les provinces soulevées, disposent de tout, enrôlent les gens qui s'offrent à eux pour service de guerre, reçoivent partout les honneurs de chefs suprêmes, lèvent de copieuses ressources pécuniaires et obtiennent soumission et respect au moindre signe. Sous de tels auspices, il est évident que, si les desseins des rebelles ne sont pas énergiquement et immédiatement réprimés, cette partie de l'Italie verra s'établir, et le reste de la péninsule se généraliser, un ordre de choses totalement conforme aux intérêts d'une famille proscrite par de solennels traités en vigueur auxquels sont parties toutes les puissances de l'Europe. »

Metternich, se fondant sur l'agitation de Napoleone Camerata en faveur du duc de Reichstadt, a beau jeu d'expliquer à Louis-Philippe que si l'avènement d'un Beauharnais lui a paru indésirable en Belgique, à plus forte raison ne pouvait-il admettre le règne de Napoléon II en Italie ! Il faut bien que, bon gré, mal gré, Paris renonce au principe de non-intervention.

Sans appui français, réduite à ses propres forces, l'insurrection ne peut résister aux troupes autrichiennes qui, parties de Mantoue le 4 mars, atteignent Parme et Ferrare le 12, Bologne le 21 et battent Zucchi le 25.

Les princes risquent d'être fusillés si les Autrichiens les prennent. Leur salut est dans la fuite. La reine Hortense projette tour à tour de les embarquer à Ancône pour Corfou, puis de se réfugier avec eux en France malgré la loi d'exil du 2 septembre 1830. Elle obtient du ministre anglais à Florence, Lord Seymour, un passeport au nom de Mrs Hamilton, et arrive le 14 mars à Foligno. De là par un valet, elle fait donner rendez-

vous aux princes qui, d'Ancône, se sont rendus successivement à Bologne puis à Forli où ils sont descendus le 9 mars à l'auberge del Capello. Mais ils ne répondent pas à l'appel de leur mère. Le 11, Napoléon-Louis est tombé malade ; le 12 il s'est mis au lit et a passé une mauvaise nuit ; le 13, un médecin, nommé Versari, l'a examiné ; le 15, une éruption due à la rougeole s'est révélée ; le 17 au matin l'état du malade paraît désespéré ; au cours de la journée, le fils aîné du roi Louis meurt administré.

La reine Hortense, à l'annonce de la maladie de son fils aîné, a pris la route en direction de Forli. Louis-Napoléon, parti à sa rencontre, l'a rejointe à Pesaro d'où tous deux ont fui vers Ancône où ils arrivent le 23. A son tour, le cadet est atteint par la rougeole, et les Autrichiens approchent ! Aux dires de Valérie Masuyer, le prince de Bentheim, commandant des troupes autrichiennes, soucieux d'une solution pacifique, a lancé une proclamation annonçant une amnistie dont sont seuls exceptés le général Zucchi et le prince Louis-Napoléon. Que faire ? Hortense témoigne dans sa douleur maternelle d'une admirable présence d'esprit. Elle simule l'embarquement de Louis-Napoléon qui est en réalité caché dans un appartement voisin du sien, au palais Leuchtenberg, propriété de son neveu, fils d'Eugène de Beauharnais.

Cependant Armandi, qui commande à Ancône, signe une capitulation honorable entre les mains du cardinal Benvenuti et les Autrichiens entrent dans la ville le 29 mars. Leur général s'installe au palais Leuchtenberg où son appartement n'est séparé de celui de la reine que par une double porte : et des soldats couchent sur la paille dans l'antichambre. Lorsque son fils tousse, Hortense met la main devant sa bouche.

Le dimanche 3 avril à 4 heures du matin, la reine part en voiture, toujours suivie de Valérie Masuyer, avec son fils et un jeune Italien compromis dans l'insurrection, le comte Zappi, tous deux accoutrés en domestiques. Aux limites de la Toscane, elle devient Mrs Hamilton accompagnée de ses deux fils.

⁂

Arrivée à Paris le 23 avril et descendue à l'hôtel de Hollande, 16, rue de la Paix, Hortense fait avertir Louis-Philippe de sa présence par un des aides de camp du roi qu'elle connaît un peu, le comte d'Houdetot. Le nouveau souverain a des obligations envers elle. Grâce à Hortense, la duchesse d'Orléans, sa mère, a pu rester à Paris pendant les Cent-Jours sans être inquiétée et elle a même obtenu de l'empereur une pension de 400 000 francs. Le roi ne se conduit pas en ingrat. Le 25, Casimir-Périer, alors Président du Conseil, rend visite à la reine Hortense qui lui explique comment elle a été contrainte de passer par la France pour sauver son fils. Le lendemain, Louis-Philippe la reçoit secrètement au Palais-Royal, dans la petite chambre de M. d'Houdetot. La reine et Madame Adélaïde, appelées par le roi, arrivent au cours de l'entrevue

qui ne manque pas de pittoresque, chacun s'asseyant comme il le peut, le roi et Madame Adélaïde sur les seules chaises de la chambre, la reine Marie-Amélie et la reine Hortense sur le lit, le comte d'Houdetot appuyé contre la porte pour empêcher toute entrée indiscrète.

Le roi s'explique sur la loi d'exil : l'opinion réclamait le retour des conventionnels, bannis par le même article que les Bonaparte ; aussi avait-il fallu faire voter à l'égard de ces derniers un nouveau texte qui, en réalité, ne faisait que maintenir la situation existante : « Le temps n'est pas loin où il n'y aura plus d'exilés, ajoute Louis-Philippe. Je n'en veux aucun sous mon règne. » Il recommande la discrétion à la duchesse de Saint-Leu (c'est sous ce nom que la reine Hortense vit en exil) ; sa venue à Paris est ignorée des ministres à l'exception de Casimir-Périer. Lorsque l'ancienne reine de Hollande dit son intention de se reposer trois jours dans la capitale, Madame Adélaïde trahit l'ennui que le souverain éprouve de sa présence en s'exclamant que c'est bien long.

La reine Hortense reçoit à plusieurs reprises Casimir-Périer. Elle lui remet une lettre de Louis-Napoléon adressée au roi pour lui demander de servir dans l'armée « comme simple soldat, grâce, écrit-il, qui est le seul but de mon ambition » ; il s'est vu « obligé de fuir l'Italie » où le « courage a dû céder au nombre » ; séparé de sa famille, banni par une « loi cruelle », la vie lui serait « insupportable » s'il n'osait espérer que le roi lui permît « de rentrer comme simple citoyen dans les rangs français », heureux s'il pouvait « mourir un jour en combattant ». Casimir-Périer est favorable à la requête du prince ; son élévation à la pairie est même envisagée pour l'avenir ; il devrait toutefois consentir, en raison de la nécessité de ménager les puissances étrangères, à s'appeler duc de Saint-Leu.

Lorsque Louis-Napoléon apprend cette exigence, il se lève du canapé où il est assis et se met à marcher vivement dans sa chambre : « J'aimerais mieux être couché dans le cercueil de mon frère », dit-il avec indignation ; puis, saisissant un journal qui traîne sur une chaise, il affecte de s'absorber dans sa lecture. (Le prince dira en 1837 que si le roi lui eût alors proposé d'être son aide de camp — bien entendu sans abandonner son nom — il eût accepté et se fût trouvé ensuite dans la position la plus fausse.)

La reine Hortense a prolongé son séjour à Paris en raison de l'état de santé de son fils qui souffre d'une rechute de sa rougeole. Malgré sa maladie, Louis-Napoléon ne profite-t-il pas, comme l'en accusera le duc d'Aumale, du séjour parisien que lui assure la bienveillance du roi, pour prendre des contacts avec les chefs du parti républicain ? La preuve n'en a pas été apportée. Mais il est vrai que le 5 mai, premier anniversaire de la mort de Napoléon depuis la révolution de Juillet, on peut entendre des fenêtres de l'hôtel de Hollande, des manifestants venus crier « Vive l'Empereur », place Vendôme, et cela suffit à expliquer que le comte d'Houdetot mette la reine Hortense en demeure de s'éloigner : « Madame,

il faut partir à l'instant. Vous ne pouvez demeurer plus longtemps ici ; j'ai ordre de vous le dire, à moins qu'il n'y ait positivement risque pour la vie de votre fils, il faut partir ! » Le lendemain, 6 mai, les fugitifs reprennent leur route pour l'Angleterre.

Hortense et Louis-Napoléon, toujours accompagnés de Valérie Masuyer, commencent à Londres au début d'avril, un séjour interrompu par une cure aux eaux de Turnbridge. La reine qui a loué une maison meublée près de Regent's Park, fréquente l'aristocratie anglaise, poursuit de vaines démarches commencées en France auprès du gouvernement de Louis-Philippe pour obtenir la restitution de biens confisqués par la Restauration, et tente de vendre le collier que sa mère portait lors du couronnement. Louis-Napoléon soigne une santé mal rétablie, fait la cour à de jeunes Anglaises et reçoit des agitateurs politiques venus du continent.

Au début d'août, la reine et son fils quittent l'Angleterre pour rejoindre Arenenberg. Leur voyage à travers la France est un pèlerinage mélancolique aux stations évocatrices de souvenirs : Boulogne et sa colonne de la Grande Armée ; Mortefontaine, l'ancien domaine, fort délabré, du roi Joseph ; Saint-Denis où se trouve l'institution de jeunes filles dont Hortense a été princesse protectrice ; la Malmaison, devenue propriété d'un banquier, et dont les gardiens lui interdisent l'entrée parce qu'elle n'est pas munie d'un billet d'entrée ; l'église de Rueil où reposent les restes de l'impératrice Joséphine.

Hortense racontera dans ses *Mémoires* qu'elle renonça à s'arrêter à Paris parce que son fils lui avait dit : « Si je vois sabrer le peuple devant moi, certainement je ne résisterai pas à me mettre de son côté. » Elle oubliera de rappeler que Sébastiani, ministre des Affaires étrangères, n'a autorisé notre ambassadeur à Londres, Talleyrand, à délivrer un passeport à la duchesse de Saint-Leu qu'à la condition qu'elle traversât la France sans s'arrêter dans la capitale. Le comte d'Houdetot, d'autre part, a cessé de correspondre avec la reine au cours de son séjour en Angleterre. Et la reine se gardera de donner la raison de ce changement d'attitude : Louis-Napoléon, déjà expert en conspirations italiennes, vient de commencer une carrière de conspirateur français qui va se poursuivre jusqu'au Deux-Décembre, d'abord au profit du duc de Reichstadt, puis pour son propre compte.

Le jeune prince qui n'a jamais vécu en France, est convaincu par ses entretiens récents avec quelques Français, surtout des aventuriers politiques, que l'armée et le peuple sont bonapartistes. Ainsi affirme-t-il que tout le monde l'aurait suivi, si, bien portant, il était descendu place Vendôme le 5 mai en criant : « Vive Napoléon ! » Sa mère elle-même, très ambitieuse pour lui sous ses allures nonchalantes, est prête à « profiter des circonstances » et elle voudrait arriver à Paris la première si Napoléon II était proclamé. Elle trouve naturel, tandis qu'elle négocie avec Louis-Philippe, de faciliter les intrigues de son fils tout en lui recommandant une attitude réservée. Ce jeu comporte des embûches.

Bien qu'inaccessible, le duc de Reichstadt est, depuis les journées de juillet, l'objet direct ou indirect de multiples démarches qui ne cesseront qu'avec sa mort. La fragilité du nouveau trône et la poussée de napoléonisme qui suit la récente révolution, font croire à certains fidèles de l'empereur, et même à ses frères, que le règne de Napoléon II n'est pas une chimère. C'est s'illusionner sur les intentions de Metternich. S'il n'éprouve qu'aversion pour le roi des barricades, le chancelier d'Autriche craint qu'un changement de régime en France ne provoque des troubles susceptibles de conduire à la République, risque qu'il ne veut pas courir. L'avènement de Napoléon II lui apparaît d'ailleurs une éventualité non moins redoutable et il est décidé à ne jamais ouvrir la cage de l'Aiglon. Comme on parle un jour devant lui dans un salon viennois du duc de Reichstadt à propos de la Pologne, il laisse tomber : « Une fois pour toutes, exclu de tous les trônes. »

Cependant, dès la fin de 1830, le roi Joseph a fait toucher le chancelier par le comte d'Otrante, deuxième fils de Fouché, sur l'éventualité d'une accession de son neveu au trône. A la même époque, Lucien Bonaparte a accompli une démarche semblable auprès du comte de Bombelles, ministre d'Autriche à Florence. Le même diplomate, devenu ministre à Berne en avril 1831, reçoit Mauguin, avocat d'opinions avancées, ancien défenseur de Labédoyère, qui lui fait des suggestions du même ordre. Or, Mauguin correspond avec Louis-Napoléon et va même le voir à Londres au début de juillet ; un Polonais, nommé Zaba, sert d'intermédiaire entre le prince et l'avocat. Toujours pendant son séjour à Londres, au cours du mois de mai, le fils de la reine Hortense a aussi été en rapport avec un nommé Mirandoli ; cet Italien lui a fait connaître le comte Lennox, propriétaire du journal *La Révolution de* 1830 qui a fusionné avec *Le Courrier des Electeurs* ; Lennox s'est d'ailleurs fait arrêter en France peu après.

Nous sommes en présence d'un complot bonapartiste. La police en connaît quelques éléments dont la participation de Louis-Napoléon. Elle en découvrira des ramifications importantes quatre mois plus tard, en novembre, grâce à la trahison d'un Polonais. Mirandoli, Zaba et un nommé Chodzko seront alors arrêtés. L'affaire compromet des personnages d'inégale importance, le poète et journaliste Belmontet, le peintre Goubaud, le général Brayer qui commande la division de Strasbourg, le général Bachelu, le colonel Braque, le chef d'escadron Parquin, le capitaine Murat, le lieutenant Dubois, etc. Il s'agit de soulever plusieurs places fortes de l'Est, Strasbourg, Metz, Besançon, Lunéville, en faveur de Napoléon II. Des fonds sont envoyés à la maison André et Cottier, à Paris, par la maison Macaire de Constance qui est la banque de la duchesse de Saint-Leu, car Hortense, à la demande de son fils, a garanti à cette banque le remboursement des fonds. On trouve chez Zaba, lors de son arrestation, un code de mots conventionnels en partie écrit de la main de Louis-Napoléon. Enfin le prince aurait continué à s'occuper du complot après

son retour à Arenenberg, puisque, s'il faut en croire Zaba, il a rédigé des proclamations qui ont été portées à Kehl, en face de Strasbourg de l'autre côté du Rhin.

Lennox et Chodzko sont relaxés pendant l'instruction, faute de preuves suffisantes, et la cour d'assises de la Seine acquitte en avril 1832 Mirandoli et Zaba. Le gouvernement a contribué à étouffer l'affaire : « Quant aux conjurés faisant partie de l'armée, écrira le préfet de Police Gisquet dans ses *Mémoires* parus en 1840, la cour royale de Paris ne les a pas mis en cause ; et l'on comprend sans que j'aie besoin de les indiquer, les considérations de haute prudence qui purent engager le gouvernement à jeter un voile sur ce qui s'était passé. »

⁂

Tandis que le complot avorte, une nouvelle insurrection s'offre à l'humeur téméraire du prince. Il vient de rentrer à Arenenberg lorsqu'à la fin d'août 1831, une mission représentant à Paris les insurgés polonais lui demande par l'organe du général Kniaziewicz et du comte Plater de prendre le commandement d'une expédition de secours qui débarquerait en Lituanie : « ... Un jeune Bonaparte apparaissant sur nos places, le drapeau tricolore à la main, produirait un effet moral dont les suites seraient incalculables. Allez donc, jeune héros, espoir de notre patrie, etc. » Louis-Napoléon s'intéresse à la Pologne comme à toutes les nationalités à libérer, mais, cette fois, il se refuse à l'aventure en arguant du mauvais service qu'il rendrait aux insurgés : « Les gouvernements timides et inhumains de France et d'Angleterre trouveraient en moi un nouveau prétexte pour abandonner votre héroïque patrie. » A défaut de son concours personnel à l'insurrection, le prince offrira en 1832 au comité polonais de Berne un nécessaire d'argent ayant appartenu à Napoléon, qui, mis en loterie, rapportera vingt mille francs.

Rendu à la vie paisible d'Arenenberg à la suite de cette année tumultueuse, Louis-Napoléon, après avoir passé l'hiver au camp de Thoune, écrit son premier essai doctrinal, une courte brochure intitulée *Rêveries politiques :* Il convient, dit-il, de réunir « les deux causes populaires : celle de Napoléon II et celle de la République ». Le gouvernement idéal serait la République, mais elle serait incapable de « repousser l'invasion étrangère » ni de « comprimer les troubles civils » sans porter atteinte à la liberté. Il faut donc un chef qui gouverne d'après la volonté de tous, c'est-à-dire un empereur héréditaire dont l'avènement sera ratifié par un plébiscite et deux chambres dont l'une élue au suffrage universel. Ainsi, le peuple aurait le pouvoir électif, le corps législatif le pouvoir délibératif, l'empereur le pouvoir exécutif.

L'empereur ? Napoléon II ? Prisonnier de l'Autriche, le duc de Reichstadt n'en est pas moins le chef des Bonaparte. C'est lui qu'une restauration impériale mettrait sur le trône. L'agitation révolutionnaire calmée,

l'équilibre rétabli, il est normal que Louis-Napoléon qui vient après le fils de l'empereur dans la jeune génération, cherche à entrer en relation avec lui. (Louis-Napoléon ne sait pas qu'au début de l'année, alors qu'avec son frère il rejoignait les insurgés des Romagnes, le duc de Reichstadt demandait à aller défendre la couronne de sa mère contre leurs camarades du duché de Parme. Metternich n'eut garde d'offrir le roi de Rome aux acclamations des Italiens !)

Le 30 décembre 1831, Louis-Napoléon envoie au duc de Reichstadt une lettre que le général de Montholon, ancien compagnon de l'empereur à Sainte-Hélène, remet à Bombelles. Louis-Napoléon écrit à son « cher cousin » qu'ayant trouvé pour la première fois un « moyen sûr » de lui faire parvenir une lettre, il saisit avec « empressement » cette occasion de lui dire la « tendresse » et l' « attachement » qu'il lui a voués depuis son enfance : « J'espère qu'un jour viendra où le sort moins cruel nous permettra de revoir le fils de celui qui fut l'objet constant de notre vénération et de tout notre amour et que je pourrai lui exprimer de vive voix les sentiments sincères que je lui ai voués. »

Nouvelle approche le 26 mai 1832. Louis-Napoléon s'adresse cette fois à Metternich lui-même. Le parti républicain a fait tant de progrès qu'il est « sur le point de s'emparer du mouvement » ; « vous devez plus que tout autre vous intéresser à la cause du duc de Reichstadt » ; lui, Louis-Napoléon, connaît des personnes influentes qui ne « demandent pour agir que l'assurance qu'il (le duc) ne refuserait pas la place où le sort l'a fait naître. Je vous soumets les lignes ci-jointes ; écrites de sa main, elles rempliraient le but désiré, etc. » Les lignes jointes sont un modèle de lettre à adresser à un général — il s'agit de Montholon — par laquelle le duc de Reichstadt, « touché de l'attachement » que de « vrais Français » vouent « à la mémoire de son père », déclarerait qu'il serait heureux s'il pouvait un jour leur en témoigner toute sa reconnaissance et « leur prouver que le bonheur de la France » est « son plus cher intérêt ». Ainsi Louis-Napoléon, âgé de vingt-trois ans, donne-t-il au chancelier de Metternich, champion de la Contre-Révolution, le conseil de faciliter l'avènement de Napoléon II.

Une nouvelle lettre du prince parvient au duc de Reichstadt peu avant son décès qui survient le 22 juillet 1832. S'il faut en croire le futur Napoléon III, le fils de Napoléon Ier en a été très touché : il aurait même manifesté l'intention de lui laisser l'épée de l'empereur.

Un mois et un jour avant la mort du duc de Reichstadt, Metternich, méfiant de toute agitation bonapartiste, et dont l'attention a été attirée sur Louis-Napoléon par l'insurgé des Romagnes lui-même, envoie des instructions à son ambassadeur à Paris, Apponyi : « Je vous prie de rendre le roi Louis-Philippe attentif au personnage qui succédera au duc de Reichstadt. Je me sers du mot succéder car, dans la hiérarchie bonapartiste, il y a une succession toute avouée et respectée dans le parti. Le jeune Louis-Bonaparte est un homme engagé dans les trames des sectes. Il n'est

pas placé, comme le duc de Reichstadt, sous la sauvegarde des principes de l'Empereur (d'Autriche). Le jour du décès du duc, il se regardera comme appelé à la tête de la République française. »

Aux termes du sénatus-consulte du 28 floréal an XII, Napoléon Ier, écartant Lucien et sa descendance, a déféré la succession au trône lors de sa mort et en l'absence d'héritier naturel, légitime ou adoptif, à Joseph Bonaparte et à ses descendants mâles et, à leur défaut, à Louis Bonaparte et à ses descendants mâles. Joseph n'a pas de fils. Louis-Napoléon le tient pour un homme du passé et se regarde donc bien comme appelé à prendre la tête de son pays.

Le roi Joseph, chef légitime de la famille, revenu en Europe après la mort du duc de Reichstadt pour examiner la situation ainsi créée aux Bonaparte, convoque ses frères à Londres au cours de l'automne de 1832, mais non pas son neveu qu'il ne connaît pas et prend sans doute pour un écervelé et un trublion en raison de ses aventures italiennes. Louis-Napoléon vient de sa propre intiative à Londres où il s'entend mal avec Joseph. Celui-ci prend contact avec le journaliste républicain Armand Carrel par l'intermédiaire de divers émissaires. De son côté Louis-Napoléon traverse le Pas-de-Calais pour aller, à l'insu de sa famille, voir Lafayette, qui a provoqué l'entrevue. Toutes ces conversations n'aboutissent à rien et Joseph se contente de publier en 1833 un projet de constitution prévoyant un empereur à vie (évidemment lui, Joseph !) qui n'aura pas le droit de choisir son successeur et dont les parents n'auront pas accès aux fonctions supérieures de l'Etat. Ainsi Louis-Napoléon se trouverait-il entièrement écarté !

Il semble que le fils du roi Louis ait le bon goût de ne pas relever cette mauvaise plaisanterie avunculaire. Ce qu'il reproche surtout à ses oncles, c'est de ne pas agir. Lui-même, sans s'occuper davantage de sa famille, poursuit ses intrigues de conspirateur impénitent. On sait comment à travers de nouveaux échecs, à Strasbourg et à Boulogne, elles le conduiront à la présidence de la République et à l'Empire.

ADRIEN DANSETTE

LA VUE DE DELFT

par Jean Cayrol

Regarder est un acte qui demande une préparation subtile, une attente, une imagination. Nos yeux ne s'habituent pas à l'œuvre d'art : ou elle les éblouit ou elle est tuée par eux. Comment rester devant elle sans prendre garde que nous n'en sommes que le ferment ou l'assassin ?

J'arrive devant un tableau à pas de loup, préparé à n'être plus qu'un exercice de moi-même : je vais jouer de mon esprit comme d'un violon devant la toile encore immobile qui n'a pas encore révélé son unique sujet. Je vais me faire sa mélodie, son chant, plutôt son accompagnement. C'est les yeux fermés que j'en sortirai, si j'en sors... Il est là le tableau en sommeil, se tenant farouchement dans ses couleurs, bien en cadre, paysage ou intérieur ou visage qui portent les empreintes d'un pinceau fiévreux ou patient, embaumé dans sa légende, attendu, attendant.

Nous ne sommes encore que les servants, les gourmets de sa gloire. La rencontre a été préparée avec soin ; nous comptons sur la grâce ; nous ne dévoilons pas notre émotion, mais elle est comme un don en nous. Nous sommes au large de la côte : le tableau est en vue. Nous ne vivons que dans sa mémoire. A nous de le reconnaître.

Il est onze heures ; le soleil vient d'une verrière pâle. Nous pouvons repartir, nous détourner du tableau qui se désengourdit, se réchauffe, faire « comme si on ne le voyait pas ». Car, à midi, nous avons rendez-vous dans un restaurant frais et dispos ; un vin suave nous y attend, un plat qui rendit savoureuses des figures ingrates et les desserts sont inimitables.

Mais le tableau nous attend déjà ; c'est une convocation à laquelle

Ci-dessus la *Vue de Delft* de Vermeer (Bulloz).

nous ne pouvons faillir, déjà donnée depuis longtemps au cœur d'un hiver maussade où la brume glacée nous dérobait notre paysage quotidien et désencadré. Alors pourquoi nous priver d'une image du paradis ?

Nous avons accompli ce voyage pour faire patienter notre enthousiasme. Il y a longtemps que nous rêvons à cet instant suprême et, pourquoi ne pas le dire, mélancolique, où nous allons brusquement suspendre nos conversations, laisser filer nos compagnons afin d'être seul, d'une manière inviolable devant la Toile Promise : laissez-passer d'une passion.

Nous sommes de ceux qui pensent qu'on doit se déranger pour être admis à admirer. L'œuvre d'art demande des pèlerins, non des amateurs de reproductions. Elle se cache quelque part, au fond d'un musée, dans un pays lointain, au bout d'une longue route ; elle nous attend comme une récompense à nos efforts. Il faut la *mériter.*

La reproduction désenchante les goûts ; la multiplication d'un tableau fait que nous croyons trop le connaître, alors que sa plus intime palpitation nous échappe. Nous sommes sevrés de Renoir ou de Cézanne qu'un vernis appliqué sur l'image en papier maquille pauvrement. Reproduction pour portefeuille, pour chambre de bonne, pour salle de séjour, pour maison de campagne un peu déshéritée et dont les murs sont trop nus, nous les choisissons comme du papier peint, les couleurs assorties aux meubles, aux peintures des portes. La reproduction est un cadavre, ne l'oublions pas.

Une brusque lassitude me prend. Est-ce que je serai prêt pour cette confrontation, l'œil neuf, sans attache ? Sommes-nous bien réveillés pour cette jouissance dont nous nous promettons mille délices auxquelles, nous le sentons, il n'est pas possible de s'accoutumer. Pourvu que je ne me sois pas trompé de salle ! Et si le tableau n'était plus là, pour diverses raisons : nettoyage, restauration, exposition dans un pays voisin ?

Et d'ailleurs, suis-je capable de le reconnaître, de le légitimer par les souvenirs que j'ai de lui ? Et que ferai-je *après ?*

Il était si simple de faire un détour pour ne pas le voir aussi vite ! Le fuir ? Quitte à me précipiter de nouveau vers cet auguste musée qui nous réserverait la surprise amère d'être fermé depuis quelques minutes. Cinq heures du soir. Messieurs les visiteurs sont priés de se retirer des salles et de se diriger vers la sortie.

L'heure est trop matinale, j'en suis sûr. Il n'a pas l'éclairage qui lui convient. J'ai étudié la reproduction de ce tableau pour de mauvaises raisons, beaucoup plus littéraires qu'artistiques. J'ai changé souvent l'histoire de cette ville, de ces personnages. J'en faisais un décor pour une de mes intrigues ; je m'accaparais ce panorama, sans permission, pour m'échauffer. Ce que j'y cherchais, ce n'était pas le génie du peintre, mais l'audace d'une invention personnelle, une façon d'interpréter ce paysage intime que nous portons en nous et pour lequel nous demandons le paraphe d'un peintre célèbre afin de l'authentifier et lui donner raison

d'exister, non plus sur le linceul d'une mémoire, mais sur la vraie toile d'un artiste.

Serai-je saisi, frappé de stupeur ou seulement réjoui de voir que mon souvenir n'avait été que fidèle ?

J'ai grimpé l'escalier de pierre ouvragé ; le long des murs, des tableaux précieux mais reposants. Ils ne dévorent pas, ils nous accompagnent comme une haie d'honneur et de prestige. Fleurs et fruits, personnes soyeuses, fêtes dans des villages batailleurs. Je ne me presse pas. Laissons venir le désir. N'approchons qu'avec modération. N'importe quel tableau a le droit lui aussi d'être préféré. Mon humeur est changeante et ce que je prends pour un caprice me rend arrangeant pour les autres toiles. J'admire distraitement. Sages évocations, réminiscences flatteuses, je suis parmi des tableaux de bonne compagnie. Il y a l'or des Rembrandts, ténébreux au fond d'une salle, la douce croûte cuite à point. Ah, ce four à feu continu de Rembrandt ! Mais passons, passons devant le chardonneret précieux sur son perchoir, printanier, l'aile au repos, l'œil énorme, le bec tourné vers nous ; la lumière fait bouffer son plumage bleuté jaune paille et rouille. Passons, passons sur le scintillement et les éclats usés ; rien n'est encore à double sens. Je suis dans la parade d'une société choisie, à peine extravagante. L'amour ajoute à la virtuosité des peintres ; il rend les visages clos et rêveurs. Je n'ai plus le temps de déguster une huître ou d'écouter un air tendre et flûté. Là-bas est le Tableau qui m'attend. Il faut en finir avec mon impatience trop longtemps contenue. Qu'elle éclate !

Un groupe est devant le Tableau, immobile ; trop respectueusement immobile. Un homme s'approche pour voir « comment c'est fait ». Il scrute, ausculte la toile bien-aimée ; son œil s'en prend au détail, au coup de pinceau. Il a perdu l'ensemble de vue : c'est un exemple qu'il cherche, le doré d'une toiture, cette extase de l'eau. Va-t-il devenir exubérant ? Il faut ralentir le pas. Je dois me présenter sans arrière-pensée, l'esprit vide. L'homme s'en va ; il paraît perplexe. Il ne reste plus que deux femmes devant le Tableau. L'une d'elles prend des notes. L'autre traîne autour de la toile, dodeline de la tête, recule puis revient se planter devant elle, les jambes écartées. J'attends à la porte.

Pourvu que je sois seul quelques instants, face à face ! Les deux femmes m'inquiètent ; elles ne sont pas pressées. Pourquoi paraissent-elles à ce point *égarées* qu'elles n'osent plus repartir ? Peut-être deux peintres ou deux critiques d'art. Est-ce à la faveur d'un voyage organisé qu'elles découvrent le Tableau et ne peuvent plus s'en détacher ? Et l'horaire ? Que dois-je faire ? Je peux les intimider par une attitude provocante, tourner autour d'elles de façon à les empêcher de s'abandonner à leur inspiration... Ou vais-je leur demander l'heure, le nom du peintre, les saluer comme si je les connaissais depuis longtemps, de vieilles relations ? Je ne supporte plus cette adoration, cette réserve qui les paralyse. Et à moi, que me restera-t-il ? Serai-je ridicule à ce point pour les

prochains visiteurs ? Oserai-je faire étalage d'une intelligence un peu criarde pour que leurs regards m'aperçoivent et me fixent méchamment ?

Je devrais éveiller leur irritation à mon égard, faire cause commune avec un groupe qui, dans une salle voisine, parle fort et rit.

C'est trop grave. Et si je revenais demain, à la même heure ? Etre le premier visiteur, mais il faut avoir des piécettes sur soi, car la caisse est vide. L'employé est endormi. Pour faire l'appoint, il tire de sa poche son porte-monnaie, quelques pièces. Il doit se méfier du premier visiteur qui va être seul dans le musée.

Elles sont toujours devant le Tableau, l'une contre l'autre, à se toucher l'épaule. Et si je leur disais : « Pardon, mesdames, on vous cherche... » Il y a une légère lueur bleutée sur leurs cheveux. Elles ne bougent plus.

Mais elles sont jeunes, à peine vingt ans. Leur habillement rappelle celui de l'écolière ; les hanches déjà s'affinent sous le tailleur. La plus petite porte des souliers à talons hauts. Sont-elles sœurs, amies seulement ? Et brusquement, je m'aperçois que leur présence est nécessaire ; elles sont vraiment toutes les deux à leur place devant le Tableau, dans le même serrement de cœur. Leurs mains se sont pressées. Elles se regardent. Veulent-elles se persuader qu'après leur départ le Tableau n'existera plus ? Non, elles ne se sont pas évadées de leur contemplation ; elles se rassurent en saisissant sur la compagne une exhortation ou plutôt une suggestion. Les deux jeunes filles se sont penchées l'une vers l'autre comme si elles étaient sur le haut d'une falaise et qu'un vent violent soufflât soudain.

Comme la plus petite paraît fragile ! Tout devient intime, trop secret. Je n'ai pas à rompre cette contemplation. De quel droit puis-je me présenter devant le Tableau ? Je suis un intrus. J'arrive au mauvais moment. Car, dans cette salle devant laquelle je me suis arrêté, il ne peut y avoir une personne de plus, comme dans tout tableau de Vermeer. Et rien ne doit troubler ces deux jeunes filles inexplicables. Elles lèvent la tête du côté de la verrière, juste au moment où le ciel se rembrunit. L'éclat d'un soleil argenté ne tombe plus sur la Toile. Tout s'obscurcit, la salle, l'eau du canal, le ciel du paysage, les tours, les quais, la ligne brune et austère des maisons. Les ombres façonnent le Tableau, donnent un air fâché à ses couleurs, le rendent plus fantasque. Je suis sûr qu'elles ont découvert le langage du temps sur ce glacis si fragile, les tendres et fervents rapports du jour et d'une peinture, d'une lumière naturelle avec celle qui fut composée dans toute la majesté d'un génie. Voilà la fête quotidienne, cette fidélité d'un ciel variable, impressionnable, à celui du peintre qui n'est *précisé* que par ces échanges en dehors des règles immuables de l'Art.

Sur la longue toiture lointaine, c'est un orange plus soutenu, pas encore touché par le crépuscule qui semble naître à la pointe d'un clocher. L'eau ne laisse flamber aucun de ses reflets, mais l'ombre d'une

vieille porte se fonce de plus en plus, s'alourdit sur la surface du canal ; l'eau plus pâle sur le bord, un peu maladive, s'épaissit dans ses fonds.

Les deux jeunes filles sont saisies par ce changement inattendu. Tandis que leurs visages deviennent d'une fraîcheur exceptionnelle. Je m'attendris sur cette pénombre éclairée par des silhouettes dont je sens maintenant en moi le frémissement. Ce sont elles les vraies confidentes du peintre, celles qui tiennent suspendue sur leurs joues ombrées la fragilité impérissable du Tableau. Tout le commentaire de cette Toile, c'est dans ce double regard émerveillé que je peux le trouver intact. L'hésitation du peintre, sa gravité, le frôlement de son pinceau, elles les portent, elles les conservent dans leur attitude comme si elles guidaient les dernières retouches. Elles n'expliquent plus, elles se taisent. Leur regard n'est plus diligent, mais se pose longuement sur tel ou tel détail. Tout est lenteur en elles, répit, réponse. Et moi qui voulais m'enfermer avec cette Toile, dans cette Toile, saisir le peintre au moment où il lève les yeux et qu'il respire enfin largement. La Toile est achevée. Ce n'est plus l'heure de la griserie, mais de la peur. Le peintre tient encore le pinceau à la main. Dans son dos, c'est la vie, sa vie qui va reprendre. Peut-être une femme l'attend-elle pour le repas, des amis. Il n'a plus rien à ajouter. Et c'est l'hiver du peintre qui commence, ce douloureux hiver des siècles, tandis que la Vue miraculeuse garde le même embrasement d'une brassée de couleurs qui ne peut s'éteindre.

Les deux jeunes filles vont se détacher du Tableau qui répond de plus en plus difficilement à leur étonnement. Il arrive un moment où nous ne pouvons plus prendre la Toile à notre charge, à témoin de notre sensibilité, refaire son dessin à l'infini, convoiter ; nous sommes congédiés doucement mais inexorablement. Tout se brouille à nouveau ; le mystère revient pour conclure afin que nous repartions bredouilles mais éblouis. Nous ne nous souviendrons que de ce coup au cœur dont nous ne nous remettrons plus. Le Tableau ne fait plus crédit à notre imagination ; il est déjà loin de nous pour d'autres invités. Nous ne contemplons qu'un rappel de ce qu'il fut durant un certain temps ; comme l'éclat du soleil qui devient insupportable, son propre éclat nous rend mal à l'aise.

C'est dans le coup de foudre que nous l'avons vu clair, vivant et vrai. Après, il va nous mentir et c'est ce mensonge que nous recherchons avec avidité. Il se laissera faire. Dépossédé de sa vérité originelle, il nous appartiendra et ne sera plus que le canevas sur lequel nous allons le reproduire à notre guise : le même et pas le même. On ne peut prolonger la rencontre sans aveuglement ; et le Tableau ne peut céder à notre caprice sans désobéir à la première vision du peintre, mais la connaîtrons-nous, même dans une fugitive illumination ?

Les deux jeunes filles se sont figées dans un calme brûlant ; je ne pourrais les approcher sans les braver. Mais je ne suis pas appelé à me mêler à cette longue et obstinée sollicitude ; je n'atteste rien par ma présence ; je suis le gêneur.

Elles m'ont aperçu adossé à la porte. Je suis persuadé qu'elles ont envie de se plaindre de cet intrus. J'ai assisté à une scène que je ne pouvais que pervertir ou ridiculiser. M'ont-elles vu les aimer ?

Elles se réveillent de leur engourdissement. Quelle heure est-il ? Ce peintre, tout de même, quel grand artiste ! Les mots les plus banals reprennent possession de leur silence. As-tu remarqué ce « grenu » de la peinture ? Je ne bouge pas. Je dois leur permettre de se suffire d'un vocabulaire astucieux mais conventionnel où leur ardeur à comprendre ne laisse plus de place qu'à l'argument. Elles sont devenues spectatrices et leur compliment s'appauvrit dans les mots. Je vous ai vu pourtant vous taire *fabuleusement*. Je sens de l'anxiété dans leurs visages maintenant trop mobiles, la peur d'avoir été surprises dans un moment où elles n'étaient plus maîtresses de leur attention mais soumises, mais amoureuses. L'animosité vient vite. Elles se détachent du Tableau avec ostentation ; elles reviennent à l'analyse, au précis. Leur trouble a disparu. Quoi de plus simple que la visite d'un musée ! Que cherchez-vous de plus ? Qu'allez-vous supposer ? Vous n'avez pas le droit d'être le témoin d'une jouissance.

Autour de ces deux corps juvéniles, c'est un temps de perle ; du nacré se pose sur les joues, sur les fronts tournés vers mon interrogation. Elles se sont transformées à leur insu, tout irisées par la contemplation. Elles portent sur elles un éclat inhabituel à leur incarnat, une coloration qui provient de leur état d'alerte, peut-être de ce déclin d'une allégresse qui n'arrive pas à mourir, je suis sûr ; de cette très ancienne matinée où le peintre sut enfin ce qu'il devait révéler dans son paysage d'eau céleste et de ville : toutes les nuances d'une journée humaine, de l'aurore au couchant, suspendues à un regard.

Les deux jeunes filles emportaient sans le savoir cette *acclamation* d'une lumière surnaturelle, l'accord imprévisible de jeunes chairs qui avaient permis à l'eau de circuler à nouveau le long des quais, aux nuages de s'édifier, au merveilleux d'être luisant comme une lèvre, gonflé d'un sang vivant.

Je n'avais plus qu'à suivre leur sillage, mais les deux jeunes filles disparurent comme elles étaient venues, d'un pied léger, par enchantement. Elles descendirent l'escalier d'honneur sans se retourner. J'entendis des éclats de rire devant la porte du musée.

LES CONVIVES DE LA MER

Il est toujours facile d'être le convive attitré de la mer.

Elle est au bout de la ville, dans l'attente, là où les maisons prennent l'aspect souriant de villas : les architectes aiment travailler la toiture, l'étirer, la modeler, la briser, le long des parapets.

On ne l'entend pas, on ne la prévoit jamais. Un parapet peut la cacher, un ciel agité ; elle s'évade de l'œil, elle s'aplatit, elle est bue par la brume. J'ai mis longtemps à savoir que cette longue avenue ensablée, que des réverbères sans vitres éclairaient pauvrement, menait vers l'eau, vers la plage aux dunes serrées comme des lèvres, vers des ruines qui deviennent propres et sans mémoire. Les maisons fracassées ressemblent à ces corps de mouette où le crabe niche, dont les ailes ont gardé toutes leurs plumes. Seule, la tête a été dévorée ; elle est alors comme une coquille d'œuf.

On ne peut que découvrir dans la solitude cette interminable route où les fondrières, les fissures recèlent une eau de disette. Le vent discordant souffle mais ne grince pas ; il s'étale, il s'étoile ou il s'étiole, brusquement devient irascible, se perd dans les ruelles. Irrégulier, il halète autour de petites baraques dont le bois est satiné, prend toute sa violence dans ce monde décousu qui entoure une mer janséniste ; c'est elle qui a délégué ses plaintes à cette énorme respiration de l'air, à ce soulèvement d'un vent qui ne peut plus atteindre que nous-même puisque les arbres sont loin et rares. Et l'herbe est trop drue pour se courber... Une enseigne tape contre un mur par saccades. Enfin, le vent se radoucit : il a trouvé sa plénitude. On est dans le lit du vent. Et cette zone vermoulue qui cerne l'océan vibre dans cet acharnement d'une brise qui ne secoue plus que ce qui était déjà sans vie et sans espoir d'un retour au charme ou à la promesse. Un paysage creux et sonore.

J'aime venir à pas de loup dans un tel paysage éreinté, me suffire de la visite d'un chien, d'une flaque d'eau, du passage d'un pêcheur volumineux dont les lignes pendent de l'épaule et s'agrippent au sol, de la volte-face d'un oiseau.

La mer nous demande une approche modeste : ne pas s'embarrasser d'une mémoire, d'un élan romanesque, de rêveuses provisions, ne pas la rendre *proverbiale* surtout. Nous n'en sommes qu'au préambule, aux platitudes. La mer est extraordinaire, la mer est changeante, la mer n'est jamais la même, la mer est un éternel recommencement, etc. Il faut accepter cette première pitance et ne pas s'en étonner. La parole n'intrigue pas encore. Par sa persévérance, elle arrivera à mériter ses mots mais aussi son silence. C'est dans un rire brusque qu'elle trouvera sa meilleure subsistance. Nous ne serons plus qu'excitation et rodomontade ; nous exagérerons nos attitudes, nous abuserons de la surprise, nous comploterons autour d'un rocher. Nous serons envahis par un oubli qui nous laissera perdre nos souvenirs par poignée. Nous serons alors à la recherche des attraits d'une mer qui ne nous opprimera plus : rinceaux de l'écume, scintillements, cailloux dont l'eau met à vif les couleurs et qui deviennent silex blond, pierre à enchâsser, ovule transparent, caillot éphémère, d'une matière de prunelle, vitrés. Puis la pierre reprendra sa rigueur de caillou, se confondra avec les autres, cessera

d'être visible dans le rocailleux et attendra à nouveau d'être rincée par la houle pour reprendre ses chatoiements.

Nous sommes tout à la pureté de cette chasse aux débris dans le dédale des roches, dans leurs déchirures sombres qui recèlent un sable persillé, piqueté de taches blanches, cachette des étoiles de mer et de petits crabes vifs.

Oui, nous nous sommes donnés à cette poursuite sans but parmi les déblais d'une mer dont nous avons oublié les mouvements périlleux et les débordements. Elle est débonnaire, lointaine, imprécise, d'un seul rouleau sur le sable. Elle a décampé et nous avons pris possession d'un terrain qui, sans nul doute, ne nous est confié qu'à titre temporaire. C'est une surface de sable qui respire, où des trous se forment, qui laisse apparaître des traces, des empreintes de pattes, sol d'apparat qui semble le début d'une terre à naître et qui nous est réservée pour un pas tranquille et délié. Nous marchons sur l'ancien fond embruni dont nous attendions moins de nudité, plus de mystère et d'outrance. Espace mort, petit territoire limitrophe que les vagues reprendront, comme convenu, à l'heure dite. La torsade d'une coquille se déroule là par mégarde, un brin d'algue, une nacre effritée, des sachets noirs gonflés d'eau : cela est suffisant pour combler les désirs de notre tournée. Comme nous regrettons de ne pouvoir donner un nom au moindre déchet déposé au hasard, comme perdu d'une poche. Mais le sable devient soyeux et lisse, dormant et soigneux. Les salissures de mousse d'écume ont disparu, ces mousses emportées par le vent et qui sont pareilles à des fleurs de viorne en décembre. Mais sommes-nous en plein hiver sur ce littoral qui tiédit sous les petites lappées d'un soleil d'ambre ?

La cueillette est toujours décevante quand nous ramenons ces minuscules résidus dont nous avons été les impossibles quémandeurs. Les goémons ne sont plus que des feuilles de tabac sec, les coquillages se mettent en poudre ; rien ne tient dans une main moite de citadin.

Nous demandons trop au rivage car nous sommes solidaires d'une tradition qui s'est formée au cours des âges et qui conserve la nostalgie d'une somptuosité toujours accablante. Nous nous gardons bien de ne pas croire à une mer inspirée. Et pourtant nous voulons découvrir un vieux sang rutilant au creux de chaque vague, la chair cramoisie d'une baleine en perdition, d'un aventurier, la rude entaille empourprée d'un combat où les morts ne se comptaient plus. Nous cherchons de graves fantômes dont les revers sont chantés dans toutes les voilures. Nous croyons deviner la rébellion, la mutinerie, la faim, la grande peur dans un couchant mutilé par le mauvais temps. La moindre épave réclame notre enthousiasme et notre inspiration. La plus petite coque éventrée résume notre émerveillement, retentit d'une histoire cruelle : les corps sont déchiquetés, les cris impitoyables. Nous propageons un écho funèbre dont nous sommes, à notre insu, l'unique source. Fièvres, prodiges de la lune, décomposition solennelle, anciennes musiques paillardes, instru-

ments de cuivre, fuites, sillages à contre-jour, tandis que des bandes de dauphins musardent dans le miroitement de la houle moutonnière. Les corvettes sont de sortie.

Nous sommes les *fumeurs* de nos rêveries ; nous façonnons une mer pour une effigie inhumaine ; nous lui dédions les grandes infortunes, le miracle d'une marche au-dessus de l'eau mais aussi les pires complots dans l'ostentation des vagues qui, maintenant, forment une énorme charpente d'écume qui oscille, se défait, se recompose inlassablement. Ossuaire gémissant dont les plis et les replis cachent les hautaines funérailles d'une tempête qui n'a pu aller jusqu'au bout de ses méfaits. Une odeur naît sur des algues semblables à de la jusquiame noire, une odeur de vieilles nippes, de fruits blessés, une odeur pour mourir.

Levons les yeux, si nous avons un compagnon à nos côtés ; c'est le grand moment du relâchement. Il faut parler à nouveau pour ne pas nous croire rejetés d'un monde qui est derrière nous, à la frange, et nous attend. Une mauvaise frontière à passer, ce temps d'une lassitude qui provient d'une trop longue avidité insatisfaite. Mais on peut avoir faim, on peut soupirer, on peut se laisser aller au naturel, ramener brusquement le paysage à ses vraies mesures, défier l'insolite, prendre un air dégagé ou railleur. Que ferons-nous ce soir ? J'ai une faim de loup. Tu as remarqué la petite de l'hôtel, son doux visage démodé ? Pressons le pas, la mer doit monter...

Tout est excessif autour de la mer. Ramenons l'instant non plus à l'adoration mais à l'insolence. Devenons ingénu, distrait. Exprimons-nous dans la plus parfaite imitation. Copions les termes mêmes d'une beauté visible pour tous, sans idolâtrie. Ne restons pas dans les sentiments illicites où la candeur se perd à ne plus être approuvée. L'ignorance a aussi sa fougue et sa rigueur. Parlons du temps qu'il fait, du retour imminent des chalutiers, de l'heure tardive. Ne soyons plus qu'un corps frileux et vulnérable qui se détourne de ce menu fretin de la mer. Quelque vieux pêcheur sournois fouille un sable saturé d'eau : il sait reculer à temps devant les premières veinules de l'eau qui s'insinuent entre les bancs de rochers.

Le moment vient de croire aux marées. L'eau peut précipiter le rythme de ses vagues, le rivage disparaître. Notre zèle s'est éteint. Nous pouvons avoir peur en toute tranquillité, nous détourner de la mer qui n'est plus servile, où apparaissent de légères efflorescences d'un blanc bleuté, humecte les surfaces, ramasse ses anciennes miettes. Elle se déboucle, déborde, cerne ; plus de vagues qui se dandinent. Toute sa houle débarque sur la plage docile à son exaspération.

C'est d'un pas famélique que nous nous dirigeons vers la route du haut, loin de cet océan démonstratif. Abandonnons le chevet de la mer. La nuit nous attend, épaisse sur les coteaux : l'heure du retour, des visages. Maintenant tout est demeure, le moindre café, le plus humble

magasin. Une vitrine s'allume : ce ne sont que des consommateurs qui doivent parler pour ne rien perdre de leur vie. Je me rappelle...

La mer ne s'accommode pas avec le temps qui passe ; elle est au-delà, inoffensive ; son instabilité ne pèse pas sur la nôtre mais, au contraire, la justifie, la remet dans ses parcours, flux et reflux, dans ses houles contrariées, vagues harmonieuses ou dissonantes, douces ou farouches parenthèses de l'écume.

Nous sommes comme la mouette sur l'eau. Personne ne sait où nous irons dormir, de quelle nourriture nous sommes friands, à quel moment de la tempête nous fuirons vers les vieilles rivières de l'intérieur.

La mer sait se désintéresser de nous. Elle n'est pas le commentaire de nos âges ou l'inspiration de nos infidélités. Son écume ne change pas avec les années ; elle est née avec une précoce blancheur. Et ce sont toujours les mêmes marées sur les mêmes rochers. Ne suis-je pas cet enfant peureux qui court ? Ou ce jeune pêcheur qui vise bien la mer avec le plomb de sa ligne immense ? Je suis et je ne suis pas et rien ne me suit.

Quand nous la revoyons, nous savons qu'elle ne sera pas un miroir. Grâce à son manque de mémoire, à cette admirable étourderie de son flot, à ses mouvements parfaits et incompréhensibles (elle n'invente que ce qu'elle est), grâce à cette lumière qui ne la patine pas mais la rend à ses élans et ne la détrousse que de ses redites, non de ses pulsations, elle nous est encore plus chère. Elle ne raccourcit pas le temps passé mais elle le répète, elle le ressasse ; nous nous présentons devant elle, comme en randonnée depuis le début. Rien n'a commencé, rien ne s'est accéléré : notre existence est encore *insigne*. Elle est au premier jour, au premier de nos jours comme ces lévriers moroses qui se couchent au pied de leur maître dans une attente irréfléchie et sommeilleuse.

Nous pouvons nous précipiter vers elle à n'importe quel moment du drame, elle n'aura pas changé, donc, nous n'aurons pas changé. Cet échange invisible entre nos conspirations et son inspiration, voilà ce qui fait que nous ne la quittons jamais tout à fait et que nos années conservent dans leur parcours cette fuite aérienne, même si nous échouons dans un port ; nous remettons la traversée au lendemain, à la prochaine marée.

La mer a blanchi. En me retournant, j'aperçois son altière bergerie, ses toisons, ses fins museaux blafards et cette litière remuée qu'attise un soleil déjà bas. La nuit, la mer se fait étable, logis. C'est une apparition qui s'allume avant de s'alourdir et de revenir à la frayeur. Une mer aggravée, trop éloquente, qui reprend son indépendance vis-à-vis du jour qui meurt déjà sur le littoral mais se ménage encore à l'horizon un réduit embrasé. Le céleste l'emporte, ouvre ses issues et le soleil pénètre dans la mer pensive.

Nous nous écartons d'elle comme d'un livre dont l'histoire sèche trop vite entre les pages.

JEAN CAYROL

LE THÉATRE ET LA MUSIQUE EN ITALIE AU XVIIIe SIÈCLE

par MAURICE VAUSSARD

LES dons naturels du peuple italien pour la musique ont trouvé au XVIIIe siècle leur plein épanouissement. Abondance de grands compositeurs et de virtuoses, largesses de princes et de mécènes en faveur du théâtre, qui est essentiellement un théâtre d'opéra, orientation précoce vers l'art musical d'enfants du peuple qui arrivent à former des ensembles (particulièrement à Venise) que toute l'Europe admire, développement de la musique religieuse avec Marcello, Porpora et Scarlatti, ces éléments favorables servent simultanément le penchant spontané des fils et des filles d'Italie à traduire par le chant ou le concert instrumental les émotions de leur âme. « Dans les premières villes que l'on rencontre en Lombardie, observe Grosley, on trouve déjà un goût décidé pour la musique. Tout le monde y joue du violon, l'office même des églises de village a tout l'air d'un concert, chacun y chantant sa partie suivant la portée de sa voix et l'orgue formant par des sons pleins et soutenus la basse de toutes ces parties. Plus on avance en Italie et plus ce goût paraît augmenter de vivacité en sorte que... l'Italie peut être comparée à un diapason dont Naples tient l'octave. »

L'abbé Coyer s'exprime de façon presque identique. « A peine a-t-on passé les Alpes... que la musique se présente sans la chercher. Le violon, la harpe, le chant vous arrêtent dans les rues. On entend sur les places publiques un cordonnier, un forgeron, un menuisier et d'autres gens de cette espèce chanter un *aria* à plusieurs parties avec une justesse, un goût qu'ils doivent à la nature et à l'habitude d'entendre des harmonistes que l'art a formés. Si on entre dans quelque bonne maison sans choisir, c'est bien

— Ci-dessus théâtre de la Pergola à Florence (Phot. Roger Viollet).

autre chose. On y trouve des concerts qui demanderaient ailleurs beaucoup de préparation, de recherches, de combinaisons, pour rester fort au-dessous. Plus on s'avance en Italie, plus la musique s'avance à la perfection. Naples en est le plus haut point. »

Cependant la vie de société et le plaisir de la conversation trouvent dans le théâtre plutôt un cadre qu'un aliment. Les nobles vont au spectacle plus pour voir et être vus, pour jouer, pour faire leur cour aux dames que pour vibrer à l'audition d'une musique souvent exquise. Il n'est pas un étranger vraiment épris de *bel canto* qui ne s'en plaigne, fût-ce un simple amateur et non un véritable artiste.

A Rome, dès que la saison d'opéra est commencée — de novembre ou au plus tard de Noël au carême — les assemblées cessent dans les salons aristocratiques, les dames tiennent la *conversazione* dans leurs loges, où l'on va leur faire visite. Les places ne se disposent point, comme en France, en rangs de fauteuils les uns derrière les autres, mais forment un cercle élargi aux dimensions de chaque loge, généralement plus vastes que les nôtres, parfois avec une table de jeu au milieu.

A Turin, la loge royale, qui occupe le milieu de la salle, au deuxième étage, est fermée dans le fond par des portes en glaces où se reflète le spectacle pour ceux des joueurs qui tournent le dos à la scène. La présence du roi lui-même n'empêche pas qu'il ne se fasse beaucoup de bruit, car personne n'écoute les récitatifs, habituellement très longs. A Milan, Grosley voit également des loges illuminées, tapissées de glaces et entourées de canapés, pouvant même se fermer par devant « pour que le spectacle fasse moins de tort à la conversation ». A Venise, à Padoue, les loges se closent aussi par des volets et les salles sont précédées d'un *ridotto*, d'un salon de jeu. De même le théâtre de la Pergola, construit en 1755, le plus élégant de Florence, qui en comptera une quinzaine au XVIIIe siècle.

Cependant c'est à quelques familles nobles que l'Italie doit l'apparition de véritables théâtres, à Venise en 1637 le San Cassiano, propriété des Tron, où l'*Andromede* de François Manelli constituera le premier spectacle de l'opéra italien en 1639, les théâtres des Saints-Jean-et-Paul et de San Mosè, aux Giustiniani, ce dernier inauguré avec l'*Arianna* de Monteverdi. Plus tard, les Grimani deviennent les grands pourvoyeurs de l'art dramatique dans cette ville, où il s'ouvre au total seize théâtres entre 1637 et 1699, portant pour la plupart le nom du saint titulaire de la paroisse. Au milieu du XVIIIe siècle les drames de Métastase sont représentés dans la salle Saint-Jean-Chrysostome. Au temps des Goldoni, le Saint-Benoît tient la première place ; il y a deux théâtres pour le drame lyrique, deux pour l'opéra-bouffe et trois pour la comédie.

A Gênes, les Adorno, propriétaires du théâtre *del Falcone*, qui avait remplacé l'annexe banale d'une auberge du même nom, donnant des spectacles de variétés sans aucun caractère artistique, deviennent dès 1646 les pionniers de la scène lyrique au point d'y pouvoir faire représenter cette année-là l'*Orfeo* de Monteverdi. Cinq ans plus tard, le Falcone est entière-

ment rénové par l'architecte milanais du même nom, qui édifiera aussi le fastueux palais des Durazzo, auxquels passe le théâtre en 1679. Un incendie le détruit en 1702. Ils en ordonnent aussitôt la reconstruction à Carlo Fontana, qui la termine en 1705. C'est sous cette forme que le XVIIIe siècle connaîtra ce « théâtre délicieux qui eut de nombreux et illustres admirateurs : de Goldoni au président de Brosses, de Casanova à Rousseau, de Burney à Roland ». En 1702, il est doublé par le Sant'Agostino, également aux Durazzo.

Le Falcone était un théâtre à cinq étages de loges, avec un parterre debout. Dans d'autres salles, comme à Turin, il y avait six étages de loges et le parterre était garni de bancs, disposition la plus fréquente. A Padoue, le parterre comptait même deux cent cinquante sièges indépendants susceptibles d'être cadenassés, mais, assis ou debout, le parterre n'était « guère peuplé que par la canaille » — Charles, comte de Brosses, *dixit* — sur laquelle les patriciens de Venise ne se gênaient pas pour cracher ou faire pleuvoir les bouts de chandelle ; même le premier rang de loges, correspondant à nos « baignoires », se trouvait abandonné « aux filles suspectes, comme trop voisin du parterre ». En effet, dans certains théâtres une sorte d'estrade, la *ringhiera*, était ménagée au bas et tout le long des premières loges. Là se plaçaient les hommes qui pendant les entractes pouvaient en se levant converser avec les dames assises peu au-dessus d'eux. Les personnes de condition louaient les loges du second, du troisième et parfois même du quatrième étage. Les domestiques occupaient l'amphithéâtre. Quand leurs maîtres voulaient s'en aller, ils leur faisaient signe du bas. Les valets allumaient alors des lanternes devant toute l'assistance et regagnaient avec eux le carrosse qui les attendait.

Bien que les salles fussent comme les nôtres ovales ou semi-circulaires, les loges de même rang étaient souvent construites en légère saillie les unes sur les autres à mesure qu'on s'éloignait de la scène afin d'en dégager davantage la vue. C'était le cas, par exemple, à Padoue et à Vérone, avec 29 et 27 loges respectivement par étage. Enfin le San Carlo de Naples, le plus magnifique de tous, attenant au palais royal, contenait six étages de 24 loges, où tenaient à l'aise dix à douze personnes. Soixante-dix appartenaient aux principales familles de Naples, qui les avaient achetées et ne pouvaient y renoncer sans permission du roi.

Les prix s'étaient échelonnés de 770 ducats pour les deux premières files, plus un loyer annuel de 230 ducats [1], à 580 pour la quatrième, plus un loyer annuel de 180 ducats. Le billet de parterre coûtait 3 carlins. Les valets en livrée en étaient exclus.

Au San Carlo, il était défendu d'applaudir et de bisser : c'était un privilège royal. On y montait en moyenne trois opéras par an avec douze à quatorze représentations pour chacun. Les escaliers, les dégagements étaient splendides et la scène, presque aussi profonde que celle du palais Garnier, permettait les plus amples décorations.

— Le ducat valait environ 1 500 de nos francs légers, le carlin 150 francs.

Le San Carlo fut inauguré le 4 novembre 1737 avec l'*Achille in Sciro* de Métastase, orchestré par Porpora. La scène, œuvre du célèbre décorateur Pietro Righini, représentait un temple grandiose entouré de portiques formant une vaste place. Entre les colonnades on apercevait d'un côté le bois sacré et de l'autre la plage de Skyros. Ensuite vinrent l'*Olympiade*, tenue pour « divine » par les contemporains, également avec musique de Porpora, et *Artaxerxès*.

Les années suivantes, Métastase et le drame lyrique demeurèrent à l'honneur. En 1738, à l'occasion du mariage royal, on donne de lui *Démétrius* avec musique de Léo, puis *La Clémence de Titus*, *Thémistocle*, *Sémiramis*, *Parthenope*, *Adrien en Syrie*, *Le Triomphe de Camille*, *Zénobie*, etc., en collaboration avec les meilleurs maîtres de chapelle de l'époque, principalement Porpora et Vinci, qui fut le maître de Pergolèse. Un seul opéra-bouffe prit place parmi ces opéras et quelquefois des intermèdes bouffes, mais ils seront définitivement abandonnés en 1741. En revanche, plusieurs compositeurs mirent parfois en musique une même œuvre de Métastase. Ainsi Leo en 1740, pour *Achille à Skyros* et Gluck en 1752 pour *La Clémence de Titus*.

La Scala de Milan fut le dernier des grands théâtres lyriques construits en Italie au XVIIIe siècle. Elle remplaça le Théâtre Ducal qui, construit en bois, avait brûlé deux fois, en 1708 et en 1776, et fut inaugurée le 3 août 1778. Piermarini, son architecte, prit les plus grandes précautions pour garantir contre l'incendie le chef-d'œuvre qui l'a illustré. Une machine hydraulique d'invention récente vint se joindre à trois grands réservoirs remplis d'eau placés sous les voûtes au-dessus de la scène. Le coût de la construction fut assumé par les propriétaires de loges sous l'autorité des « chevaliers associés », sorte de comité d'initiative et de gestion formé de quatre membres de la noblesse milanaise, assez riches pour supporter les pertes éventuelles. De fait, les débuts de l'entreprise furent difficiles et en dix ans, de 1778 à 1788, les « chevaliers associés » demeurèrent en perte de 24 000 sequins, soit environ 96 millions de nos francs dévalués. Ils passèrent ensuite la main à des compagnies diverses.

Rien n'avait été épargné pour la splendeur de l'édifice, et sa décoration intérieure. Comme le San Carlo, il était à six étages de loges et celles-ci constituaient un véritable prolongement des palais aristocratiques, un salon supplémentaire où l'on recevait ses amis, où l'on jouait, mangeait — une arrière-loge permettait de cuisiner — et au besoin dormait. Très vastes, tendues d'étoffes de soie ou de toiles de Vienne, analogues à nos toiles de Jouy, sous des plafonds peints, ou scintillants de glaces, ou de bois sculpté et doré, elles contenaient des assemblages variés de sièges et de divans. Des appliques de bronze ciselé s'intercalaient entre des miroirs de Venise ; des stucs ou des paysages bucoliques en panneaux alternés complétaient ces riches ensembles.

Le parterre comportait 600 places assises, réparties en chaises et canapés recouverts de bombasin jaune. Le somptueux foyer (*Ridotto*) et ses salles

latérales, aux vastes cheminées de marbre et aux voûtes ornementées de guirlandes de fleurs, renfermaient suivant l'usage quantité de tables de jeu à l'anglaise et de fauteuils sculptés. Dans les loges d'artistes on trouvait des tapisseries des Flandres, à décor de verdures et d'oiseaux. Accordée au style néo-classique de l'édifice, la salle elle-même, d'une acoustique parfaite, avait été voulue très sobre par Piermarini. Le devant des loges ne s'ornait à volonté que des blasons (ou des initiales) des propriétaires, et ces emblèmes eux-mêmes disparaîtront en 1798 quand le régime républicain français exportera l'égalitarisme révolutionnaire. L'orchestre était disposé sur une ample plate-forme qui pouvait s'abaisser hydrauliquement au-dessous du niveau du parterre. Très profonde, la scène n'avait d'abord connu que le traditionnel éclairage à l'huile, mais à partir de 1788 celui-ci sera remplacé par la lampe d'Argand, introduite depuis peu à Londres et à Paris.

L'art musical n'était cependant pas aussi anciennement et profondément implanté à Milan qu'à Naples et à Venise. Les premiers temps de la Scala furent assez décevants. Deux ans s'écoulèrent, jusqu'à 1780, entre le spectacle inaugural et la reprise du théâtre lyrique. Dans l'intervalle et par la suite, de fréquentes représentations dramatiques, des farces et même des marionnettes alterneront avec la musique durant les diverses saisons de l'année, surtout celle du mois d'août dite *l'autunnino*. La salle accueille équilibristes, acrobates et jongleurs, voire, au printemps de 1786, des danseurs de corde. Mais elle s'ouvre aussi à des *veglioni*, des bals et surtout des bals masqués, ainsi qu'à des opéras-bouffes. Plusieurs œuvres de Cimarosa y seront cependant données en première audition entre 1780 et 1793 ; de même en 1788 la dernière œuvre écrite par Cherubini avant son départ pour la France, *Iphigénie en Aulide*.

⁂

L'opéra italien était au XVIIIe siècle une véritable tragédie, habituellement en trois actes eux-mêmes répartis en plusieurs tableaux donnant prétexte aux changements de décors, et comportait d'interminables récitatifs, qui peuvent justifier l'inattention d'une partie du public. Le grand air chanté terminait les scènes ; ici l'intérêt de l'assistance se réveillait, d'autant que certains chanteurs jouissaient d'une popularité immense et généralement méritée. En principe, dans ces opéras, les hommes tenaient tous les rôles, les femmes n'étant que très rarement admises sur le théâtre, du moins à Naples et à Rome, tant on craignait que par leur séduction elles ne missent le trouble dans les familles. D'où la prolifération des *castrati*.

La castration, pratiquée largement sur des enfants pauvres avec une inconscience déconcertante nuancée d'hypocrisie, car les jeunes garçons devaient la demander eux-mêmes à un âge où ils n'en pouvaient pas prévoir les conséquences, soit vers sept ou huit ans, fournissait de soprani et de contralti non seulement les chapelles papales, mais les théâtres lyriques. L'opération était défendue dans les conservatoires, mais il fallait y placer

d'abord les candidats à une carrière musicale possible pour s'assurer de leurs dispositions. Les parents reprenaient alors leurs enfants chez eux quelque temps et les renvoyaient au conservatoire après l'intervention chirurgicale. Certains castrats gagnaient des fortunes — ceci compensant cela. Caffarello devint assez riche pour acheter la terre de San Donato, à laquelle était attaché le titre de duc. Il était, disent les chroniques contemporaines, arrogant, impertinent et indispensable.

Un autre élève de Porpora, Farinello, après avoir charmé l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre par sa voix, fut appelé à la cour d'Espagne où il enchanta la vieillesse de Philippe V, accumula les honneurs, et, revenu dans sa patrie, fit de ses grands biens le meilleur usage, jusqu'à un âge avancé. Le président de Brosses cite parmi les nombreux castrats qui le charmèrent, lui aussi, le Siennois Senesino, les Milanais Appianino, Monticelli, Salimbeni, tous élèves à Naples de Porpora, et celui que l'on dénomma Porporino, « joli comme une jolie fille ». Montesquieu entendit aussi à Rome deux castrats, Mariotti et Chiostra, qui jouaient habillés en femmes, « les plus belles créatures que j'aie vues de ma vie, écrit-il, et qui auraient inspiré le goût de Gomorrhe aux gens qui ont le goût le moins dépravé à cet égard ». Mais ces succès étaient loin d'être assurés et souvent à la puberté la voix de ces malheureux enfants changeait, on ne pouvait l'exploiter, ou ils la perdaient tout à fait. Lalande soutient qu'à peine un cas sur cent réussissait pleinement, ce qui paraît exagéré. Bien entendu, il y avait aussi d'admirables ténors parmi les chanteurs italiens du Settecento ; les soprani semblent cependant avoir été les plus recherchés.

Le roi Charles[1] s'ennuyait à l'opéra et n'y appréciait guère que les ballets ; mais il aimait le théâtre comique. Quand il n'était encore que duc de Parme, il avait à son service une compagnie de onze comédiens attachée à une petite scène de cour, qu'il emmena avec lui à Naples en 1735. On y donnait des farces assez grossières, qui finirent par le lasser et les scandales occasionnés par certaines comédiennes compromirent définitivement l'impresario. La compagnie fut liquidée en 1744. Une troupe de meilleure tenue, exercée par un auteur applaudi mais prolixe, le baron de Liveri, la remplaça et se fit écouter de la cour jusqu'à la veille du départ de Charles III pour l'Espagne. Elle ne montait qu'une pièce par an, avec une extraordinaire minutie et des répétitions quotidiennes. Il arriva qu'un soupir y fut repris jusqu'à trente-deux fois !

⁂

Autant que le jeu et les bavardages dans les loges, autant que l'ennui distillé par les récitatifs, une dernière cause empêchait les mélomanes de goûter comme ils l'eussent souhaité une musique parfois fort belle : le bruit fait au parterre par les admirateurs des artistes en renom, souvent

1. Charles III, roi d'Espagne en 1759 où il succède à son père Philippe V après avoir régné à Parme, puis à Naples depuis 1731.

partagés en factions rivales. On les applaudissait, on les acclamait pendant tout le temps qu'ils chantaient. Parfois le public populaire du parterre, porteur de longs bâtons, en frappait les bancs à grands coups en témoignage d'admiration. Puis des cinquièmes loges d'autres jetaient à pleines mains dans la salle des sonnets imprimés à la louange de tel ou tel *virtuoso*, de telle ou telle *diva*. On se penchait des loges pour en attraper, on se bousculait au parterre pour les ramasser. Tout cela produisait un véritable charivari que les chanteurs accueillaient d'un sourire complice, habitués qu'ils étaient à ces hommages délirants.

Dans les théâtres d'opéra, surtout quand le roi de Naples, le roi de Sardaigne ou, à la Scala, le représentant de l'empereur assistait à la représentation, un silence relatif s'établissait néanmoins. Mais à la comédie, l'exubérance italienne ne pouvait être contenue. Habitué de longue date aux thèmes traditionnels de la *commedia dell'arte*, à base de bastonnades, de quiproquos, de grosses plaisanteries dont il n'est passé que le plus fin dans les farces de Molière, il y aurait eu toute une éducation à faire du grand public de la péninsule pour le rendre capable de goûter la véritable comédie de caractère. Goldoni lui-même y échoua dans sa propre ville. Ses pièces en dialecte vénitien, qui comptent d'ailleurs parmi les meilleures car il écrit mal en italien, furent seules vraiment goûtées. S'il accepte de venir, en 1762, diriger le Théâtre-Italien à Paris, qu'il ne quittera plus, c'est qu'il se sent trop discuté à Venise.

Les salles de comédie y étaient nombreuses mais sommairement équipées. Une heure avant le lever du rideau, « on allumait deux misérables lumignons au bout de deux flambeaux de bois et ils suffisaient pour éclairer la scène jusqu'au commencement de la représentation ». La salle demeurait complètement obscure, sauf un peu de lumière dans les plus grandes loges des étages distingués et quelques chandelles de suif malodorantes éclairant l'orchestre. Les stalles des premiers rangs de parterre, recherchées par les amateurs passionnés de comédie, lorsqu'on prévoyait une grande affluence, étaient souvent occupées à l'avance par des domestiques. On n'y voyait que des hommes et quelques femmes du peuple. Ces stalles étaient de gros bois, comme celles des églises, et entre deux actes le portier du théâtre, un rat de cave à la main, passait de rang en rang pour faire payer le prix des places, très modique et uniforme, d'ordinaire un *paolo* (0,60 environ de 1914) et deux *paoli* et demi pour le parterre des théâtres d'opéra.

Aucun service d'ordre n'existait dans la salle ; un ou deux policiers sans uniforme se montraient seulement en cas de nécessité. Le plus grand charivari n'était pas tenu pour condamnable. « Dans les théâtres vénitiens, on applaudissait ou l'on sifflait suivant son humeur ou son parti ; on y entendait des éclats de rire qui n'en finissait plus, des voix basses ou aiguës, des chuchotements de femmes, des miaulements de chat, des chants de coq, des éternuements, des toux simulées, des bâillements, des exclamations de toutes sortes » (Pompeo Molmenti).

Dans les autres capitales il en était à peu près de même. A Rome où régnaient les masques napolitains, le public était si grossier qu'on y préférait Polichinelle à la bonne comédie et les parterres étaient remplis d'abbés qui, souvent, non contents de siffler, apostrophaient les interprètes du bon Goldoni. Addison rapporte avoir vu jouer à Bologne une traduction du *Cid* où l'on avait introduit les masques de la comédie italienne ! « Elle n'aurait jamais plu si ces bouffons n'y avaient pas trouvé place. »

En revanche, au XVIIIe siècle, la *comédie larmoyante* ou *tragédie bourgeoise* connut, en Italie comme en France, son heure de grande vogue, sans avoir produit cependant aucune œuvre digne de mémoire. Dans ce domaine l'Italie n'a pas eu de Diderot ni même de La Chaussée. Mais le goût des larmes, l'attendrissement devant les vertus domestiques ou celles du bon sauvage servent d'inconscient alibi au libertinage de l'aristocratie et au déferlement de cruauté qui accompagnera la Révolution dans la classe moyenne.

⁂

Revenons à la musique. Il y avait heureusement d'autres lieux que le théâtre où l'on pouvait écouter dans le silence une musique vraiment sublime : c'étaient surtout les conservatoires entretenus aux frais de l'Etat dans les quatre hôpitaux de Venise : *Pietà*, *Incurabili*, *Derelitti* et *Mendicanti*. Des orphelines, des filles naturelles y étaient formées à la musique vocale et instrumentale par de prestigieux maîtres de chapelle (Monteverdi, Cavalli, Lotti furent du nombre) et les résultats, au jugement unanime de quiconque les entendit, pouvaient satisfaire le goût le plus difficile. Le roi Frédéric IV de Danemark, l'empereur Joseph II en 1769, le pape Pie VI en 1782, le grand-duc Paul de Russie et la grande-duchesse Sophie, sa femme, le roi Gustave-Adolphe de Suède en 1784 assistèrent dans les hôpitaux à l'audition de ces artistes. Le gouvernement ne croyait pas pouvoir offrir à ses hôtes illustres jouissance plus délicate.

Les meilleures exécutantes parmi les filles cloîtrées à la façon des religieuses [1] et qu'on entrevoyait à peine derrière leurs grilles, étaient connues à Venise par leur prénom, la Zabetta, la Margarita, la Chiaretta, et l'objet, dans le peuple, d'une manière de culte, d'une ferveur unanime. Le président de Brosses ne tarit pas d'éloges sur cette « musique transcendante », ces « voix adorables pour la légèreté », sur « la perfection des symphonies » qu'il entend à la *Pietà*. Rousseau n'est pas moins enthousiaste dans les *Confessions*. Gœthe, en 1784, est pareillement séduit. Il écoute un oratorio aux *Mendicanti* : « Un soprano chantait le rôle de Saül, le protagoniste du drame. Pour moi, je n'avais jamais entendu pareille voix : la musique était dans quelques parties d'une beauté ineffable. »

Quant à la chorégraphie, qui devait par la suite consacrer le prestige des danseuses de la Scala, elle demeure au XVIIIe siècle éclipsée par la musique. Certes, le plaisir de la danse y est familier à toutes les classes

1. On sait que les jeunes filles de l'aristocratie ne se montraient presque jamais en public à Venise avant leur mariage. Elevées comme elles loin du monde, les orphelines des hôpitaux participaient à la même rigueur.

de la société — à Milan on n'a peut-être jamais autant dansé dans les salons — et il y a toujours au théâtre quelques danseurs professionnels ; mais le ballet est loin d'avoir la même importance qu'en France. L'ordonnance même de l'opéra italien, avec ses interminables récitatifs, ne s'y prête pas. C'est donc seulement vers la fin du siècle qu'à Milan, dont on a pu écrire qu'elle était « farcie de francomanie », le célèbre chorégraphe français, Jean-Georges Noverre, produit en 1774 une de ses compositions sur la scène du théâtre Ducal. Le succès fut triomphal et dès lors on voit peu à peu le ballet s'introduire dans le drame musical, plus ou moins artificiellement. On en comptera sept à la Scala en 1779, neuf en 1780, douze en 1782, surtout sous la forme du ballet dit « de demi-caractère », mélange de comique et de sentimental, de vérité et de fiction. Le ballet de Noverre, *Jason et Médée*, est accueilli avec enthousiasme en 1788. Certaines familles se mettent alors à cultiver tous les emplois de danseurs des deux sexes qui, comme autrefois les luthiers, les orfèvres et les typographes, instaurent en Italie une véritable primauté chorégraphique et des dynasties d'étoiles.

Pendant l'occupation française de l'Italie le théâtre italien subira naturellement l'influence de notre art dramatique et de nos coutumes. Puis le progrès du goût affinera le répertoire comique ; et l'opéra, avec Bellini, en même temps qu'il s'écartera des sujets mythologiques, trouvera une contexture plus souple qui le fera apprécier de l'Europe entière. Comme Cherubini, Bellini termine à Paris sa courte et glorieuse carrière. Désormais les musiciens des deux pays composeront suivant les mêmes règles, les différences ne tenant plus qu'à leur talent personnel ou au génie de leur nation.

MAURICE VAUSSARD

CHRONIQUE DES LIVRES

HENRI SAUGUET

par Marcel SCHNEIDER *(Ed. Ventadour)*

CETTE plaquette est la dernière parue dans la vivante collection des « Musiciens d'aujourd'hui » que dirige André Boll. On connaît l'intelligence, le style délié, la fine sensibilité de Marcel Schneider et l'on comprend que nul mieux que lui ne pouvait brosser le portrait d'Henri Sauguet, poète lui-même.

Il n'est pas question en ces trente pages, illustrées de photos inédites, de relater la vie du musicien ni de mettre en valeur toutes ses œuvres, mais d'en faire la synthèse de façon suggestive en découpant « les sept moments décisifs de sa vie » : le flûtiau du pâtre pyrénéen (qui à 4 ans découvrit à Sauguet la musique) ; la révélation de Debussy (décision d'être compositeur) ; le « Groupe des Six » (camarades et amis dont Darius Milhaud surtout fut son plus sûr appui) ; Erik Satie (son maître de l'Ecole d'Arcueil) ; *La Chatte* (son premier ballet et son premier succès) ; *Fabrice et Marianne* (créé au Festival d'Aix en 1954) ; le souvenir de sa mère (dont la mort lui a inspiré son *deuxième quatuor à cordes*, peut-être son œuvre majeure).

Après avoir lu ce petit livre si vivant on connaît Sauguet bien mieux qu'après avoir compulsé dates et analyses qui n'apprennent rien à personne.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique des livres page 97.)

DANS LA POCHE DU TABLIER

par Claude Aveline

Je débarquai dans l'île de B*** par un temps épouvantable. La mer ne nous avait fait grâce de rien pendant la traversée, ni de ses lames qui soulevaient le bateau et le cœur, ni du brouillard et des mugissements obsédants de la sirène, ni du retard qui avait doublé l'heure du voyage. Mais comme les passagers (une quinzaine en tout) avaient été mis à l'abri dans le salon-bar, il me sembla, lorsque je me retrouvai en plein air, que la tempête secouait l'île cent fois plus furieusement que l'eau. La nuit tombait déjà, nous touchions à la fin de novembre. Le brouillard s'était dissipé, il pleuvait par rafales. Sur le quai lisse et luisant, éclairé de rares lampadaires, j'aperçus quelques hommes équipés comme des marins de Terre-Neuve, où il ne devait assurément pas faire plus mauvais. Sauf un, qui portait le long imperméable et le casque du policeman ; nous n'avions quand même pas quitté la vieille Angleterre. Il y avait aussi quatre ou cinq voitures immobiles, un petit autobus. Et au loin des maisons basses, toutes recroquevillées faute de pouvoir se soustraire aux éléments. « Je n'aurai personne ce soir », me dis-je. Je me demandais comment j'allais tirer de mon portefeuille l'adresse de mes hôtes pour la soumettre au policeman, car il se montrerait comme tous ses congénères de la métropole fermé à mon accent, quand une voix aiguë cria quelque part :

— Professeur ?

Je m'engageai front bas contre le vent qui m'avait porté ce cri délicieux. La portière d'une auto s'était ouverte, un chauffeur en livrée eut l'héroïsme de retirer sa casquette avant de prendre mon bagage, tandis qu'une main féminine s'agitait à la seconde portière.

— Montez vite, Professeur ! Vous allez me maudire de vous avoir invité dans un trou pareil ! J'espère au moins que vous n'avez pas eu le mal de mer ?

L'accent le plus parisien après un tel voyage, dans ce décor du bout du monde et dans cette voiture qui s'était éclairée, haute et solennelle comme on n'en voit plus même à Londres : je ne cachai pas mon admiration. Mrs Cox éclata de rire.

— Je suis française, Professeur, française de père et de mère et

depuis des générations ! Française exilée par les liens du mariage ! On ne vous l'a pas dit, à Paris ? Mais si je n'étais pas française, pff ! l'association n'aurait jamais existé ! Vous imaginez, sortir les gens de chez eux quand nous avons ce temps-là ?

L'auto roulait vers les maisons dans un grand bruit de flaques écrasées. Mrs Cox me racontait sa vie. Elle ne savait même plus si, géographiquement, la France existait encore. Mr Cox détestait voyager, « et une femme doit suivre son mari, dit-elle en riant de nouveau, même lorsqu'il ne bouge pas de son fauteuil ! » Elle avait des yeux et un parfum très vifs, une bouche un peu épaisse, rouge, un manteau de fourrure lourd et souple, de petits souliers à talons fins qui devaient avoir peu de contacts avec les flaques de l'île. Et trente ans tout au plus. Je comprenais qu'elle eût plaisir à parler avec un compatriote. Elle ne s'en priva point.

Ni la nuit ni la pluie ne me permirent d'examiner la façade devant laquelle Mrs Cox s'écria : « Voilà le Home sweet Home, Professeur ! » Sitôt que nous fûmes dans le vestibule, suivis du chauffeur et de ma valise, et reçus par la vieille femme de charge traditionnelle, je pus constater l'extraordinaire désaccord qui opposait, sans qu'elle y parût sensible, mon hôtesse à son cadre. Tout était sombre, les boiseries, les meubles, j'allais dire : les lumières ; tout datait du siècle dernier en voulant paraître encore plus ancien ; et Mrs Cox s'y démenait comme elle eût fait dans un hall d'hôtel international entre dix serviteurs. Elle demanda si *la* chambre était prête, si *on* pourrait bientôt dîner, si Mr Cox était arrivé. Elle aurait monté devant moi le large escalier du fond au lieu de me confier à la femme de charge que je n'en eusse pas été trop surpris.

Prenant possession de *ma* chambre, je pus me demander si elle y avait jamais pénétré. Chaque nation a son mauvais goût, mais, de toute évidence, celui-là ne devait rien à une Française. Non qu'il fût égal au nôtre, l'Angleterre est toujours plus mesurée dans ses manifestations. Il était typiquement anglais. Les colonies lui avaient apporté leur concours : une défense d'éléphant, une panoplie de sagaies et de flèches. Quelques mauvaises gravures historiques entouraient sur l'un des murs principaux la photographie d'un jeune soldat au regard fixe, qui devait être maintenant général s'il vivait encore ; et sur l'autre mur le portrait colorié d'un épagneul, très sympathique. Dans une alcôve dissimulée par un rideau rouge, la baignoire, le lavabo de marbre, une table de marbre également évoquaient eux aussi le confort d'un autre âge — ma jeunesse et au-delà... Mais l'eau chaude était bouillante. Y plonger des mains et des poignets glacés vous raccommode aussitôt avec un liquide qui vous fait souffrir autrement de tant de façons.

Mrs Cox avait convié pour le dîner, sans leurs femmes, le président, le vice-président et le trésorier de l'association : elle se contentait d'en être la secrétaire, « dites l'animatrice et la fée ! » déclara le président

en levant un verre rempli de vin français. Ces trois messieurs étaient britanniques et leurs âges correspondaient à leurs titres. Le trésorier, jeune, myope et chauve, écoutait Mrs Cox la bouche ouverte, puis, rougissant tout à coup, avalait des fourchetées pour rattraper son retard. Les deux anciens s'esclaffaient au contraire à tout propos, ripostaient gaillardement, buvaient fort, comme s'ils n'avaient rien voulu perdre d'un moment qui devait trancher sur le reste de leur existence. Industriels l'un et l'autre ; le trésorier enseignait le français au collège.

Installé en face de son exubérante épouse, Mr Cox mâchait lentement sa nourriture avec un sourire vague où il y avait de la fierté. Il ressemblait au soldat de ma chambre comme un grand-père à son petit-fils : vu l'âge du portrait, c'était lui. Le regard à peine moins fixe, plein de sommeil, d'un bleu très effacé ; une carrure puissante mais bonhomme. Industriel également, grosse usine, m'avait-on dit à Paris, grosse fortune. J'avais appris dans la voiture qu'il avait perdu sa première femme après vingt-cinq ans de mariage et sans progéniture. L'enfant, c'était lui aussi, à en juger par tous les soins dont Mrs Cox l'entourait. Elle l'appelait Poopee Whoopee (et l'un des présidents répétait aussitôt : « Hello, Poopee Whoopee ! » au grand contentement de l'autre, tandis que le trésorier prenait un air sournois). Elle le mettait en garde contre les brûlures du potage, contre l'abus du sel, « mauvais pour vos petits reins, vous le savez bien, pauvre chou ! », l'obligeait à boire de l'eau, « mais qui dégustera son petit brandy pour finir parce qu'il aura été bien sage ? Poopee Whoopee ! » Mr Cox comprenait « le français pratique » mais refusait de le parler. Il n'avait jamais assisté à une conférence de l'association. « Tu préfères qu'on te raconte ensuite, n'est-ce pas, chéri ? » Plusieurs fois, il répondit : « Oh oui oui oui », très vite, pour amuser la table. Mrs Cox s'écriait : « Croyez-vous qu'il est drôle ! »

Ma formation scientifique et mes nombreux voyages m'épargnent toute pudibonderie, et même tout puritanisme. La découverte chez les puritains d'une Française comme celle-là me donna néanmoins de l'humeur. Quand nous arrivâmes au brandy et aux cigares, dans un grand salon mortel plus froid que la salle à manger, Mrs Cox disparut pour revenir la beauté refaite, parfumée de nouveau, avec un autre chapeau et un autre manteau de fourrure qu'au débarcadère.

— Messieurs, dit-elle, on nous attend !

Devant la grille de boulets, elle tapota des coussins au fond d'un large fauteuil, disposa tout près le *Times* et la bouteille de brandy. Mr Cox une fois installé, elle lui piqua un baiser sur le front.

— Allons, gémit-elle en feignant le désespoir, si je disais : Qui m'aime me suive, je verrais tout de suite que mon Poopee Whoopee ne n'aime pas !

— Ah, fit le vice-président pâmé, ces Françaises...

C'était bien mon avis, mais je ne l'eusse pas exprimé sur ce ton.

Mrs Cox me prit dans sa voiture, avec le trésorier qui n'en avait pas. Les présidents partirent dans celle de l'un d'eux, comme ils étaient venus, et nous doublèrent pour pouvoir nous accueillir. La tempête ne s'était pas calmée. J'exprimai des craintes au sujet du public. Le trésorier, dont je n'avais presque pas entendu la voix jusqu'alors, m'assura dans un français parfait que Mrs Cox serait capable de réunir, si l'envie lui en prenait, le Mont Blanc et l'Himalaya. Elle lui donna une tape sur la main. Avec le regard de ma chatte quand je la caresse sous le menton, elle ronronna :

— Croyez-vous, Professeur ! Et on prétend que les Anglais ne savent pas parler aux femmes !

Le trésorier avait eu raison. La salle était pleine, sans que je pusse en tirer de l'orgueil. Je fus honorablement accueilli, mais Mrs Cox attirait tous les compliments, ou presque tous : il y avait aussi quelques dames dans l'assistance, et leurs maris. Elle serra des quantités de mains, à la française, sourit, salua, virevolta, jusqu'au moment où le président, les joues reconnaissantes du chaleureux dîner qu'il avait fait, se tapa dans les paumes en criant :

— Huit heures, huit heures ! Voulez-vous prendre place !

Il remercia l'assistance d'être venue si nombreuse malgré le mauvais temps pour écouter un des plus distingués professeurs du grand Collège de France de Paris qui allait exposer un sujet très très intéressant. Il annonça qu'il donnerait d'abord la parole, « comme d'habitude », à Mme Cox-Legouget, car son français trop peu châtié ne lui permettrait pas de me rendre un hommage convenable. Cette remarque certainement rituelle souleva un murmure qui ne devait pas l'être moins. Mon humeur se gâta tout à fait.

J'ai subi dans ma carrière les présentations les plus variées, mais jamais aucun de mes introducteurs n'aurait eu l'idée de ressembler à Mrs Cox, même devenue pour la circonstance Mme Cox-Legouget. Elle fut stupéfiante. Sans la moindre note, sur le ton que donne la familiarité quotidienne avec les œuvres de l'auteur le plus aimé — chose difficile à croire quand il s'agit des miennes — elle récita de bout en bout la notice que m'a consacrée dans un récent manuel l'un de mes collègues, non sans l'avoir finement expurgée de ses réserves, en effet présomptueuses et sujettes à caution. J'aurais voulu pouvoir me joindre aux applaudissements de l'assistance. Je me contentai de lui sourire en m'inclinant. Comme elle s'asseyait près de moi, elle osa me dire à l'oreille :

— Je n'aurais pas accompli mon devoir, Professeur, si je ne vous avais étudié comme vous le méritez.

Après la causerie, elle fit circuler du thé noir et des gâteaux secs. Elle m'expliqua ensuite dans la voiture qui nous ramenait tous les deux pourquoi elle n'avait pas organisé de réception chez elle : à son âge, Mr Cox supportait mal la foule, il serait infiniment plus heureux, et

honoré, de me posséder un peu seul. Quand nous entrâmes dans le salon, il abaissa son journal.

— Alors, dit-il, bien ? Oui oui oui ?

Le brandy s'était raréfié dans la bouteille, sans doute parce que la grille des boulets ne suffisait pas à chauffer la pièce. Mrs Cox courut s'asseoir sur un bras du fauteuil, mit un long baiser sans pudeur sur la bouche du vieil homme. Puis, s'amusant à lui pincer l'oreille, à y enfoncer un doigt, à lui tirer les cheveux de la nuque, à lui caresser les lèvres de l'index, elle lui raconta la soirée où je m'étais montré si remarquable, jamais l'association n'avait entendu une conférence pareille, la moitié de la salle n'avait certainement rien compris « parce que vos compatriotes sont des primitifs, mon pauvre Poopee Whoopee, des primitifs ! » mais tous avaient au moins deviné qu'ils étaient devant un grand homme de France, « un grand grand grand grand homme ! » répéta-t-elle en le chatouillant dans le cou. Il essayait de l'écouter, riait sous les attaques, la narine enivrée de son parfum, l'œil petit, la pommette écarlate. J'allais demander la permission de me retirer pour fuir ce spectacle, qui avait toutes les allures d'un lent assassinat, quand Mrs Cox, m'ayant jeté un regard, quitta brusquement sa place et s'écria :

— Vous savez, Professeur, mon mari pourrait très bien, comme vous, captiver toute une salle ! Il a des dons que je suis seule à connaître, et je le regrette tous les jours !

Elle se jeta à ses pieds.

— Mon Poopee Whoopee, dit-elle d'une voix enfantine, tu veux montrer au Professeur tes tours de cartes ? Pour faire plaisir à ton bijou ? Tu veux ?

Il sourit avec une modestie flattée et répondit, en français :

— Pourquoi non ? (Il tourna la tête vers moi.) Voulez-vous, vraiment ?

Je répondis avec sincérité :

— Vraiment.

Tout valait mieux que la scène de séduction. Je songeai aussi que les Anglais sont généralement fort adroits de leurs mains, les plus graves ne répugnent pas aux bricolages pour oublier leurs soucis d'affaires une fois chez eux. Et des tours de cartes me convenaient mieux qu'une partie de bridge, ils dureraient moins longtemps. De plus en plus comparable à ma chatte, Mrs Cox bondit vers une table. Elle tira d'un coffret un jeu, marqué d'une croix, qu'elle tendit cérémonieusement à son mari.

— Jeffry Cox and Partner ! annonça-t-elle.

Mr Cox se leva. Une grande concentration parut sur ses traits. Il retroussa les manches de son veston et les poignets de sa chemise. A peine eut-il commencé de battre les cartes, je pressentis la catastrophe. Ce fut épouvantable. Il n'accomplit pas *un seul* tour dont je n'eusse mille fois le temps de saisir la manœuvre. Respirant avec bruit, suant à grosses gouttes, il se trompait de poche quand il devait faire reparaître

dans son veston une carte péniblement escamotée dans son gilet, prenait le roi de pique pour le valet de trèfle, un dix pour un neuf et un as pour un autre. La tempête bourrait la cheminée de gémissements ; elle ne parvenait pas à couvrir le souffle du malheureux. Et ce qui rendait ce nouveau spectacle encore plus repoussant, c'était l'enthousiasme de Mrs Cox. « Bravo, bravo ! criait-elle. Encore un ! Encore un ! » Il répondait par des ébauches de sourires que ses efforts dissipaient aussitôt. La fin fut digne du reste. Il s'arrêta tout à coup au milieu d'un tour en disant :

— Ho. J'ai oublié celui-là.

— Mais tu n'a jamais été si magnifique ! proclama-t-elle. N'est-ce pas, Professeur, que vous n'en avez jamais vu de pareil ?

La duplicité d'une telle question m'acheva. Je pris congé sur un bref remerciement. Mon départ était fixé trop tôt le lendemain pour revoir mes hôtes, seuls la femme de charge et le chauffeur s'occuperaient de moi. Cela faisait mon affaire.

Je dormis mal. Vers trois heures du matin, comme je consultais ma montre, un ronronnement me frappa dans la nuit calmée. Il venait du dehors. Je me levai pour écarter le rideau d'une des fenêtres. Sur deux étages, en face de moi, des baies aux carreaux sales laissaient passer de la lumière. Je distinguai peu à peu tout autour un grand bâtiment noir, puis une courte cheminée d'usine. Quoi que l'on y fabriquât jour et nuit, cela finissait par faire de l'or pour Mr Cox. Pour Mrs Cox.

J'allais me recoucher, en imaginant ma compatriote au même instant s'ils ne dormaient ni l'un ni l'autre. Une ampoule s'alluma toute seule, à droite. Elle éclaira un morceau de l'espace qui me séparait de l'usine, une cour comme on en suppose à l'intérieur des prisons, avec de grands pavés inégaux rendus brillants par la pluie. Exactement sous la lampe, au pied du mur où elle se trouvait, des parois de briques très basses formaient avec lui un enclos rectangulaire, qui ne contenait rien.

Dans la façade du bâtiment, les doubles battants d'une porte s'écartèrent devant un chariot semblable à ces paniers d'osier que nous voyons en France, chargés de sacs ou de paquets, devant les bureaux de poste. Un homme en tablier noir le poussait sans effort. Les battants de la porte retombèrent après son passage, supprimant la clarté médiocre qui était sortie une seconde avec lui, tandis que la lampe extérieure ne pouvait l'atteindre. Il tourna le chariot dans sa direction.

Tout cela n'offrait aucun intérêt. Le panier devait être plein de détritus quelconques, que l'homme viderait là-bas. Malgré l'ombre, j'apercevais des taches blanchâtres. Mais quand la lumière les éclaira, j'éprouvai un instant une impression suffocante. Il s'agissait de têtes. Vingt au moins, tournées vers le ciel, et il n'y avait aucune raison pour que le reste du panier n'en fût pas rempli, soigneusement posées les unes près des autres, petites, rondes, blafardes, les yeux ouverts. C'étaient des têtes de poupées. Qui ressemblaient *toutes* à Mrs Cox !

Arrivé près de l'enclos, l'homme y culbuta son panier. Elles roulèrent par dizaines, découvrant leur absence de crânes car elles n'avaient point de cheveux. Certaines se cassèrent, d'autres montraient encore leur face, la face de Mrs Cox. L'ouvrier se pencha pour ramasser l'une d'elles, et il l'examina au creux de sa main. Je ne pus m'empêcher de sourire : tout scientifique que je sois, il m'arrive de céder aux réminiscences classiques. Celle-ci venait à propos. « Alas, poor Yorick ! I knew him, Horatio... » Mon irritation de la soirée me reprenait en même temps, plus violente encore. J'imaginais répandue chez tous les marchands de jouets du Commonwealth cette poupée appelée peut-être La Française et formant par dizaines de mille le touchant alibi d'un minutieux vampire. « Qui va donner à une belle belle poupée la figure de son bébé chéri ? C'est mon Poopee Whoopee ! » Des enfants innocentes embrassaient et berçaient la plus hypocrite image du démon, comme Mr Cox cajolait le modèle.

L'ouvrier mit la tête dans la poche de son tablier. Il tira ensuite du mur une tringle que je n'avais pas remarquée et toutes les autres têtes disparurent, avec un bruit lointain de porcelaine brisée. Je demeurai immobile jusqu'au moment où son chariot et lui eurent regagné le bâtiment. L'ampoule s'éteignit.

Je retournai à mon lit, hors de moi. Puis je me raisonnai, me rendormis, plutôt bien. Quand je partis avant l'aube, j'avais résolu d'effacer de ma mémoire cette misérable étape.

Deux ans plus tard environ, par un dimanche de plein été, je passais sur les boulevards devant la terrasse débordante du *Café de la Paix* lorsqu'une voix aiguë cria :

— Professeur ?

Je la reconnus sans l'identifier ; mais dès que mon regard eut aperçu la main qui s'agitait sur la foule des consommateurs, et les yeux vifs, et la bouche, un nom surgit. Je saluai en continuant ma route. Mrs Cox ne l'entendit pas ainsi. Au mépris des curiosités qu'elle soulevait, elle cria de nouveau à tue-tête :

— Professeur ! Venez, Professeur !

Je la rejoignis non sans colère, d'autant plus qu'elle était seule. On souriait sur mon passage. Seule et en noir, en deuil. Elle était arrivée à ses fins. Cette femme en deuil à la terrasse d'un café, avec ses lèvres rouges, ses jambes croisées ! Et son parfum, qui me saisit au moment où je m'assis près d'elle.

— Quelle joie de vous revoir, Professeur ! Vous n'avez pas changé, toujours la même allure ! Je comptais vous téléphoner, mais j'ai débarqué il y a quelques jours à peine. Et j'ai commencé par respirer Paris, vous comprenez ?

Elle buvait de l'armagnac dans un grand verre. J'aurais trouvé grossier de commander un jus de fruits bien que personne ne s'intéressât plus à nous.

— Vous me voyez malheureusement redevenue une femme libre, continua-t-elle. J'ai perdu mon pauvre mari au printemps. Il se congestionnait facilement, vous vous en étiez peut-être aperçu ? A son âge, les imprudences sont fatales et il en commettait souvent !

J'eus un frisson, l'armagnac serait le bienvenu. Elle se lança dans l'éloge de feu Mr Cox. L'industriel. La nature d'élite. Le compagnon inégalable. Il laissait un vide affreux. Elle prononça ces mots et beaucoup d'autres en gardant tout son sang-froid, éclatante de santé, de jeunesse. Soudain, je vis les coins de sa bouche tomber comme ceux d'une petite fille envahie par un immense chagrin. Ses lèvres tremblèrent, elle fondit en larmes. J'entendis, à travers des sanglots :

— Et puis, il faisait si bien les tours de cartes...

Nous partîmes ensemble peu après. Elle s'appuyait lourdement à mon bras. Je la raccompagnai jusqu'à la porte de son hôtel.

CLAUDE AVELINE

CHRONIQUE DES LIVRES

LES PLUS BELLES HISTOIRES DE BÊTES

par Élian-J. FINBERT *(Fayard)*

ÉLIAN FINBERT a rassemblé dans cet ouvrage de nombreuses observations sur l'intelligence des animaux. Citons ce « petit fait » : « *J'attendais à un passage clouté que le feu rouge me permette de traverser. J'étais seul. Quelques instants plus tard arriva un aveugle accompagné d'un chien berger ceinturé d'une sangle. Je m'aperçus, en observant la bête, qu'elle avait les yeux braqués sur les feux. Signal vert. Un brusque déclic, le jaune apparut. Lorsque le rouge enfin fut visible le chien pesa sur les courroies et tira. L'homme traversa la chaussée.* »

Et au chapitre des cygnes : « *Une mère cygne ayant fait son nid au bord d'une rivière aperçut de la rive opposée un renard qui nageait dans sa direction. Jugeant qu'elle se défendrait mieux dans son élément, elle se jeta à l'eau et courut à la rencontre de l'ennemi qui menaçait ses petits. Elle l'atteignit, fondit sur lui avec tant de fureur et le frappa d'une aile si vigoureuse que le renard mourut sur le coup au milieu de l'eau.* »

L. T.

LAMARTINE

Documents iconographiques.
Préface et notes d'H. GUILLEMIN
(Cailler, Genève)

CE volume figure dans une collection qui se propose de restituer le visage physique des grands hommes. Tentative intéressante pour autant que les documents soient suffisamment nombreux et fidèles ; car la physionomie et l'allure d'un homme sont des signes privilégiés de son âme et la succession des images qu'il a pu laisser de lui, de l'enfance à la mort, apparaissent souvent comme les repères de son aventure intérieure. En ce sens le *Lamartine* est une réussite.

Du dandy de 1813 au vieillard las et encore fier capté par l'objectif de Nadar et par celui d'Adam Salmon, en passant par le poète inspiré de David d'Angers, l'aristocrate vu par Decaisne, le chef politique de Larpenteur et le grand homme foudroyé d'Ary Scheffer, l'histoire d'une âme se dessine et s'illustre. Comme il fallait l'attendre de la plume d'Henri Guillemin, le commentaire est sobre, précis, pathétique et remarquablement écrit.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 110.)

LES PAYS SOUS-DÉVELOPPÉS

par Gaston Bouthoul

De tout temps des différences de civilisation et de niveaux de vie ont existé entre les nations. Mais il est peu probable que l'humanité se soit jamais trouvée devant une situation aussi tranchée que la nôtre. Elle est d'autant plus grave que notre monde s'est rétréci. Les nations les plus éloignées sont aujourd'hui en contact immédiat : il n'y a plus de marches ni de glacis. Peut-être en résulte-t-il plus de compréhension et de sympathie. Mais aussi plus de méfiance et d'envie.

Il faut penser désormais l'humanité comme divisée en plusieurs secteurs. Le premier est celui des peuples de civilisation occidentale où la prospérité existe à la fois sur le plan de la production industrielle et sur celui des ressources alimentaires.

Puis vient le secteur où les ressources industrielles se sont développées à une cadence extrêmement rapide, mais où — en tout cas jusqu'à présent — la production alimentaire reste insuffisante. C'est le cas des pays de l'Europe Orientale, jadis grands producteurs et largement exportateurs de céréales et de produits alimentaires et chez lesquels se manifeste aujourd'hui une nette régression dans ce domaine.

Enfin, vient le groupe des pays sous-développés ; chez eux la carence est générale.

Cette situation a existé de tout temps. Mais ce qui la rend aujourd'hui particulièrement grave, c'est son aspect dynamique. C'est-à-dire que cette disproportion, au lieu de s'atténuer ou, tout au moins, de se stabiliser, tend au contraire à augmenter. Nous en sommes au point que selon des évaluations — forcément très approximatives — aujourd'hui 64 p. 100 des habitants du monde ne disposent que de 20 p. 100 des revenus du globe, tandis que 14 p. 100 de la population se partagent 50 p. 100 du revenu mondial. Le revenu moyen par tête d'habitant est estimé à 450 à 600 dollars en France, Belgique, Hollande et Allemagne Occidentale, 600 à

1 000 dollars pour l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada et la Grande-Bretagne, et 1 600 dollars pour les Etats-Unis. Il n'est que d'une centaine de dollars pour la moyenne des pays sous-développés.

La disproportion va en s'aggravant. Jadis, Fustel de Coulanges écrivait avec raison : « La barbarie est peu féconde. » Mais aujourd'hui le phénomène contraire s'est produit. Ce sont précisément les pays, sinon les moins civilisés, en tout cas, les plus primitifs quant au style de vie, qui se montrent les plus féconds, et d'une fécondité croissante. Les chiffres, maintenant, sont connus de tous. Il suffit de rappeler que si l'actuelle démographie explosive continue, la Chine est menacée, dans une génération, d'avoir 1 milliard d'habitants et l'Inde 750 millions. Tous les autres pays sous-développés voient gonfler leurs populations dans les mêmes proportions. La population totale du globe, qui a mis des centaines de siècles pour atteindre 450 millions d'habitants, au XVIIe siècle, est passée au double dans les deux siècles suivants, a atteint 1 600 millions en 1900, pour arriver, malgré les pertes des deux guerres mondiales, à 2 800 millions en 1958. Il est prévisible qu'elle s'élèvera au chiffre de plus de 5 milliards en l'an 2000.

Des réfrigérateurs pour tous, mais vides.

Mais la production est loin d'avoir suivi ce rythme. Il faut distinguer sur ce point entre la production agricole, et la production industrielle. Celle-ci, avec les procédés de fabrication en série, de rationalisation et d'automation, semble à peu près illimitée. Il est aujourd'hui facile d'inonder le monde de moulins à café, de bicyclettes, d'automobiles ou d'appareils de radio — et aussi, hélas, de mitrailleuses, de colts, et de tanks. Mais il faut toujours le même temps et les mêmes soins pour faire mûrir une récolte ou pour amener un veau à l'âge adulte.

Le résultat de ce décalage croissant est révélé par deux rapports publiés par l'Organisation de l'Alimentation et de l'Agriculture des Nations Unies, en 1956 et 1957. Ils ont révélé que les deux tiers des habitants de notre planète sont en permanence sous-alimentés et que dans la plupart des pays, la consommation alimentaire par habitant demeure inférieure à celle d'avant la guerre de 1940. Par exemple, l'U.R.S.S., qui a réalisé des prodiges en matière d'industrialisation, produisait en 1953 juste autant de céréales que sous Nicolas II.

Plus graves encore sont les prévisions d'avenir. Les mêmes enquêtes estiment que pour faire face aux nécessités les plus pressantes des pays sous-développés, il faudrait que la production alimentaire mondiale s'accrût de 25 p. 100 et que ces surplus fussent immédiatement disponibles. Or, la production mondiale, surtout en matières grasses et viandes, est inférieure à celle de 1936. M. Josué de Castro, de son côté, estime que l'augmentation de la production alimentaire, si l'humanité veut manger à sa faim, doit être de 100 p. 100 dans les prochains vingt-cinq ans.

Or, il ne paraît guère que l'on puisse, dans l'état actuel de la technique et de nos connaissances agronomiques, atteindre ces chiffres. Prenons les quelques études faites dans les pays très proches de nous, au sud de la Méditerranée. M. Pierre Fromont, en constatant que dans la plupart de ces pays les niveaux de vie moyens avaient fléchi durant les trente dernières années, estimait que « pour y maintenir les niveaux de vie d'autrefois, qui n'étaient pas bien élevés, il eût fallu augmenter régulièrement la production de 3 p. 100 par an. Et il faudrait la multiplier par dix pour rendre le niveau de vie actuel comparable à celui des masses européennes [1]. »

Nous nous trouvons donc ainsi devant une situation qui se détériore tous les jours. C'est une véritable chute accélérée. La fameuse paupérisation croissante que prophétisait Karl Marx, s'est produite, mais précisément à rebours de la manière qu'il annonçait. Car elle existe uniquement dans les pays restés en dehors du capitalisme industriel.

La conjoncture actuelle peut se définir ainsi : 1° Expansion démographique énorme ; 2° Expansion industrielle considérable ; 3° Production agricole stagnante ou à faible augmentation. Si cette disproportion se poursuit encore quelques dizaines d'années, l'humanité crèvera de quincaillerie, mais manquera de pain. Des réfrigérateurs pour tous, mais vides.

Accroissement démesuré des populations.

Le fait social le plus saillant durant le dernier siècle, a été la révolution démographique. Elle a commencé dans les nations de l'Europe Occidentale, surtout avec la vaccination jennerienne. Jusque-là, il fallait faire naître dix enfants pour en conserver deux. Il n'est que de penser à la mortalité dans les familles royales. Louis XIV a enterré trois générations de ses descendants.

Mais en Occident, la révolution démographique s'est produite en même temps que la révolution industrielle, et le progrès sous toutes ses formes. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, la mortalité a commencé à baisser,

1. On nous a annoncé que la Chine, après avoir envisagé de réduire sa natalité, avait, par suite de l'abondance alimentaire réalisée grâce aux dernières récoltes, changé d'avis. Le nouveau slogan triomphal était : « En marche vers un milliard de Chinois. »

Or, aujourd'hui, on nous annonce que le Comité Central du P.C. chinois, réuni du 2 au 16 août 1959 à Lu Chou (province de Kiansi), a reconnu en son communiqué diffusé par l'Agence Chine Nouvelle que « pour la production céréalière l'objectif pour 1959 était d'arriver à une production de 525 millions de tonnes contre 375 en 1958 ».

« *Mais le chiffre de* 375 *millions de tonnes s'est avéré erroné : le chiffre exact de la production en* 1958 *n'ayant été que de* 250 *millions de tonnes.* »

Or, on nous annonce qu'en 1959 ont sévi sécheresse et inondations.

Cela prouve, une fois de plus, combien il est difficile d'accroître de manière stable et régulière la production agricole. Et aussi ce que valent les « statistiques de propagande » dont usent certains Etats.

mais la production croissait en proportion. Aussi, dans son ensemble — et malgré des heurts terribles, comme les guerres de la Révolution et de l'Empire, et les deux grandes guerres de 1914 et 1940 — l'adaptation entre les deux facteurs population et production s'est, tant bien que mal, réalisée.

Au contraire, dans les pays sous-développés, la production est restée médiévale, alors que brusquement, la mortalité se voyait combattue par des méthodes bien plus efficaces que celles du XIXe siècle — médications en outre d'un usage très simple, telles que les sulfamides et les antibiotiques. D'où une démographie galopante. Car les mœurs dans ces pays étaient immuables : mariages précoces, sujétion de la femme, famille patriarcale, travail des enfants, lazzaronisme et mendicité innombrable. Il s'en est suivi, la mortalité étant en régression constante, le raz de marée démographique avec lequel tous ces pays actuellement sont aux prises.

C'est tout d'abord dans les anciennes colonies européennes que cette situation est née. Car la colonisation, aujourd'hui honnie, avait apporté aux populations, tout au moins l'ordre, la sécurité et l'assistance médicale. Résultat : pendant un siècle et demi de domination anglaise et hollandaise, les Indes sont passées de 70 à 350 millions d'habitants, et Java, de 2 millions à 50. Les prévisions les plus pessimistes de Malthus étaient ainsi dépassées. La population de l'Algérie a décuplé en un peu plus d'un siècle de colonisation française.

Mais voici le revers de la médaille : dans tous ces pays les niveaux de vie sont plus bas et l'insécurité économique des masses est plus grande qu'avant la colonisation. Ceci explique bien des choses et, notamment, que les anciens colonisateurs, découragés, se soient retirés dans bien des cas sans avoir épuisé tous les moyens de se maintenir dans ces pays. Ils se seraient vainement ruinés à vouloir redresser la situation économique ainsi créée. Jadis, les colonies enrichissaient leur Métropole. Aujourd'hui, c'est souvent la colonisation des Danaïdes.

Mais le colonisateur parti, la situation ne change pas. L'accroissement de la population est facile à réaliser. Il suffit d'une gendarmerie et de quelques équipes d'infirmiers. Accroître la production est un problème autrement complexe. Il est plus facile d'engendrer et de vacciner que de nourrir.

De nouveaux appétits sont nés.

A n'envisager que son aspect économique, la situation serait déjà d'une extrême gravité. Mais des éléments sociologiques la rendent plus menaçante encore. Autrefois, les populations orientales étaient fières de leur genre de vie. Elles n'avaient que mépris pour les « impurs Occidentaux ». En Chine (les auteurs sont unanimes sur ce point), le plus pauvre coolie était imbu de la supériorité de sa civilisation, et méprisait les « barbares occidentaux ». Aujourd'hui, revirement général ! L'action de puissants

facteurs d'imitation, le cinéma, la presse illustrée, la présence de touristes et d'étrangers, ont transformé les élites d'abord puis, brusquement, les masses elles-mêmes qui se sont déprises de leurs traditions. Sauf peut-être en ce qui concerne la consommation de la viande aux Indes, du porc et du vin en pays musulmans, on peut dire que maintenant la totalité des populations de l'Asie et de l'Afrique aspire à renoncer à son style de vie traditionnel et désire adopter celui de l'Occident — de préférence le plus dispendieux de tous, celui des Etats-Unis. Il faut ajouter qu'ils voient dans l'imitation de l'Occident, l'instrument de la puissance.

Une telle aspiration, à elle seule, équivaut à une énorme multiplication de besoins. Si le Chinois aspire à consommer autant que l'Occidental, ce n'est plus de 600 millions d'habitants que la Chine est peuplée, mais du quadruple. Elle est grosse de plus de deux milliards d'appétits (régime actuel) à rassasier. Et cela dans tous les domaines, qu'il s'agisse de l'alimentation, de l'habitation, du vêtement ou des transports. Or, nous avons vu que dans la conjoncture démo-économique de ces continents, il est quasi impossible de maintenir longtemps encore les niveaux de vie actuels pourtant misérables. Les aspirations nouvelles équivalent à un accroissement du chiffre de la population et soulèvent une gigantesque vague de frustration et de révolte.

Du devoir d'assistance.

Devant cette situation et les perspectives d'avenir qu'elle nous réserve, les thèses les plus généralement admises sont celles de MM. de Castro et Tibor Mende [1]. Elles consistent à prôner une assistance *inconditionnelle* aux pays sous-développés. C'est à la fois, soutiennent-ils, une mesure humanitaire et une mesure de prudence. « L'humanité, dit M. Josué de Castro est divisée aujourd'hui en sous-alimentés et en bien nourris. Que les derniers nourrissent les premiers, sinon les deux tiers des affamés de l'humanité se révolteront contre le tiers mieux pourvu. Autrement dit, nourrissez-les, sinon ils vous mangeront. »

Notre opinion diffère totalement de celle de M. Josué de Castro et Tibor Mende. Car la guerre étrangère est aujourd'hui une activité de luxe. Elle exige toujours plus d'armement, de stocks, une organisation savante et horriblement coûteuse. Depuis l'entrée en scène des armes à feu, c'est en général le plus riche et le plus puissant qui attaque. En 1940, la propagande nazie présentait l'Allemagne comme un pays pauvre et frustré, revendiquant des matières premières et de l'espace vital. Mais en réalité, par ses armements et ses approvisionnements, l'Allemagne était, au début du conflit, le pays le mieux pourvu du monde.

1. Voir Josué de Castro : *Géopolitique de la Faim ;* Tibor Mende : *L'Inde devant l'Orage* et *Entre la Peur et l'Espoir,* et Georges Ballandier : *Le Tiers Monde.*

C'est donc, croyons-nous, une menace vaine que celle de voir les peuples sous-alimentés de l'Asie et de l'Afrique monter à l'assaut de la forteresse occidentale pour en dévorer les garde-manger et s'y installer après en avoir supprimé les habitants. Il faudrait auparavant qu'ils pussent créer une industrie savante et par conséquent, trouver un équilibre démo-économique inaccessible tant qu'ils seront dans leur état présent.

La structure explosive — c'est-à-dire la surabondance d'hommes jeunes non nécessaires aux tâches économiques essentielles — est génératrice d'agressivité. Cependant, la guerre étrangère reste interdite aux nations pauvres, sous peine de catastrophes immédiates. Mais l'état de malaise, d'instabilité et de turbulence peut se manifester sous d'autres formes [1]. Notamment, la guerre civile est la relaxation démographique du pauvre. Elle est à la portée de tous, car elle peut être menée par les moyens les plus modestes. Elle n'en est pas moins meurtrière. Les plus grands massacres de l'histoire, ceux de Tamerlan par exemple, ont été effectués avec des flèches et des couteaux, ce qui rend sceptique sur l'efficacité de l'interdiction des armes savantes.

Le plus sanglant conflit du XIXe siècle a été, non pas la guerre de 1870, mais la guerre de Sécession. De même la seule nation européenne, l'Espagne, restée en dehors de la guerre de 1914, a subi en 1936 des pertes proportionnellement supérieures à celles des belligérants de la première guerre mondiale.

Dans les pays qui présentent cette structure démo-économique, les oppositions politiques ou religieuses prennent une extrême virulence, car elles débouchent sur la guerre civile, provoquent ainsi l'émigration dans l'au-delà ou la proscription de larges tranches de la population. Enfin, les pays surpeuplés sont fatalement promis à des régimes despotiques ou totalitaires. Car il faut une main de fer pour imposer silence à la faim. Les institutions démocratiques ne peuvent fonctionner que dans l'aisance.

Les transferts sont-ils possibles ?

L'aide inconditionnelle aux pays sous-développés est présentée comme une mesure de générosité et d'humanité. En réalité, elle est, jusqu'à présent, conçue d'une manière assez vague. La question jetée en pâture à

1. Fort heureusement pour nous, aux Etats-Unis et en Russie, les ressources se développent actuellement au même rythme que la population. Mais dans notre monde rétréci, l'agressivité des sous-développés, inoffensive en elle-même, risque d'allumer des foyers d'incendie et, en suscitant des interventions, de provoquer des guerres en chaîne.

Et il est un autre danger : que l'on songe, par exemple, à la turbulence « balkanique » du Moyen-Orient. Dans la mesure où les grandes nations épousent et soutiennent les revendications de leurs satellites ou alliés sous-développés, elles subiront indirectement les effets générateurs de turbulence et d'agressivité de la surpopulation de ceux-ci et risquent d'être entraînées dans les conflits qu'elle provoque.

l'opinion publique est devenue un thème à déclamations. Son aspect le plus simple : puisque les pays sous-développés ont faim, « il n'y a qu'à » leur envoyer de la nourriture. Cela rappelle — *mutatis mutandis* — le mot célèbre de la princesse de Lamballe.

Mais est-ce possible ? Les possibilités alimentaires actuelles du globe le permettent-elles ? Nous avons déjà cité des chiffres qui répondent négativement à cette interrogation. Voici une autre enquête portant sur la capacité de nourrir les sous-développés avec les surplus occidentaux : un rapport de M. Autrey, chef de la Division de la nutrition à la F.A.O., conclut que « l'écart entre les besoins et les disponibilités alimentaires des pays sous-développés est tellement considérable qu'*aucun transfert de denrées alimentaires d'une zone à l'autre ne suffirait à le combler* ».

On a fait grand état, au moment de la crise de 1930, de quelques destructions ou dénaturations de produits alimentaires auxquelles on s'était livré dans quelques pays au plus fort de la mévente. Combien ? On n'a jamais indiqué quelles quantités, et tout porte à croire que ces destructions furent surtout symboliques et publicitaires. Il s'agissait d'impressionner l'opinion publique pour obtenir des subventions ou des moratoires. Aujourd'hui, on parle de surplus agricoles aux Etats-Unis. Mais on n'a plus brûlé de wagons de café au Brésil depuis cette date ni de blé nulle part ailleurs. Dans une économie de marché, il suffit — conformément à la loi de King — de quelques surplus invendus pesant sur les cotations, pour entraîner une chute massive des cours, créer la panique et donner l'illusion d'énormes surplus. Mais si l'on dénombre ces quantités momentanément invendues, on s'aperçoit qu'elles sont peu de choses à côté des déficits mondiaux. L'Asie ne ferait qu'une bouchée des surplus américains si elle pouvait les acheter. Mais si on lui offrait tous les surplus du monde, sa situation n'en serait guère améliorée.

Un rapport récent du Comité d'experts nord-américains de la Fondation Ford estime que, pour nourrir tout juste la population indienne, il faudra importer 30 millions de tonnes de céréales en 1965-1966. Or, dit le professeur René Dumont, les Indes représentent à peine le tiers des populations sous-développées. Le monde occidental devrait, s'il s'engageait dans cette voie, donner au moins 120 millions de tonnes de céréales chaque année pour les nourrir ! On voit que sur le plan alimentaire, « l'économie du don », comme l'appelle M. François Perroux, atteint rapidement ses limites.

On aboutit aux mêmes antinomies si l'on étudie ce problème, non plus seulement sous l'angle des denrées alimentaires, mais sous celui d'une redistribution égalisatrice des revenus entre pays développés et sous-développés.

Supposons que les Etats-Unis décident, par philanthropie, de se « jumeler » avec l'Inde. Sur le plan financier, une redistribution immédiate de tous les revenus (en admettant qu'elle fût techniquement possible) ramènerait approximativement le revenu moyen de l'Américain de 1 600 à

500 dollars et accorderait le même revenu aux 400 millions d'Indous. Mais, la production alimentaire n'étant pas immédiatement accrue pour autant, il en résulterait une telle augmentation de la demande qu'il s'ensuivrait une hausse générale de toutes les denrées. D'où l'équivalent d'une énorme crise de pénurie dont l'effet immédiat serait de provoquer partout l'embargo sur les denrées alimentaires et un cloisonnement économique analogue à celui qui a sévi durant la dernière guerre.

De plus, une telle redistribution est, en outre des problèmes des transferts, pratiquement impossible à réaliser. Car il ne s'agit pas d'un héritage à partager une fois pour toutes. Il s'agit de revenus gagnés au jour le jour par le travail. Voit-on l'ingénieur, l'ouvrier ou le fermier américains, accepter de fournir la même somme de travail en ne conservant que le quart de leurs salaires uniquement pour la satisfaction d'entretenir la prolifération aux bords du Gange ? Seuls la guerre ou les grands périls peuvent faire accepter pendant quelque temps de tels sacrifices.

Ces sacrifices d'ailleurs seraient peut-être vains, car les progrès ainsi réalisés risqueraient d'être dévorés à mesure, par l'accroissement gigantesque et ininterrompu de la population des pays sous-développés.

La majorité de ces populations, en effet, est encore au stade zoologique de la natalité, c'est-à-dire que celle-ci n'est limitée chez eux que par les subsistances. Si on leur offre, sans qu'il leur en coûte un travail correspondant, un supplément de subsistances, la natalité aussitôt s'accroîtra d'autant.

Prenons pour illustration de ces méthodes la politique (mettons... humoristique, car il vaut mieux renoncer à la qualifier) suivie dans nombre de « colonies » françaises. Elle méconnaît totalement l'aspect sociologique du problème. Car à des populations polygames, accoutumées au désœuvrement des hommes et à la servitude des femmes, le colonisateur français n'a trouvé, pour résoudre leurs difficultés économiques, que de leur attribuer des allocations familiales. Le résultat en est plus que fâcheux : dans les secteurs bénéficiaires de ces allocations, le nombre des épouses et celui des enfants se multiplient. Le taux d'accroissement de la population musulmane d'Algérie est aujourd'hui le plus élevé du monde : peu enviable record ! Le résultat est que la France aujourd'hui, entre toutes les nations, est celle qui dépense proportionnellement le plus pour les pays sous-développés.

Sans doute existe-t-il entre tous les hommes du monde un devoir d'assistance. Mais il s'agit ici de gens installés dans leur incontinence et dans leur inertie proliférante. La véritable assistance, c'est la rééducation, y compris celle de l'organisation de la famille. Le devoir d'assistance ne comporte-t-il aucune restriction dans le cas du mendiant robuste qui refuse l'effort du travail et de la continence et qui agrandit ses plaies ? Est-ce rendre service aux peuples malheureux que de les laisser s'enfoncer dans leurs erreurs ? L'essentiel est d'agir sur la cause de cette misère croissante

dont ces nations sont les premières victimes. En oubliant ce point, les programmes d'assistance inconditionnelle ne résolvent rien. Tout au plus retardent-ils l'échéance du pire. Car on peut retarder une crise, mais non l'empêcher si, durant le répit, on n'atténue pas les causes du déséquilibre qui les provoque. A pratiquer cette politique de l'autruche, nous tomberons un jour de plus haut.

Une autre solution, plus généreuse encore. Mais ni M. de Castro ni M. Tibor Mende n'ont osé la préconiser. Elle consisterait à transférer, non les aliments, mais les populations excédentaires des pays sous-développés dans les pays prospères.

Les Etats-Unis font actuellement, malgré eux, une expérience de ce genre. L'afflux des Porto-Ricains à New York atteint jusqu'à une moyenne de *deux mille personnes par jour*. La plupart vivent d'assistance et d'allocations. Le problème est grave, même pour les finances de la grande cité. En tout cas les sommes que coûte cet exode sont soustraites au budget d'amélioration, d'assainissement et d'embellissement de la ville. Un rapport administratif relate : « Dans un immeuble, des Porto-Ricains étaient entassés à six par chambre. Nous avons obtenu leur installation dans des logements construits par la ville. Nous sommes revenus trois mois après ; il y avait de nouveau six Porto-Ricains par pièce. Mais on ne peut légalement s'opposer à cette invasion, car les Porto-Ricains sont citoyens des Etats-Unis. »

La surpopulation cause de la misère.

Le problème des pays sous-développés est en réalité un problème de surpopulation. Mais ce mot a trop longtemps été officiellement proscrit : il demande à être précisé. La démographie française, sous la férule de M. Sauvy, s'est escrimée pendant les vingt dernières années à rechercher « l'optimum de population ». On entendait par là le chiffre idéal auquel « doit » s'élever la population d'un pays déterminé. La plus grande fantaisie régnait dans ces estimations, suivant les préférences de chacun et son idéal de niveau de vie.

Gandhi répondait à un syndicaliste anglais qui comptait dans le budget d'un ouvrier britannique la ration de tabac : Est-ce que je fume, moi ? » Si la population française se contentait demain des niveaux de vie indous ou chinois, renonçait au vin, au tabac, à la viande, au chauffage, à l'automobile, etc., la France pourrait nourrir deux ou trois cents millions d'habitants. Ce ne serait pas pour le bonheur de tous !

Les nations occidentales ont, spontanément, ramené leur taux de naissances à des chiffres en harmonie avec la baisse de la mortalité. Mais ce fut là, nous l'avons dit, le résultat d'une lente adaptation aux conditions nouvelles, elles-mêmes sécrétées lentement par le monde occidental. Car

la grande différence est là : l'Occident a créé lui-même la civilisation dans laquelle il vit et s'y est adapté à mesure qu'il l'inventait. Au contraire, les nations orientales sont en train de l'imiter. Mais les mœurs et la « mentalité » ne s'adaptent pas à cette transformation. D'où le décalage actuel.

Si les nations orientales mettent le même temps d'adaptation que les occidentales, leur natalité sera amenée au point d'équilibre dans deux ou trois générations. D'ici là, le monde aura quelques milliards d'habitants de plus. La situation, devenue depuis longtemps intenable aura, selon toute probabilité, provoqué une catastrophe.

Le temps dont nous disposons est trop court pour se reposer sur le « laisser-faire » et sur la « *vis medicatrix naturae* ».

Dans une conjoncture aussi pressante, on ne peut se dérober à la nécessité d'intervenir. D'ailleurs, il n'est pas de société qui, d'une manière ou d'une autre, par les mœurs, la Loi, les croyances religieuses, les institutions économiques et, même, les modes, n'intervienne en matière de procréation. Il en est dans ce cas, comme de l'adage célèbre : « Lorsqu'on dit qu'on ne fait pas de métaphysique, on fait encore de la métaphysique. »

Mais il est aisé de constater que quiconque, dans un pays moyennement peuplé, pousse à l'inflation démographique, le fait assez rarement dans des intentions pures. Jadis, tous les colonialistes ont été des « populationnistes ». Les uns, les pires, aux temps de l'esclavage, et ceux d'hier pour se procurer de la main-d'œuvre à bon marché. (Le progrès technique s'est développé aux Etats-Unis, parce que la main-d'œuvre y était rare.) Les formes les moins sympathiques du profit capitaliste sont axées sur l'augmentation rapide de la population : la rente foncière, la spéculation immobilière, les plus-values, l'accaparement et les hausses de prix. Enfin, l'impérialisme a toujours poussé à l'accroissement de la pression démographique. Car elle incite aux invasions pacifiques ou aux invasions armées. L'inflation démographique systématique (rappelons les lois « populationnistes » du Japon, d'Hitler et de Mussolini) est toujours le prélude des guerres d'agression. Il a fallu Stalingrad et Hiroshima pour les ramener à la raison.

Que des nations dont la surpopulation augmente tous les jours, s'offusquent que l'aide qu'on leur offre soit assortie de suggestions ou de plans réglementant leur expansion démographique, c'est là une attitude qui paraît difficilement justifiable. Dans notre monde rétréci, celui qui augmente systématiquement sa population menace les autres.

A ceux qui, comme MM. Tibor Mende et Josué de Castro se font les avocats de cette mendicité menaçante, on pourrait répondre que les nations prospères sont précisément celles qui ont su à temps discipliner leur natalité. Mieux encore : si la civilisation moderne est née en pays chrétien, c'est parce qu'il y règne une plus grande continence et parce que la condition des femmes y fut de tout temps meilleure que dans le reste du monde.

⁂

Certains pensent que proposer à certaines nations, sous-développées ou non, un plan tendant à limiter leur natalité, pourrait être considéré comme un acte blessant. Elles pourraient trouver injuste cette exigence. Celle-ci ne s'appliquant pas à toutes les nations, représenterait une inégalité de traitement qui exarcerberait leurs complexes d'infériorité.

C'est ici qu'apparaît la nécessité d'un critère objectif. Il est déraisonnable de juger la surpopulation d'un pays suivant de pures préférences sentimentales ou même esthétiques.

L'équilibre démo-économique est comme une balance à deux plateaux. D'un côté la population, de l'autre la production. Lorsque dans un pays, d'une manière durable, la population augmente plus vite que la production, il se produit fatalement une baisse des niveaux de vie, c'est-à-dire de la consommation. En d'autres termes, lorsque l'expansion démographique devance l'expansion économique, il en résulte un appauvrissement de l'ensemble.

La surpopulation ainsi conçue est un fait objectif. C'est un rapport numérique immédiatement observable.

Constater qu'un pays est actuellement en état de surpopulation, n'implique d'ailleurs aucune prévision d'avenir. Il pourra, soit en augmentant ses ressources, soit en ralentissant son expansion démographique, retrouver l'équilibre et revenir à la situation inverse, celle où un surplus de produits ouvre une marge à un nouvel accroissement de la population, mais cette fois dans l'aisance et la paix. Nul ne songeait à s'indigner lorsque la France, se trouvant en état de dépopulation (puisque le chiffre absolu de sa population diminuait alors que ses ressources croissaient), a pris des mesures encourageant la natalité.

Sur ce point, d'ailleurs, l'expérience française a pris une valeur d'enseignement unique. Elle a démontré que l'on pouvait agir sur la natalité sans menaces et sans mesures coercitives, par le simple jeu de primes économiques. Il paraît fort probable, sinon certain, que tel jeu d'allocations familiales (forme de l'assistance et de l'économie du don) peut agir également en sens inverse, pour freiner la natalité excessive. Il faudrait — et ce système aurait été, nous dit-on, appliqué par des industriels indous philanthropes — que l'on accorde des allocations familiales jusqu'au deuxième enfant, mais qu'elles soient supprimées au-delà.

La notion de surpopulation s'applique à toutes les nations sous-développées ou non, sans discrimination d'aucune sorte. Constater qu'un pays est surpeuplé ne signifie pas qu'on mésestime son style de vie, son type de civilisation, ni les capacités de ses habitants. Ce critère est purement matériel et laisse de côté toute considération d'amour-propre. Il ne s'agit pas d'idées mais de denrées. Et il n'est pas scandaleux, après avoir constaté que dans un pays la population croît depuis plusieurs années plus vite que

la production, de lui recommander impartialement la modération démographique, sous peine de misère croissante. L'aide aux pays sous-développés n'a de raison d'être que si elle tend à améliorer d'une manière durable leur sort. Elle est nuisible à tous si elle perpétue leur misère et aggrave leur déséquilibre.

La mode — et peut-être la nécessité — inclinent actuellement les esprits vers l'économie planifiée. Mais que ces plans soient communistes, socialistes ou libéraux, ils ont aujourd'hui tous ceci de commun que par une étrange timidité, ils passent sous silence la question de la population. De ce fait, nos plans économiques sont voués à rester boiteux. Comment établir les normes d'une production si l'on ignore quel sera le nombre des consommateurs ? Lorsque, comme dans certains pays, on aura, au prix d'efforts gigantesques et en sacrifiant deux générations, réussi à produire pour cent millions d'habitants, ceux-ci seront devenus cent cinquante et tout est à recommencer. Aucune planification n'est efficace ni viable si elle ne porte à la fois sur les ressources et sur la population. Cette étrange timidité se retrouve chez les économistes et chez les hommes d'Etat réputés les plus audacieux [1].

Karl Marx et Malthus.

Deux célèbres prédictions se sont affrontées en ces matières. Toutes deux pessimistes et toutes deux à divers degrés prophétiques. Celle de Karl Marx, nous l'avons vu, s'est accomplie, mais à rebours de ce qu'il annonçait. Au contraire, celle de Malthus, longtemps mise en doute, a fini par se réaliser intégralement dans notre monde moderne. Les véritables sautes de la population dans les pays sous-développés dépassent de loin ses prévisions, jugées jadis très excessives.

On comprend les colères qu'a soulevées Malthus et les imprécations de Proudhon et de Karl Marx contre lui. Car le raisonnement du célèbre pasteur de l'Eglise anglicane revient à dire : « La misère des classes pauvres est due exclusivement à leur incontinence. Elles en supportent donc l'entière responsabilité... » Et il en tirait la conclusion que les classes dirigeantes devaient, avec bonne conscience et le cœur léger, les abandonner

1. Voir par exemple l'exposé de M. Mendès-France, reproduit dans l'ouvrage intitulé *Rencontres* (René Julliard, éd.).

Plus significatif encore est le débat entre MM. Tibor Mende, Ch. Bettelheim, O. Lattimore et René Dumont, reproduit dans l'hebdomadaire *l'Observateur* du 18 juillet 1959. Ces quatre spécialistes de la question des pays sous-développés affirment à plusieurs reprises, au cours de cet échange de vues, que « la plus grande difficulté du problème est dans la rapide augmentation de la population ». Mais aucun d'eux ne suggère à aucun moment que l'effort d'organisation, d'industrialisation et de rééducation, pourrait comporter simultanément une intervention sous quelque forme que ce soit en matière démographique.

à leur triste sort. Celui-ci étant le châtiment mérité de l'imprévoyance et du dérèglement sexuel.

Mais ce raisonnement pèche par la base. La responsabilité du sort des classes populaires incombe aux classes dirigeantes, et à elles seules. Car ce sont elles qui légifèrent et qui gouvernent. Par la contrainte ou l'enseignement, elles fixent sa conduite au peuple et lui imposent leurs croyances et leurs idéologies. Les grandes époques de l'histoire, la Renaissance par exemple, sont celles où des classes dirigeantes éclairées et énergiques ont su arracher à leur routine et améliorer leur sort et la civilisation tout entière.

Aujourd'hui, les nations prospères sont les classes dirigeantes du monde. Si elles admettent qu'elles ont des devoirs envers les pays sous-développés, elles ont le choix entre deux attitudes : celle de l'aumône (l'assistance inconditionnelle n'est pas autre chose), ou celle qui consiste à contrôler l'usage qu'on fait de leurs dons et à fixer les grandes lignes d'une politique des structures démo-économiques.

La question des pays sous-développés est un des aspects des deux problèmes majeurs qui se posent aujourd'hui à l'humanité tout entière dans un monde rétréci : celui de la surpopulation et celui de la guerre. Ils sont inséparables. Selon la solution adoptée, l'histoire continuera à être une suite d'hécatombes périodiques ou prendra des aspects plus réconfortants.

GASTON BOUTHOUL

CHRONIQUE DES LIVRES

ÉVOCATION DU VIEUX MARSEILLE

par A. BOYALA d'ARNAUD *(Les Éditions de Minuit)*

De même que Jacques Hillairet a publié l'*Evocation du Vieux Paris*, le Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Marseille a retracé l'histoire de sa ville et en a établi l'inventaire monumental, rue par rue. Malheureusement, les Marseillais n'ont jamais été très respectueux de leur passé. De l'abbaye Saint-Victor, il ne reste que l'église, le cloître roman et les bâtiments conventuels ont été démolis. Au milieu du XIXe siècle un architecte, dont il vaut mieux taire le nom, a eu l'idée criminelle de détruire deux travées de l'antique cathédrale la Major pour construire à côté une nouvelle basilique. Les vieux quartiers de Marseille ont tous été démolis. En 1860 pour le percement de la rue de la République mille maisons et quarante rues disparaissaient. En 1882, c'était le percement de la rue Colbert et en 1912 la démolition de toute la partie de la vieille ville située derrière la Bourse. « Neuf siècles d'histoire locale étaient sacrifiés à des projets d'urbanisme qui n'ont pas encore été exécutés. » En 1943, les Allemands faisaient sauter tout le quartier du vieux port.

M. Boyala d'Arnaud n'a donc à recenser que des épaves ou des édifices de second ordre, à part la Major, Saint-Victor et le fort Saint-Jean, mais on appréciera son érudition et la façon très vivante avec laquelle il fait revivre le passé de l'ancienne colonie phocéenne.

G. P.

(Suite de la chronique des livres page 178.)

CAHIERS DE PAUL VALÉRY (TOME III 1903-06)

par
EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

LES cahiers intimes de Paul Valéry reproduits en fac-similé par le C.N.R.S. continuent à paraître sur un rythme rapide, distançant les commentateurs.

Le tome II (1900-1902) analysé ici précédemment [1] contenait beaucoup des fameuses mathématiques spirituelles relevant de l'*Arithmetica universalis* de Paul Valéry. On sait qu'elles ont été éclairées en partie par plusieurs lettres écrites à son ancien condisciple Gustave Fourment [2]. Bien que le tome III, qui groupe les années 1903-1906, ne marque pas, au moins au début, un changement de préoccupation (dès les premières pages les équations appliquées aux phénomènes mentaux réapparaissent [3]), nous ne reviendrons pas à ces questions « mathématiques ». Il nous paraît préférable de signaler avec les notes variées, toujours intéressantes, d'ordre moral, politique, littéraire, etc., qui se trouvent dans ces cahiers [4], les rares confidences ou allusions à des événements personnels.

En 1903, Paul Valéry, secrétaire particulier d'Edouard Lebey, administrateur de l'Agence Havas, a trente-deux ans. Marié depuis mai 1900, il relatera seulement, page 54, un événement de famille, la naissance de son premier enfant, Claude :

« Aujourd'hui vendredi 14 août, un fils m'est né à 0 h 15. Il est apparu... venant du monde étranger que seule révèle la douleur — du monde organes — et du monde transformations. »

Incité à réfléchir sur ce nouveau centre d'attraction surgi dans sa vie, il note plus loin : « la paternité désoriente l'égoïsme » et en 1904 : « Le

1. *Revue de Paris*, avril 1958.
2. *Correspondance de Paul Valéry avec G. Fourment*. Préface d'Ol. Nadal (N.R.F.).
3. Ou des réflexions de cet ordre : « La mathématique est la description des opérations mentales en tant qu'on peut les noter exactement. »
4. Sur la couverture du premier cahier daté de 1903 on lit *Jupiter* sans que ce nom trouve plus loin un autre commentaire que cette boutade : « Quos vult perdere Jupiter il les fait sages. » — Le tome III rassemble 910 pages de cahiers.

père ne dit pas ses véritables secrets à son fils. » Mais son fils n'a encore qu'un an... Par la suite, Paul Valéry observera le comportement de ses enfants, consignera leurs mots amusants ou poétiques.

De ses amis — Mallarmé, Jean de Tinan... — il n'a été question dans les cahiers précédents que le jour de leur mort. De même ici : « Schwob est mort aujourd'hui 27 février 1905. » « Funérailles de Hérédia — ce vendredi 6 octobre 1905. Eglise Saint-Paul. Lustre (*sic*) très lent. A côté du Docteur Vaschide qui me chuchotait tout le temps ses impressions de psycho-physiologiste. » Une évocation de Mallarmé [1] — mort en 1898 — nous semble donc particulièrement précieuse : « Je pense souvent à cet homme que j'ai tant aimé — si profondément étudié et connu et qui était fondé sur une intelligence complète de son art et de ses dons — d'où il embrassait tout le monde, entièrement reconstruit par lui-même. » Embrasser le monde entièrement reconstruit par soi-même est aussi l'ambition du jeune Paul Valéry. Une observation faite par le penseur sur son propre caractère nous informe à cet égard. Il y exprime nettement le désir de n'avoir point recours à autrui, de pouvoir arriver seul à toute connaissance. « Je sens comme mon péché toute idée qui ne vient pas de moi et qui pourtant me plaît fort. Alors ce plaisir est une morsure — un remords. »

Penser — sans *vague* — demeure son principal intérêt. Sous le titre *Poème complet,* il griffonne, avec quelque humour, ces deux vers :

Le ciel est nu. La fumée flotte. Le mur brille.
Oh ! que je voudrais penser clairement.

Penser à quoi ? Toujours sans doute à ses problèmes dont l'essentiel est de se représenter le mécanisme de l'homme [2].

Il aspire également à une sorte de libération de son être [3], difficile à définir : « Je ne me distingue pas encore assez de moi — ni de mon temps » (p. 41). Tente-t-il un effort vers l'absolu ou simplement n'essaie-t-il pas d'échapper à un certain conformisme et de garder une originalité précieuse : « L'étrangeté est le vrai commencement. Au commencement était l'étrange. (Et il y a bien des gens en qui il ne revient plus.) Il s'étonne de l'univers comme de lui-même : « Je ne trouve rien qui ne me soit profondément étranger. Rien en moi qui ne lui soit étranger. »

Très précis en tout cas est son souhait de se connaître, de s'affirmer et de créer un monde à son image : « Il est capital de trouver son propre système — de le pousser là où il mène, de promulguer ces lois et de

1. Est-ce aussi à Mallarmé que songe Paul Valéry quand il écrit : L'amitié, c'est-à-dire — le partage de tout ce qui est supérieur » (p. 872).

2. « Mes recherches vont à deux points : 1° Trouver une représentation totale de l'être humain — rigoureuse — et j'entends par là : telle qu'elle puisse être rendue toujours plus fidèle à proportion des documents qu'on a. Il s'agit de déterminer les éléments indépendants et les formules de relation ; 2° Trouver à l'état pur les opérations volontaires ou disponibles dans leur généralité ou simplicité — comme instruments éternels peu nombreux. »

3. « Lève tous les étouffoirs du cerveau et laisse retentir le chaos. »

porter à la dignité de méthodes de construction du monde les habitudes primitives, les allures de la personne que l'on est. »

Dans le même sens, ce fervent de l'introspection qui sait tirer parti de son étrangeté écrit : « Mes lacunes et faiblesses sont telles que si je n'avais cherché à les *organiser* elles-mêmes — à les observer — ... si je n'avais songé à les tenir pour d'*importantes vérités,* elles m'auraient à mes yeux complètement *représenté.* — Mais j'ai réussi quelquefois à en faire de la force. »

⁂

Le futur auteur de l'*Ode au Platane,* admirateur de la mer et du grand vent, contemplait les arbres non sans trouble : « La divine extrémité des arbres me remue toujours, m'emporte — et me tord dans *notre* profondeur. » Il les rapprochera un jour des navires dans une même dilection :

« Objets aimés — quoi ? infiniment les navires — coques, port, masses adaptées — les armes, tout ce qui me donne le sentiment du vouloir exactement incorporé. Et l'arbre, pourquoi ? Y lire la docilité et réciprocité si pures de la croissance et de l'extension aux circonstances ? ». Ses sentiments pour la nature semblent d'ailleurs avoir été empreints d'une sorte de pudeur [1].

Les livres ne figurent pas parmi les objets aimés. Paul Valéry (qui parle de « l'art silencieux de lire ») a cependant beaucoup lu, et souvent avec un impitoyable esprit critique. Deux pages plus loin, les lectures romantiques qu'il a faites lui inspirent cette apostrophe à X (lui-même probablement) :

« Redoute, ô X, d'être inutile comme Chateaubriand, absurde à la Hugo, ennuyeux comme Flaubert, mélancolique comme beaucoup, impur comme la plupart, bête ou comédien, inachevé, prolongé, bizarre ou niais — facile ou arbitrairement ardu, sans problèmes, sans preuves, sans consistance, sans mouvement — sans réalité, sans commandement. » A la page suivante, il donne le coup de grâce à quelque ouvrage : « Veux-tu détruire ou tuer ce livre ? Relis-le. »

En fait, on trouvera dans ces cahiers sans littérature et où la littérature est souvent condamnée plusieurs réflexions se rapportant à la gloire littéraire et, bien entendu, au langage, au vers « mesure de la mémoire », etc.

Sans nommer Taine, Paul Valéry réfute la théorie du milieu créateur de l'œuvre d'art : « Une époque, un climat, une race — contiennent des millions d'individus. Parmi ces millions, quelques individus pro-

1. Il a écrit à Viélé Griffin en 1898 : « Contrairement à la petite légende, j'adore ce qu'on appelle Nature, à condition de ne la jamais nommer. » (Cité par André Rousseaux, *Figaro Littéraire* (6 février 1957). En 1903, Paul Valéry déclare dans un cahier : « Je n'ai pas d'admiration pour la « Nature. » La phrase est écrite sans contexte susceptible d'indiquer le sens donné à *Nature*.

duisent idées, style, ouvrages... Donc par climat et époque on expliquera peut-être tous ces contemporains — mais on n'expliquera pas les exceptions. »

L'acte d'écrire a lui-même une bien simple explication : « La littérature est le besoin d'autrui — d'une façon si naïve... » Pourtant : « La littérature est condamnée à mort (...). Tout ce qui a fondé et soutenu les lettres se meurt. Point d'art sans une certaine métaphysique (...). L'individu vivifie l'art d'abord — il le rend trop précieux, trop profond, trop sensible, trop inégal, et enfin le tue. »

Valéry suggère une écriture impressionniste : « Décrire — le littérateur ignore les ressources de son art — devrait se faire par des mots pas plus riches que les besoins du moment. Ne pas appeler maisons ce qu'on veut faire imaginer comme des taches ou des tas. »

***

Absorbé par ses recherches (*l'homme cherche à deviner sa propre pensée. Quels efforts !*), Paul Valéry ne se distraira pas dans le monde : « J'ai considéré et considère toujours la vie, je veux dire la société aussi, etc., comme une dure bêtise — une futilité — un amas de niaiseries. Il faut tirer son épingle de ce jeu » — mais, ajoute Valéry — « cela aussi est cher et sot. »

Si peu d'importance qu'attache le penseur à la vie sociale, il ne résiste pas au plaisir de noter les détails d'une visite à Edmond de Rothschild [1] :

« *Hier, j'ai vu Huysmans. Aujourd'hui été chez Rothschild.*

» *Après les huissiers, les concierges et les laquais — j'attends fort longtemps dans une chambre où il y a sept portes et sept chaises vertes. Lambris peints en jaune, — le reste est vert. Quelques portes sont matelassées, — l'une ouverte montre un autre cabinet. Tout est calfeutré, silencieux, étouffant, comme pour mûrir les gens qui attendent enfermés seuls dans ces vases hermétiques. Enfin, on m'ouvre une de ces portes si importantes. J'entre dans une salle immense dont la grandeur est faite pour intimider celui qui a séjourné dans le petit lieu jaune et vert. Il y a d'immenses bureaux tels des pianos — parallèles, perpendiculaires au mur des fenêtres — ils sont vides, sauf deux. Tout au fond, au dernier, un homme qui est le baron Edmond me fait signe d'approcher. Juif fin — mains de prestidigitateur supérieur, — paroles brèves, soyeuses, escamotées — barbe grise, dentelle, — binocle, bagues. Tout à coup, l'accent plus juif — où il y a quelque chose de* zélé *— l'accent des enfants juifs qui montrent leur savoir.* »

Depuis 1902, Paul Valéry habite au 40 rue de Villejust. On sait que la marche favorisait l'activité de son esprit. Il se voit (avenue Victor-Hugo, au Bois de Boulogne ?) se promenant : « Trois quarts d'heure

1. Mme Agathe Rouart-Valéry rappelle que, conseillant et remplaçant dans ses affaires Edouard Lebey, atteint de paralysie, Paul Valéry eut l'occasion d'entrer en contact « avec divers financiers de haute branche » et d'être particulièrement informé des événements du monde entier. (Introduction bibliographique de Paul Valéry, Œuvres 1, Bibliothèque de la Pléiade.)

de promenade grise, à pas lents, abstraits, remuant de la logique et de l'ordre ; le ciel couvert : pourpre cuivre dans les arbres dont le vert se meurt ici, insensiblement, l'or se généralise dans la vapeur toujours un peu plus froide... je me déplace, endormi, et suivant des idées claires. »

Sur lui-même, en vue d'atteindre pureté, rigueur, authenticité, il exerce une continuelle contrainte : « Je m'immole intérieurement à ce que je voudrais être. » Nous savons que les faits divers du monde extérieur ne l'intéressaient guère, et après avoir confessé qu'il n'était « pas fait pour les grandes scènes, les colères, passions, moments tragiques », qui loin de l'exalter lui « paraissent de misérables éclats, des états rudimentaires où toutes les bêtises se lâchent », où « l'être se simplifie jusqu'à la sottise », il ajoute : :Je ne lis pas les journaux — ce drame sonore, ces événements qui font palpiter tout cœur — où me conduiraient-ils sinon au seuil de ces problèmes abstraits où je suis déjà tout entier situé. » (Il n'apprécie pas beaucoup d'ailleurs le journal [1].)

Plus tard, ce contempteur des drames de la vie verra deux de ses ballets-mélodrames à l'Opéra ; en 1905 il assiste à l'*Orphée* de Gluck et se plaît aux instants qui précèdent les trois coups : « Quel spectacle ! Une salle de théâtre avant que le rideau ne se lève pour l'enlaidir. J'adore le désordre délicieux des instruments qui s'accordent et dissonnent — la joie de la préparation de l'orchestre [2]. » Ceci n'est que distraction d'un soir.

Son besoin de silence, d'une « heure pure de bruit » est grand, le pousse à écrire : « J'envie le prisonnier qu'une cellule préserve et qui dans elle est propriétaire du temps, de l'espace et de la continuité. » C'est qu'une concentration extrême d'esprit — comme aux mystiques dont il a transposé la méthode et les aspirations sur le plan intellectuel — lui est nécessaire. Il fait lui-même ce parallèle :

« Mystiques, ô vous ! et moi de ma façon, quel labeur singulier avons-nous entrepris ! Faire et ne pas faire — ne vouloir arrêter une œuvre matériellement circonscrite — comme les autres font et nous le jugeons illusoire, mais enfreindre incessamment notre définitif, et toujours, intérieurement en travail, vous pour Dieu, et moi pour moi et pour rien. »

Les grands mystiques ont intéressé et séduit certainement Paul Valéry. A cette époque il mentionne déjà saint Thomas d'Aquin et les exercices d'Ignace de Loyola [3].

1. « Un journal est un lieu carré où les auteurs et le public s'accouplent monstrueusement jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des imbéciles. » Et encore : « C'est le lieu carré où l'auteur empoisonne le public qui le rend stupide. »

2. Il note ailleurs : « salle de théâtre aux couleurs de boucherie — étal — mâchoire. »

3. Il écrira plus tard sur Swedenborg et le R.P. Cyprien de la Nativité, traducteur de saint Jean de la Croix.

Sont-ce ces lectures ou d'autres qui l'amènent à se poser une question de nature à surprendre ceux qui l'ont connu peu métaphysicien :

« *Et pourquoi pas une métaphysique ?* (...). *Regarder le monde comme ayant été* fait — *Regarder la douleur comme une rémunération. Regarder soi comme une réponse ou une solution à un problème ? chercher le* but *du moi, sa* fin *comme si j'étais un acte de quelqu'un.*

» ... *Mystique ! c'est-à-dire voyant les choses par référence à une intuition secrète — comme signes — comme devant être déchiffrées particulièrement et non classifiées* — Voir, *chercher à* voir *sa* vérité.

» Prier, sanctifier sa volonté — vouloir dans l'ordre. » (P. 546.)

Une certaine angoisse n'habite-t-elle pas le jeune Paul Valéry qui s'est retranché du monde pour vivre dans ses curieuses méditations ? Il se juge. Il revient vers le passé [1], se revoit pendant ses années d'études : « Je suis plus conscient qu'intelligent [2]. Au collège, bien d'autres surmontaient les difficultés qui me laissaient impuissant et ahuri. Mais je sentais donc toute la hauteur de l'obstacle et considérais les sauteurs au-dessus de moi (...). La supériorité que je n'avais pas, je la mesurais et consciencieusement je l'amoindrissais : ce n'est rien de franchir, me disais-je par défense, sinon en toute connaissance... » (P. 694.)

Son travail paraît-il vain à Paul Valéry, l'ange qu'il introduit ici traduit-il son propre scepticisme ?

« *L'ange* [3] *dit : Pour mon œil votre monde est monotone, je ne distingue pas la diversité de votre pensée et tout ce qu'elle peut contenir ne doit être qu'une suite fastidieuse de développements connus.* »

Sur la page suivante datant de la fin de l'année 1905, Paul Valéry (doute-t-il encore de son originalité ?) écrit : « Le soir, éternellement, par sursauts cruels, un homme remuant le terrible problème de sa vraie valeur. Que de fois pesé ! Alternative lucide et injuste. »

⁂

Maints projets plus ou moins réalisables traversent son esprit. L'un d'eux, noté en 1903, se rattache à son goût encore très vif de dénombrer tous les éléments du langage. « Liste de tous les mots. Liste des verbes [4],

1. Paul Valéry qui n'aimait pas se souvenir : « Bon ou mauvais, passé tu m'ennuies toujours... » « Le souvenir est une sorte de suicide. » constate qu'il est doué d'une mémoire surprenante (analogue à celle de Raymond Poincaré) : « Il me suffit de me rappeler une page écrite pour relire ce qu'il y a sur la page. »

2. Ailleurs, il écrit : « Combien je me méfie de tout et de mon esprit rapide ! »

3. Degas appelait volontiers Paul Valéry *Monsieur Ange*. (Agathe Rouart-Valéry. Introduction biographique. Œuvres de Paul Valéry. Bibliothèque de la Pléiade N.R.F.). Le dernier poème si émouvant de Paul Valéry terminé deux mois avant sa mort en mai 1945 s'intitule *L'Ange*.

4. Paul Valéry signale la carence de la langue française. Etudiant les verbes *réels* et les verbes *composables*, il remarque que si nous avons *dormir* pour être en sommeil, nous ne disposons pas d'un verbe équivalent à *vouloir* ou à *pouvoir* le sommeil...

des adjectifs. Liste des liaisons. Liste de mes mots. » Il écrira dans le même sens : « Il faudrait classer toutes les phrases généralement possibles. » Travail encyclopédique qui rappelle le classement envisagé antérieurement de toutes les opérations mentales.

On lit ailleurs le schéma ancien d'*Agathe*. Cette œuvre qui devait rester inachevée et pour laquelle Paul Valéry songera à divers titres (*Manuscrit trouvé dans une cervelle, Agathe, Sainte du Sommeil*) a paru en 1956 par les soins de la fille de l'auteur, Mme Agathe Rouart-Valéry. Nous en voyons assez nettement ici le sujet et la structure. (Une femme qui dort et dont les pensées forment un cycle [1].)

« *L'ancienne Agathe* ».

« *Voici le projet d'Agathe tel que je l'avais fixé en* 98 *je crois ou* 97.

Une personne s'endort — je suppose un sommeil cataleptique — je veux dire indéfiniment long — je suppose (non sans péril) que toutes les excitations des sens soient abolies. Je suppose enfin qu'elle rêve et que la succession de ses représentations soit telle que la n° = la 1re.

» *Alors elle tourne dans ce cercle n, — qui est fermé.*

» *Si on se borne aux hypothèses — tout est fini là. Si on introduit une condition nouvelle —* l'altération *progressive de la perception de ce cycle à cause de sa répétition — l'habitude — la rapidité croissante de* rotation *— alors ? Alors, peut-être, ce cycle deviendrait pour elle une chose stable, un monde régi par une loi simple et certaine, un objet de plus en plus étranger — et par rapport auquel elle va tenter de* penser *— et s'éveille.*

» *Ainsi : chien, lune, amour dans la nuit, aboi, chien et...*

» *Mais (mot illisible) ce dessin si gros est un signe d'une infinité de problèmes et c'est pourquoi je l'ai tracé* [2]. »

Paul Valéry avait publié *La soirée avec Monsieur Edmond Teste* en 1896. Il revient à ce personnage ou à quelque être analogue dont la solitaire intelligence le tente.

« *J'ai, une fois, essayé de décrire un homme campé dans la vie. Une sorte d'animal intellectuel — un mongol — économe de sottises et d'erreurs, leste et laid, sans attaches — voyageur sans regrets, solitaire sans remords — tout entier à ses mœurs intérieures, à sa proie variée (ou le reste du monde) — logé dans un hôtel avec sa valise, — sans livres — sans besoin d'écrire, méprisant l'une et l'autre faiblesse —*

1. L'idée de cycle chez l'individu est familière à Paul Valéry : « L'individu se subdivise en cycles partiels successifs. Certains de ces cycles peuvent se combiner entre eux et former un autre cycle partiel uni. D'autres sont extérieurs forcément les uns aux autres. Certains peuvent être commencés et achevés plus tard ou demeurer ouverts. »

2. Le manuscrit de 1898 (qui commence ainsi : « Plus je pense, plus je pense ») a été reproduit en deux états (*fac-similé* et imprimé) dans le même volume sur les presses de Tallone. Paul Valéry y travaillait sans doute de nouveau trois ans après puisqu'il écrit à Gide le 14 juillet 1901 : « Je suis beaucoup plus satisfait de mes notules que d'Agathe. » Plus tard, Paul Valéry aurait songé à utiliser l'ex-commencement d'*Agathe* pour en faire l'intérieur de la nuit de M. Teste. (La personne qui parle est du sexe masculin : « Je suis changeant dans l'ombre, dans un lit. ») (Voir André Rousseaux, *Figaro Littéraire*, 16 février 1957. Maurice Toesca, N.R.F., 5-1957. Mme Em. Noulet (communication à l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1er mai 1957).

réducteur impitoyable, énumérateur froid, capable de tout, dédaignant tout — mon idéal.

» *Je n'ai envie que de* pouvoir, *disait-il, je déteste la rêverie et je trouve les actes lents et ridicules — mais j'aime à la folie ressentir toute la précision dont je suis capable — je me précise avec délices. Je me sens m'enchaîner et me dessiner... je ne compte pour rien l'amour, l'histoire, la nature.* »

Les phénomènes de l'attention ont été également longuement étudiés par Paul Valéry en 1903.

« *On sent si bien que l'attention est précieuse, qu'on l'implore, le mystique l'implore — la poursuit par des moyens physiques ou physico-mentaux.* »

« *L'attention — révélateur, retrouve dans la mémoire des détails non perçus au moment de la réception* » — « *l'attention, un état dont on ne s'aperçoit que lorsqu'on en sort, ou qu'il faiblit.* »

Ce phénomène mental est même mis en équation :

« *Il y a attention lorsque la variation totale du champ de la connaissance dépend de l'une de ses parties* $\frac{dg\,(x, y, z,)}{dt} = \varphi\,(y)$. »

Le penseur rédigea plus tard tout un mémoire sur l'attention à dessein de le présenter à l'Académie des Sciences Morales pour le prix Saintour. Il y renonça, et ce manuscrit, dont Mme Paul Valéry a bien voulu nous donner connaissance, est resté inédit.

⁂

Certaines pensées valéryennes semblent avoir une résonance personnelle, faire écho à des sentiments, à une règle qui lui sont propres. D'autres révèlent des curiosités scientifiques[1] — des préoccupations politiques, etc. Voici des remarques :

Sur les philosophes : « Origine de Platon, les idées — et le beau (des imbéciles) — comme je l'ai suffisamment été vers 1892. » Quelques jours après cette allusion faite probablement à ses premiers poèmes Valéry revient à Kant (critiqué déjà dans les cahiers précédents) qui a étudié la forme des jugements, mais « qui n'a pas eu l'idée de regarder un problème plus primitif : celui de l'existence même du jugement... » Lui-même juge Nietzche. « Pas la volonté de puissance, non — seulement la velléité » — et Aristote « admirable dessinateur ».

Sur la politique : L'auteur d'*Une Conquête méthodique* (1895), le futur auteur de *Regards sur le Monde actuel* (1931), ne néglige jamais de s'instruire de la politique, d'étudier le caractère et les conceptions des grands hommes qui y ont joué un rôle prééminent. Ainsi, Paul Valéry, qui souvent regarde avec lucidité du côté de Berlin, tire une conclusion de la correspondance de Bismarck :

« Il en ressort que l'homme d'état, à son sens, n'est qu'un accoucheur

1. « Merveille que l'un et l'autre œil voient au même lieu la même couleur. »

de circonstances. La chose doit arriver, mais on peut l'accélérer, la retarder, la faire coïncider avec telles conditions, etc... »

Plus loin, il écrit en 1903 : « La grande politique se profile toujours sur la mer. »

Bien qu'il ait quitté depuis deux ans le ministère de la Guerre, où l'on se souvient qu'il avait été longtemps fonctionnaire, son intérêt pour les choses militaires (avant même sa réponse au discours de réception à l'Académie française du maréchal Pétain) apparaît dans une note, consignant peut-être la méditation faite au cours d'une promenade : « Un pays pour un militaire est chemins, obstacles, bouclier, masque, écoulement, magasin et l'homme doit suppléer par la marche, le faix, l'abstinence, la discipline et la hardiesse tout ce qui manque en ce genre au champ des opérations. » (P. 99.)

Quand Valéry pense à Napoléon — ce qui est assez fréquent — il y songe comme à un cerveau puissant de grand capitaine dont il cherche le mécanisme.

« Napoléon, parlant des problèmes de la guerre, les compare à ceux de la mécanique mais vaguement et sans réduction comme il convenait à un esprit si juste. Cependant, pour lui-même, peut-être poussait-il davantage ? En tout cas, il avait sûrement un mode de penser stratégique dans lequel les apparences de la guerre étaient remplacées par autre chose. Il raisonnait après une transformation permettant le raisonnement.

» Prévoir empêche d'y voir. Napoléon a eu la plus grande vue de son temps et le don du calcul prochain — mais pas de portée éloignée. C'est pourquoi il fut l'homme puissant, roi immédiat. Il a vécu de son temps — au point de l'épuiser — juste le contraire d'un prophète, — le roi s'oppose au prophète, il est le thème et l'ennemi des prophètes — proclamant ce qu'il fait. Or les prophètes n'ont jamais servi de rien. »

L'admirateur de Napoléon reste impressionné par les thèmes de Joseph de Maistre[1]. Il en passe quelque chose dans ce jugement sur la démocratie : « *Ce qui choque dans cette politique populaire, c'est qu'elle consiste et conduit à faire les gens plus sensibles, plus égaux au lieu de les forcer à être plus forts. La meilleure politique est celle qui fortifie.* »

Il y a chez Paul Valéry une nostalgie de la grandeur :

« *Ce qui caractérise la France actuelle (en 1905) dans sa débilité est l'absence de grands sentiments. Impossibilité de sentir vivement.* »

« *Qu'est-ce qu'une vieille nation ? C'est une qui a beaucoup de routes, beaucoup de canaux, beaucoup de livres.* »

La manière dont il s'exprime sur le fond et le jeu de la politique a de la netteté :

« *La politique est l'art d'exterminer. L'acharnement du combat dépend de la précision avec laquelle on se représente le cœur de l'adversaire — et quand on*

1. Voir à ce sujet le tome II.

désespère de le changer, de le dominer — alors il faut en finir. Arrête ce cœur qui bat contre toi. »

Sur le Moi (sujet éminemment valéryen).

« *Le moi n'est pas un. Et qui le sait ? et qui pourrait donner un sens à cette proposition ? Mais à chaque instant, il n'y en a qu'un, et plus ou moins net. L'homme fait ceci — l'homme fait cela. Erreur. Quelque chose fait cela, et tout l'homme suit à sa manière.* »

Paul Valéry moraliste, et qui s'est tant occupé du *Moi*, écrit une pensée que ne désavouerait pas Pascal, contempteur du Moi haïssable :

« *Orgueil, je suis le* Moi *sans faute, — le seul, unique, indestructible, invincible moi... qui mesure et mange tout — qui dépasse et submerge tout — qui... qui... c-à-d qui serait tel — si cela ne dépendait que de Moi.* »

De même celle-ci : « *L'humanité — l'homme ne vaut que par l'inhumain* », qui évoque « l'homme passe l'homme » de Pascal.

⁂

Revenons encore une fois à l'homme des Cahiers. Regardons-le, observateur de lui-même, lorsqu'il pense, isolé du monde :

« *Mon ambition, ma brûlure est toute interne. Pouvoir m'applaudir, le reste m'est étranger — le reste est froid. Je ne mesure que mon potentiel pouvoir. Aussi me suis-je retourné dans ma peau — dans mon crâne comme si l'extérieur n'était qu'un lit docile* [1]. »

Tant d'observations ont-elles permis à Paul Valéry, arrivé à l'âge de trente-cinq ans, de se connaître ? A la dernière page de ce livre brille comme un diamant sombre cette pensée qui appartient autant au penseur acharné qu'au poète : « Au fond de chacun, son noyau inconnu — masse d'ombre qui joue le moi et le dieu. »

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

1. Voici encore quelques aphorismes sur la gloire : « La gloire consiste à demeurer unique. » « Je me suis donné ma gloire. Moi seul le pouvais — ce fut une critique incomparable et incessante de moi-même. » « Quels efforts pour se distinguer de penseurs antérieurs — et de leur foule ! »

L'ANTI-MATIÈRE

par Pierre Rousseau

En 1733, Charles Cisternay du Fay, qui venait d'être nommé, par Louis XV, intendant du Jardin du Roi, fit une découverte capitale.

La science était facile en ce temps-là. Ancien officier, du Fay avait été déjà archéologue et chimiste et il n'allait pas tarder à se muer en botaniste. Mais il était entré en relations avec l'Anglais Gray et son assistant s'appelait l'abbé Nollet : deux personnes qui s'occupaient d'électricité ; comment le directeur du futur Muséum ne se fût-il pas intéressé à leurs expériences et n'eût-il pas cherché à aller lui-même de l'avant ?

A la vérité, la découverte dont il s'agit et qui est qualifiée ici de capitale prêterait aujourd'hui à sourire. On ne connaissait pas, à cette époque, d'autre moyen d'obtenir des charges électriques qu'en frottant un bâton de verre, de cire à cacheter ou de résine. Or, du Fay avait observé qu'un objet électrisé par contact avec le verre attirait un objet électrisé par contact avec la résine, et repoussait un objet électrisé par contact avec le verre. Autrement dit, il y avait des corps électrisés qui s'attiraient et d'autres qui se repoussaient ; il existait une électricité *vitrée* et une électricité *résineuse*, deux objets se repoussant quand ils étaient chargés d'électricité de même nature et s'attirant dans le cas contraire. Du Fay exposa cette distinction en 1734 dans les *Philosophical Transactions*.

Benjamin Franklin, un peu plus tard, jugea préférable de remplacer vitrée par *positive* et résineuse par *négative*. Pourquoi celle-ci était-elle négative plutôt que celle-là ? En fait, l'attribution était purement arbitraire, pour la simple raison que les deux électricités manifestaient une symétrie parfaite. L'ingénieux inventeur américain imaginait l'électricité comme une sorte de fluide ; étaient chargés positivement les corps qui en possédaient en excès ; leur en retirait-on ? Leur charge devenait négative. Cette agréable symétrie resta en vigueur pendant un siècle et demi — exactement jusqu'en 1895, année explosive et 1789 de la science.

Le monde est fait d'électricité négative.

C'est véritablement cette année-là que commence l'histoire qui nous occupe aujourd'hui. L'expérience en vogue dans les laboratoires de physique était celle du tube de Crookes. On faisait passer un courant à haute tension dans un ballon de verre empli de gaz raréfié et il s'y créait un faisceau luminescent. Jean Perrin venait de prouver que ce faisceau n'était autre qu'un jet de particules infiniment petites, que l'Irlandais Stoney avait déjà baptisées *électrons*. Le point curieux était que ce jet d'électrons était dévié quand on plaçait un aimant sous le tube. Que chacune des particules fût sensible à l'action de l'aimant impliquait naturellement qu'elle était dotée, malgré sa petitesse, d'une certaine inertie ; à cette inertie, il était difficile de ne pas associer l'idée d'une certaine masse.

Sur ces déductions, le grand physicien hollandais Lorentz bâtit une théorie d'ensemble de la matière. Le mot « matière » englobant tout ce qui a une masse, il supposa qu'inversement, toute masse, donc toute matière était formée d'électrons. Quant à savoir ce qu'étaient ces derniers, le problème était résolu, grâce au tube de Crookes, par Perrin et le savant anglais J.-J. Thomson : c'étaient des grains d'électricité négative.

Convenons que l'hypothèse de Lorentz était hardie, et même révolutionnaire : il était plutôt contraire au sens commun de concevoir la matière — cette table, ce papier, notre corps lui-même — comme un conglomérat de minuscules grains d'électricité. N'insistons pas sur cet épisode ; cela se passait, répétons-le, vers 1895 ; le réalisme coulait à pleins bords non seulement chez les romanciers, mais aussi chez les savants ; Berthelot en France, Kelvin en Angleterre, Ostwald en Allemagne étaient les chefs de file d'une école qui refusait de s'en laisser conter, de croire aux atomes et à tout ce que l'on ne pouvait ni voir ni palper. Retenons-en seulement que la découverte de l'électron et la mise en évidence de ce corpuscule comme constituant de la matière portaient un coup décisif au réalisme de l'école officielle et à la vieille idée des deux électricités symétriques. Non ! Les deux électricités n'étaient pas symétriques puisque c'était de grains d'électricité *négative* qu'étaient faites toutes les choses.

Découverte de l'atome.

En 1895, et malgré les répugnances des positivistes classiques, l'atome avait bel et bien pris pied dans la science, et pas uniquement par la porte de l'hypothèse. L'étude des éléments au spectroscope,

leur classement par Mendéléief, le phénomène de l'électrolyse fournissaient autant de preuves que la matière était de structure discontinue, qu'elle consistait en une agglomération de corpuscules inconcevablement petits, ceux-là mêmes que Démocrite et Leucippe avaient appelés *atomes* cinq cents ans avant notre ère. Vingt-cinq siècles plus tard, on en était toujours à la même conception. Elle avait bien reçu un support expérimental depuis Dalton, mais l'atome qu'elle postulait continuait à rester, conformément à l'étymologie, insécable ; on se le figurait toujours comme une petite bille matérielle homogène, indestructible et éternelle.

Quand il fut décidément prouvé que l'existence de l'atome devait s'accommoder de celle de l'électron, un problème aigu se posa : comment ces deux personnages pouvaient-ils cohabiter ? Quelle idée devait-on se faire de la matière pour que l'ultime architecture en fût à base d'atomes et d'électrons à la fois ? J.-J. Thomson proposa une image dans laquelle les électrons étaient disposés à l'intérieur de l'atome comme les pépins dans une pomme. Malheureusement, cette image ne correspondait pas avec ce que nous savons de la matière : si celle-ci était faite entièrement d'électrons, elle serait, comme eux, électrisée ; puisque cela n'est pas, puisque les choses sont électriquement neutres, il faut admettre que l'électricité négative représentée par les électrons est contrebalancée par une charge équivalente d'électricité positive. On fut ainsi conduit à supposer dans l'atome, face aux électrons, une particule d'électricité positive capable de les équilibrer.

En 1901, Jean Perrin proposa de regarder l'atome comme une espèce de système solaire, composé d'électrons circulant, telles des planètes, autour d'un « soleil » central électrisé positivement. Dix ans furent toutefois nécessaires pour que cette intuition reçût une confirmation expérimentale. Celle-ci fut apportée par l'illustre physicien britannique Rutherford. Ce génial Néo-Zélandais montra que lorsqu'on retirait à un atome tous ses électrons, il subsistait effectivement une petite charge d'électricité positive. C'était la preuve que la neutralité électrique de la matière s'expliquait bien par l'existence d'un corpuscule positif faisant contrepoids aux électrons négatifs ; c'était une présomption en faveur de l'atome planétaire de Perrin — et aussi la démonstration que Franklin avait mal choisi ses dénominations d'électricité positive et négative, puisque retirer une partie de sa charge à un atome, c'était, contrairement à ce que pensait Franklin, rendre celui-ci positif.

Il est bon de nous arrêter un instant sur les années 1913-1924 qui marquèrent l'apogée de l'atome rutherfordien. Les physiciens n'osaient plus montrer l'état d'euphorie qui avait été le leur dans les dernières décennies du XIXe siècle, alors qu'ils croyaient leur science presque achevée et l'inventaire du monde matériel à peu près terminé, mais ils

étaient néanmoins pleins d'enthousiasme. L'atome-système solaire expliquait parfaitement les propriétés de la matière. On l'avait disséqué, on en avait mesuré les dimensions et la masse, on avait calculé la charge électrique de son « soleil », le *noyau*, et celle de ses électrons planétaires. On se le représentait comme un ensemble d'environ un dix-millionième de millimètre de diamètre ; le noyau devait être fait d'un ou plusieurs grains d'électricité positive, les *protons*, et l'on imaginait, autour de ce noyau complexe, la ronde éperdue des électrons négatifs.

On avait appris que le plus simple de tous les atomes est celui de l'hydrogène. Un atome d'hydrogène n'est composé, en effet, que d'un proton en guise de noyau et d'un électron. L'un et l'autre sont naturellement porteurs de charges électriques opposées puisqu'ils s'équilibrent, mais la masse du premier est 1 837 fois celle du second.

On avait pu dresser, de proche en proche, le tableau de tous les corps simples par ordre de complication croissante, leurs atomes comportant un nombre variable de protons nucléaires et un nombre égal d'électrons, si bien que l'on était parvenu à concevoir la matière sous une forme hautement satisfaisante pour l'esprit. La symétrie de la distribution de l'électricité, qui avait été rompue quand on avait regardé l'univers comme entièrement fait d'électrons, cette symétrie était rétablie. Elle l'était même si bien que les physiciens déclaraient couramment : « Qu'importe que le noyau atomique soit électrisé positivement et les électrons négativement ? Puisque c'est leur attraction réciproque qui garde à l'atome sa cohésion, il pourrait aussi bien se faire que la charge positive fût portée par les électrons et la charge négative par le noyau : la matière, et notre monde lui-même, ne montreraient pas le moindre changement. »

Oui, en ces années 1913-1924, les physiciens étaient vraiment contents d'eux-mêmes et de l'univers que leur science leur décrivait : un univers qui, mon Dieu, n'était pas tellement éloigné de l'ancien idéal mécanique Berthelot-Kelvin et qui, en tout cas, ne paraissait point contrevenir aux règles du cartésianisme. Rutherford, continuant sa route triomphale, avait inauguré, en 1919, la technique des transmutations artificielles ; son compatriote Chadwick, s'appuyant sur des expériences des Joliot-Curie, venait, en 1932, de découvrir le *neutron*. Le neutron — particule de même masse que le proton mais dépourvue de toute charge électrique et qui prenait place dans l'édifice nucléaire : avec quel empressement les hommes de science accueillirent ce nouveau venu dans l'enceinte de l'atome ! Et de bâtir un modèle de noyau qui cimentait ensemble protons et neutrons ; et de se lancer dans la construction de machines à transmutation de plus en plus puissantes, où, à coups de millions de volts, on réussissait à métamorphoser de temps en temps un atome en un autre...

A L'AVANT-GARDE DE L'ANTI-MATIÈRE : LE POSITON.

On se ferait une idée très fausse de la marche de la physique atomique en cette première moitié du XXe siècle si l'on se figurait le physicien sous l'aspect immuable d'un homme en blouse blanche occupé à œuvrer de ses mains dans son laboratoire. A côté de cette image, nous devons faire place à celle du physicien dont le matériel se réduit à un tableau noir et à un bâton de craie ; c'est-à-dire que nous ne devons pas oublier le théoricien à côté de l'expérimentateur. Que l'un ne soit pas moins indispensable que l'autre, c'est ce qu'enseigne la suite de l'histoire, puisque si l'expérimentateur découvre et réalise, le théoricien explique et prévoit — ce qui ne l'empêche pas de découvrir lui aussi.

Rappelons que l'univers sensible au sein duquel nous sommes plongés n'est pas fait uniquement de substance matérielle : il est aussi tissé de lumière, de chaleur, d'électricité, bref, d'énergie. Quand, au début de ce siècle, la constitution atomique de la matière se fut imposée, les physiciens furent donc amenés à se demander quel lien existait entre énergie et matière et comment celle-ci engendrait celle-là. De brillants penseurs, Planck, Einstein, Bohr, Louis de Broglie s'illustrèrent dans cette recherche. Cette dernière, on le sait, aboutit à la découverte des grandes lois qui gouvernent à la fois la matière et l'énergie, théorie des quanta, relativité, mécanique ondulatoire. La conception, vraiment trop imagée, de l'atome-système solaire dut être remaniée pour obéir à ces impératifs nouveaux. Bohr la modela selon les canons de la théorie des quanta ; il montra les électrons planétaires sautant d'une orbite à l'autre en émettant à chaque bond un grain d'énergie, un *photon* ; Schroedinger l'accommoda à la mécanique ondulatoire, pliant le mouvement des mêmes électrons à une mathématisation si poussée que ceux-ci ne pouvaient plus être conçus que sous l'immatériel symbole d'ondes de probabilité ; Dirac, enfin, entreprit, vu leur extrême rapidité, de les enchaîner dans les lois de la relativité. Il y réussit parfaitement, et bien des savants se dirent qu'il y réussissait même trop bien puisque la solution qu'il donna du problème dépassait les exigences de la nature...

A ce moment — vers 1928 — Dirac était un long et maigre Anglais de vingt-six ans, à qui l'atome inspirait un enthousiasme quasi mystique et pour qui le monde n'était qu'un système d'équations dont on finirait bien par trouver la clé. Il ne s'étonna nullement que sa solution impliquât, pour l'électron, une énergie indifféremment positive ou négative. Nous non plus ne nous étonnons pas quand un problème sur des sommes d'argent, des températures ou des altitudes, nous fournit une solution positive ou négative : la solution négative

signifie alors soit une dette, soit une température au-dessous de zéro, soit une altitude inférieure au niveau de la mer. Mais, dans le cas de l'énergie, que pouvait bien signifier une réponse négative? Comment l'énergie d'un projectile, d'un obus par exemple, peut-elle être négative?

On nous pardonnera de ne pas même effleurer ici le raisonnement terriblement abstrait auquel se livra le jeune théoricien britannique. Le lecteur voudra bien se contenter de savoir que l'interprétation diracienne revenait à cette constatation dont il excusera la simplification outrancière ; un électron à énergie négative ne pouvait se manifester que d'une façon « contraire » à celle d'un électron ordinaire ; la trace devait en apparaître comme un électron chargé, non d'électricité négative, mais d'électricité positive.

Un électron chargé d'électricité positive? Si l'on se souvient qu'il y a trente ans, le seul corpuscule connu qui fût électrisé positivement était le proton, lequel est 1 837 fois plus lourd que l'électron, on mesurera combien les physiciens furent intrigués. Quel pouvait être cet électron positif, cet « anti-électron » dont nul n'avait jamais entendu parler?

L'histoire de la science a immortalisé la prouesse de l'astronome Le Verrier, découvrant la planète Neptune sans avoir jamais mis l'œil à une lunette et trouvant, par le seul calcul, sa position dans le ciel et sa masse. Rangeons tout à côté l'exploit de Dirac, car, cet anti-électron dont il précisa en 1931 les caractéristiques, cet anti-électron existait. Le 2 août 1932, un autre jeune physicien, l'Américain Anderson développait une photographie sur laquelle des rayons cosmiques avaient imprimé leurs trajectoires quand l'une de celles-ci lui parut anormale. Le corpuscule qui l'avait tracée n'avait point été attiré, comme les autres, par le champ magnétique de l'appareil ; la courbure de sa trajectoire indiquait qu'il avait été repoussé. Cela voulait dire qu'il était chargé d'électricité positive, et l'émotion des spécialistes fut au comble quand ils apprirent que ce corpuscule n'avait que la masse d'un électron. C'était là, sans nul doute, l'électron positif prévu par Dirac ! On le baptisa *positon*, et il figura désormais en tête de liste dans la série des anti-particules.

Chasse a l'antiproton et capture du méson.

Disons-le pourtant : ce positon causa une certaine déception.

Depuis la découverte de l'électron, les physiciens étaient mal à l'aise. Que les principaux phénomènes naturels fussent dus à l'électron donnait l'impression d'un fâcheux déséquilibre : pourquoi le corpuscule d'électricité *négative* était-il ainsi privilégié? A la mise en lumière du positon ils poussèrent un soupir de soulagement : il s'agis-

sait sûrement là, pensèrent-ils, d'une particule non moins fondamentale que son frère jumeau négatif, responsable de phénomènes non moins capitaux et dont l'existence rétablissait l'équité dans la nature.

Or, l'événement ne justifia aucunement ces espérances. Tout au contraire de l'électron, le positon se révéla timide et fugace. C'est l'électron qui est à l'origine du courant électrique, de la production de la lumière et des ondes de radio, mais le positon, lui, est presque insaisissable puisqu'il ne vit que 3 dix-millionièmes de seconde ! Qui plus est, il n'est même pas libre de naître comme bon lui semble : qu'une parcelle d'énergie électrique positive surgisse quelque part dans l'univers contreviendrait directement, en effet, au principe de la conservation de l'énergie ; chaque fois, par conséquent, qu'un électron positif apparaît, doit apparaître du même coup un électron négatif ordinaire, de façon que la quantité d'énergie de l'univers reste constante.

C'est bien ce que l'on constata. Comme la théorie de la relativité admet l'équivalence de la matière et de l'énergie et la convertibilité de l'une dans l'autre, on réussit d'abord, en concentrant de l'énergie sous forme de rayons γ, à créer des positons, dont chacun se montra accompagné d'un électron jumeau. Puis, inversement, on parvint à observer l'évanouissement, la dématérialisation de ces paires de corpuscules, instantanément transformés en énergie sous la même forme de rayons γ.

Quand, en 1933, l'écho de ces expériences se propagea dans le monde, l'heureuse tranquillité d'esprit des atomistes était brisée. Elles montraient l'atome sous un aspect beaucoup moins simple que ne l'avaient cru Bohr et Rutherford ; elles laissaient soupçonner qu'à côté de certaines des particules qui constituent la matière, pouvaient exister des particules hérétiques, de véritables « anti-particules ». On venait d'en découvrir une, le positon ; le proton n'avait-il pas, lui aussi, son « anti » ? L'existence de l'anti-proton n'était-elle pas une déduction logique ?

Se mettre en quête d'un anti-proton, c'est-à-dire d'un proton chargé négativement, c'était un peu comme chercher un nègre blanc. Où trouver ce phénomène ? — Où nous avons déjà trouvé cet autre phénomène, le positon : dans le rayonnement cosmique. — Tel fut le cri unanime des expérimentateurs. Déjà à cette époque, en effet, le rayonnement cosmique apparaissait comme un fouillis assez confus, où l'on devinait la présence de particules positives et négatives à très grande vitesse. L'une de ces dernières n'était-elle pas justement l'anti-proton ?

Il arrive souvent, en physique, que l'on découvre tout autre chose que ce que l'on cherche. Galvani poursuivait le secret de l'électricité animale quand il trouva le principe de la pile ; Becquerel se préoccupait d'une question de fluorescence quand il tomba sur la radioactivité ; à partir de 1936, lorsque les physiciens se mirent à passer au crible

les corpuscules du rayonnement cosmique dans l'espoir d'y détecter l'anti-proton, ce fut le *méson* qu'ils rencontrèrent.

Encore un nouveau venu dont l'existence avait été d'abord établie par la théorie ! Le Japonais Yukawa étudiant, en 1935, l'édifice complexe qu'est le noyau atomique, avec ses protons et ses neutrons, avait conclu que les forces qui soudaient ces particules entre elles devaient avoir pour support une troisième sorte de particules, des mésons, de masse 200 fois supérieure à celle de l'électron. Il ne fallut que deux ans pour que cette prédiction, comme celle de Dirac, fût vérifiée par l'observation. Ayant photographié des trajectoires de rayons cosmiques, les physiciens y décelèrent, en effet, les traces de particules chargées les unes positivement, les autres négativement, et dont la masse valait 207 fois celle de l'électron. Il n'y avait aucun doute : c'était bien le méson de Yukawa.

On n'était là, d'ailleurs, qu'au prélude d'une histoire assez inattendue, car il advint aux cosmiciens cette aventure qu'à peine eurent-ils tiré de l'ombre ce méson, le méson μ, qu'une deuxième espèce de méson, le méson π, positif ou négatif et 273 fois plus lourd que l'électron, se faufila derrière lui ; puis suivit un méson neutre π de masse 264 ; ensuite de quoi la porte s'ouvrit toute grande devant une invasion de mésons lourds (de masse 966), positifs, négatifs et neutres, que l'on étiqueta hâtivement τ, θ, $k\pi$, $k\mu$, etc., et d'*hypérons* encore plus lourds (de masse 2 181 à 2 583), se désintégrant, se transmuant les uns dans les autres, apparaissant tantôt sous une face tantôt sous une autre, et laissant le physicien désorienté devant tant d'avatars et troublé comme au seuil d'un monde insolite.

De l'énergie a la matière.

... De sorte qu'aujourd'hui, l'atome a bien perdu son aimable simplicité de naguère. La petite bille matérielle insécable des Anciens, devenue le système solaire miniature de Bohr et Rutherford, s'est finalement diluée en une entité mathématique dans laquelle les théoriciens s'efforcent, vaille que vaille, de loger une procession interminable de particules nouvelles. Comme un atome ne peut avoir ni forme ni couleur et que, à son échelle, la notion de temps perd sans doute sa signification, tout espoir de se le représenter concrètement s'est évanoui. Seul, le mathématicien, en échafaudant des combinaisons de symboles de plus en plus abstraits, est capable de s'en faire une idée. Il ne reste au physicien qu'à se réfugier dans un acte de foi et d'espérance : la foi et l'espérance que, derrière cette image ondoyante et quasi métaphysique, se cache tout de même quelque transcendante mais tangible réalité.

Il est curieux d'observer, à ce stade de la physique atomique,

cette saisissante dichotomie : d'un côté, des théoriciens poussant la mathématisation à son degré le plus élevé ; de l'autre, des expérimentateurs transformés en techniciens et, s'évadant hors du laboratoire, bâtissant des machines de plus en plus colossales et de plus en plus coûteuses.

Car, cet antiproton que la théorie laissait prévoir et qui était décidément absent du grouillement des particules cosmiques, il allait bien falloir le créer de toutes pièces puisque la nature ne s'en chargeait pas !

« Créer » un antiproton : l'expression paraît probablement inadéquate, et même prétentieuse. Elle est pourtant la seule qui convienne, car l'opération consiste effectivement à convertir de l'énergie en grains de matière. La base en est, naturellement, le principe d'Einstein sur l'équivalence de la matière et de l'énergie, exprimé par la fameuse relation $E = mc^2$. Celle-ci signifie qu'un corps de masse m équivaut à une quantité d'énergie E égale au produit de cette masse par le carré de la vitesse c de la lumière (300 000 km/s). Par exemple, si l'on parvenait à métamorphoser intégralement en énergie une masse de 1 gramme, cette énergie s'élèverait à 25 millions de kilowattheures. Inversement, si l'on réussissait à concentrer, à matérialiser une énergie de 25 millions de kilowattheures, on pourrait créer 1 gramme de matière. Inutile d'ajouter que ni l'un ni l'autre problème n'est encore résolu et que, en ce qui concerne celui de la matérialisation, les physiciens sont fort heureux quand ils arrivent à créer des particules matérielles qui pèsent quelques millionièmes de milliardième de milliardième de gramme...

L'électron est le plus léger des corpuscules atomiques — hormis le photon et le *neutrino*, qui ne pèsent rien. Sa masse est si faible qu'elle n'équivaut qu'à $225/10^{22}$ kilowattheure [1]. L'infime petitesse de cette fraction montre, du reste, que le kilowattheure est une unité peu maniable à l'échelle atomique. Il vaut mieux le remplacer par l'*électron-volt* (*ev*) et ses multiples. On dit alors que la quantité de matière contenue dans un électron équivaut à 510 000 électron-volts. De même, il suffit, en principe, de disposer d'une quantité d'énergie de 510 000 électron-volts pour pouvoir la matérialiser en un électron. Au vrai, ce sont *deux* électrons, l'un négatif, l'autre positif, qui doivent être créés à la fois. Ce sont donc $510\,000 \times 2$, c'est-à-dire 1 020 000 électron-volts (ou 1,02 Mev [2]) qu'il faut mettre en jeu dans l'opération. Celle-ci peut avoir lieu très simplement grâce au rayonnement du radium. Ce rayonnement possède précisément une énergie de l'ordre voulu, et c'est de cette manière que Frédéric et Irène Joliot-Curie et Jean Thibaud procédèrent, en 1933, à leurs expériences sur le positon.

[1] L'expression 10^{22} symbolise le chiffre 1 suivi de 22 zéros.

[2] Le *Mev* est le million, et le *Gev* le milliard d'électron-volts.

Créer un méson est déjà plus difficile puisque cette particule, 207 à 273 fois plus lourde que l'électron, requiert 207 à 273 fois plus d'énergie. Dans ce cas, c'est, comme on vient de le voir, au rayonnement cosmique que l'on devrait faire appel pour le produire.

L'inconvénient de cette source énergétique naturelle est que l'on n'a aucune prise sur elle. Pas plus que l'on ne peut ralentir ou accélérer la pluie, on ne peut ralentir ou accélérer l'averse des particules cosmiques. Il n'est pas davantage possible de la diriger ou de la concentrer pour la faire agir plus efficacement sur une cible donnée. On s'explique que les physiciens aient alors préféré organiser leur propre source énergétique. Celle-ci, d'ailleurs, était à leur disposition depuis 1933 : les accélérateurs de particules, engins géants d'où allaient jaillir les premiers fragments d'anti-matière.

Machines a créer la matière.

Le principe de cette technique découle d'un fait d'expérience issu lui-même de la loi thermodynamique fondamentale : quand un projectile est obligé de s'arrêter brusquement, son mouvement se convertit en chaleur, c'est-à-dire en énergie. Ainsi, une balle tirée contre un blindage est portée à haute température par le choc ; un jet d'électrons qui frappe une plaque métallique dans un tube de Crookes échauffe cette plaque ; il l'échauffe à tel point que l'énergie produite dépasse la gamme des radiations calorifiques et lumineuses et qu'elle atteint celle des rayons X. Veut-on augmenter cette énergie ? De même que la puissance d'une chute d'eau croît avec la hauteur de chute, celle d'un jet de particules est d'autant plus élevée que la différence de potentiel est plus grande. Quand une charge positive de 2 millions de volts est placée à côté d'une charge négative de 2 millions de volts, cette différence de potentiel de 4 millions de volts peut accélérer des particules jusqu'à une vitesse voisine de celle de la lumière.

Ainsi fonctionnèrent effectivement, dès 1933, les premiers accélérateurs. Les projectiles utilisés étaient des protons, ou bien des noyaux d'hydrogène lourd ou d'hélium. Ils acquéraient une grande vitesse, donc une grande énergie, du fait de différences de potentiel atteignant une dizaine de Mev (c'est-à-dire 10 millions d'électron-volts).

Un tel nombre semble impressionnant. En réalité, il était tout à fait insuffisant pour aboutir à la matérialisation du méson. Souvenons-nous que la création d'une paire d'électrons (positif ou négatif) « revient » à 1,02 Mev. Celle d'une paire de mésons devait donc revenir à 300 Mev au moins. On était loin du compte ! Pourtant, à ce moment même — 1930 — un jeune homme de vingt-neuf ans, professeur à l'université de Californie, mettait au point l'invention qui allait ouvrir définitivement la voie de l'avenir.

Il est possible que Newton ait eu réellement l'idée de la gravitation en voyant tomber une pomme ; il se peut aussi que Lawrence ait eu celle du cyclotron en regardant une balançoire. Si petite que soit l'impulsion donnée à celle-ci à chaque poussée, elle finit tout de même par envoyer très haut la personne qui se balance. Lawrence pensa, de même, que si l'on obligeait des particules à tourner en rond, il suffirait de leur communiquer, à chaque tour, une impulsion électrique même modeste pour leur imprimer finalement des vitesses énormes. Sur cette conception de base il traça les plans du *cyclotron*.

Le premier modèle de cet appareil vit le jour en 1932. Les projectiles étaient des noyaux d'hélium, qui étaient accélérés à chaque rotation par une différence de potentiel alternative. Leur énergie, en fin de course, ne dépassait guère 1 Mev, mais ce n'était là que le premier pas. On sait, en effet, quelle vogue, quelle puissance acquit le cyclotron. Le prototype de 1932 ne mesurait que 1,60 mètre de diamètre ; dix ans plus tard, l'exemplaire construit par Lawrence pesait 4 000 tonnes, développait des énergies de 100 Mev et la vitesse des particules y frôlait, à un septième près, celle de la lumière.

Pareille rapidité entraînait un inconvénient : l'augmentation de la masse des projectiles en fonction de la vitesse — annoncée par la relativité — n'était plus négligeable ; elle ralentissait la course et déréglait l'expérience. Trois savants, l'Australien Oliphant, le Russe Veksler et l'Américain MacMillan trouvèrent le moyen d'éliminer ce défaut, en modulant convenablement la fréquence du champ accélérateur. Ce fut l'origine du *synchro-cyclotron*, et, en même temps, celle de la conquête des grandes énergies. On inaugura à Berkeley, en 1946, un synchro-cyclotron qui accélérait les projectiles jusqu'à 400 Mev ; en 1952 on mit en route celui de Brookhaven, qui doublait le cap du milliard d'électron-volts ; en 1954, la palme revint de nouveau à Berkeley, avec le fameux *bévatron* qui fournit des protons à plus de 6 milliards d'électron-volts (soit 6 Gev).

Il n'est pas sans intérêt de jeter, en passant, un coup d'œil sur ces monstres d'acier, gorgés de courant à haute tension et dont la masse et le prix avoisinent ceux d'un croiseur. Notre centre de Saclay achève un synchroton à protons de près de 3 Gev (soit l'équivalent de celui de Brookhaven) ; l'U.R.S.S. en a mis un en service l'année dernière à Doubno, le synchro-phasotron de 10 Gev, qui mesure 70 mètres de diamètre ; le Centre européen de Recherche nucléaire escompte pour 1960 l'achèvement d'une gigantesque machine de 25 Gev... peu de temps, sans doute, avant que les savants soviétiques n'inaugurent leur futur synchro-phasotron de 50 Gev...

Les principaux spécialistes européens ont eu le privilège de travailler au bévatron de Berkeley, « dans l'un des plus beaux sites du monde, écrit M. Leprince-Ringuet, où les physiciens peuvent contempler l'immense baie de San Francisco à travers les forêts d'eucalyptus

de la colline ». Le bévatron de 6 Gev, qui a coûté plus de quatre milliards de francs, est, ajoute-t-il, « le dieu de ce grand centre ». Le bévatron : un électro-aimant en forme d'anneau, de 42 mètres de diamètre et de 4,60 mètres de hauteur, qui pèse 10 000 tonnes et à l'intérieur duquel, dans le vide, courent les protons à 296 000 kilomètres à la seconde, avant de se jeter sur une cible de cuivre pour y décharger leur énergie.

Voilà des chiffres qui, confrontés avec l'objectif d'une telle artillerie — ces particules d'une incroyable petitesse, ces transmutations à l'échelle atomique — constituent avec lui une saisissante antithèse. Et quelle antithèse aussi avec l'appareillage de Becquerel en 1896 — de Becquerel qui, par sa découverte de la radioactivité, mit en marche toute l'affaire ! Appareillage consistant en une plaque photographique enveloppée de papier noir...

Fermi comparaît les grands cyclotrons aux Pyramides. « Ce sont, les uns et les autres, disait-il, de tangibles victoires de l'homme sur les puissances brutales de la matière. » Comme on s'explique l'enthousiasme, la passion qui animent les chercheurs chargés de servir de telles divinités ! Transformer les éléments, créer des atomes, dépasser la nature en déchaînant les forces torrentielles de l'infiniment petit, quel programme et quelle aventure !

Naissance de l'antiproton.

Créer de la matière...

En 1948, les desservants du cyclotron de 400 Mev s'aperçurent que celui-ci en créait — c'est-à-dire que l'énergie de ses projectiles se matérialisait en corpuscules dont quelques-uns étaient des mésons. Ainsi, le méson aussi était susceptible d'être produit artificiellement. Il devenait donc possible, comme le prouva le grand physicien anglais Cockroft, d'obliger un méson artificiel négatif à tourner autour d'un proton, formant avec lui une sorte d'atome où le méson remplaçait l'électron. Prélude à la création d'une matière « mésonique », dont les propriétés seront différentes de celles de notre matière « électronique » et qui entrera sans doute un jour dans la pratique.

L'électron positif avait été créé depuis longtemps ; le méson venait de l'être. Pour compléter la série des anti-particules prévues par Dirac, il restait à créer l'anti-proton. L'opération était plus difficile encore que pour le méson, car si la masse de ce dernier n'atteint pas 300 fois celle de l'électron, celle du proton la dépasse 1 837 fois. D'après la relation d'équivalence einsteinienne, elle équivaut à une énergie de 938 Mev. Comme la production d'un anti-proton doit s'accompagner obligatoirement de celle d'un proton positif — toujours pour satisfaire au principe de la conservation de l'énergie — il faut

donc tabler sur une concentration de 938 × 2 = 1 876 Mev. En tenant compte de phénomènes secondaires, on doit disposer, somme toute, de quelque 5 600 Mev (soit 5,6 Gev).

« De ce que cette création est concevable, il ne s'ensuit pas qu'elle soit réalisable », objectera-t-on.

Mais si, puisque, en juillet 1954, l'Américain Schein découvrit photographiquement des antiprotons parmi les corpuscules du rayonnement cosmique.

1954 : le grand bévatron de Berkeley s'achevait, servi par une équipe dynamique dirigée par Lawrence et un vieil ami de Fermi, le professeur Segré. Le désir d'y dépister le proton négatif n'avait point été étranger à la décision de la Commission de l'Énergie atomique dont il était né. Aussi cette tâche fut-elle la première à laquelle il s'attaqua dès sa mise en service.

Les explications que l'on vient de lire ne peuvent malheureusement procurer qu'une idée tout à fait schématique de l'œuvre complexe exprimée par cette simple phrase : le bévatron créa des antiprotons. Il faut se figurer le hall circulaire, vaste comme une rotonde de locomotives, qui abrite le majestueux engin ; il faut se représenter les blocs de béton protecteurs, les ponts roulants et la multitude d'appareils, de commandes, de voyants qui mettent ce monstre en action. A un moment donné une sonnerie retentit : le départ des protons est donné. A une vitesse sans cesse accélérée ils foncent sur la cible, qu'ils atteignent en moins de deux secondes après avoir parcouru 480 000 kilomètres.

Personne ne peut assister au choc à l'arrivée, phénomène colossal dans l'infiniment petit ; nous devons néanmoins imaginer la collision de chaque proton contre un des noyaux atomiques de la cible, le noyau volant en éclats au milieu d'un feu d'artifice d'étincelles. Des éclats, des étincelles qui sont des milliers et des milliers de particules de toutes sortes, protons, anti-protons, mésons légers, mésons lourds, hypérons, les uns positifs, les autres négatifs. Quelle affaire de reconnaître et d'enregistrer au passage, dans cette cohue bigarrée, quelques antiprotons !

Séparer les protons négatifs de toutes les autres particules, le problème fut résolu en éliminant celles-ci les unes après les autres. Pour trier d'abord les projectiles positifs et négatifs, on utilisa un électro-aimant, qui détourna les uns à droite et les autres à gauche. Pour isoler ceux dont la vitesse correspondait à la valeur calculée pour l'antiproton, on les fit passer dans des compteurs électroniques. Finalement, on identifia les corpuscules cherchés en observant leur rencontre avec des protons ordinaires, rencontre qui se résuma en une gerbe de mésons. Ce résultat fut atteint en octobre 1955.

Il est superflu de dire que, même aujourd'hui, les protons négatifs ainsi créés ne se comptent point par millions. Leur nombre est toute-

fois suffisant pour permettre d'en relever les propriétés principales. On a donc appris que l'antiproton n'était pas une particule fragile comme le méson, lequel se désintègre de lui-même en une fraction de seconde ; il se conserverait même indéfiniment si l'on pouvait le garder isolé de toute matière. Mais qu'il touche un atome quelconque, et voilà qu'il attire un proton, qu'il se combine avec lui et que le couple s'annihile dans un jaillissement d'énergie. Issue fatale et inéluctable : pas plus que le positon ou toute autre parcelle d'antimatière, l'antiproton ne peut subsister dans notre univers de matière puisqu'il en est la contradiction.

A son tour, l'antineutron apparait.

« Toute autre parcelle d'antimatière », venons-nous d'écrire. Convenons qu'après l'antiélectron et l'antiproton il était bien tentant de généraliser : n'était-il pas évident que tous les corpuscules qui forment la matière devaient avoir leur contrepartie ?

Il est vrai que cette hypothèse aboutissait à une difficulté embarrassante : la contrepartie, ou le symétrique d'un proton positif est un proton négatif ; la contrepartie d'un électron est un positon ; mais la matière n'est pas faite que de protons et d'électrons : elle recèle aussi des neutrons. Comment le neutron pouvait-il avoir une contrepartie puisqu'il est neutre ? Puisque l'antineutron , s'il existait, ne pouvait être que neutre lui aussi, par quel caractère devait-il donc se distinguer de son symétrique naturel ?

Pour connaître la réponse, il faut se souvenir qu'un neutron, un proton ou un électron ne doit pas être représenté simplement comme une petite bille inerte : c'est une petite bille qui tourne sur elle-même. Cette rotation engendre chez elle certaines propriétés magnétiques. Or, ces propriétés ne sont pas les mêmes pour les particules de la matière et pour celles de l'antimatière. C'est sur ce critère que l'on peut fonder la possibilité de l'existence d'un antineutron et discriminer celui-ci du neutron.

Discrimination qui ne va pas toute seule, comme on s'en doute ! Comment reconnaître, parmi des milliers d'autres, une particule qui n'est pas déviée par l'aimant, qui ne laisse aucune trace là où elle passe et dont on ne peut ni suivre ni diriger la trajectoire ? Les physiciens de Berkeley qui se lancèrent dans la tentative firent état d'une constatation déjà ancienne : à savoir que neutron et proton sont, en quelque sorte, non deux individus distincts, mais plutôt deux faces différentes du même individu. Tous deux ont la même masse, et un proton se métamorphose en neutron tout bonnement en se débarrassant de sa charge électrique. Eh bien ! N'était-il pas à penser que, de la même façon, un antiproton se transformait en antineutron en se délestant de sa charge ?

C'est ainsi qu'opéra l'équipe de Berkeley en septembre 1956. Les antineutrons créés s'y trahirent en se combinant sur-le-champ aux neutrons de la cible. On put même, en avril 1958, obtenir un instantané d'une collision entre antineutron et neutron. En ce deuxième semestre de la même année, les antineutrons font, si l'on ose dire, leurs premiers pas dans ce monde, pour eux anormal et contre-indiqué.

Création de l'anti-matière.

Aujourd'hui, en somme, les physiciens ont amassé tous les matériaux nécessaires pour fabriquer de l'antimatière. Jusqu'au neutrino, particule fantôme de masse 0 et de charge 0, qui a été pourvu d'un symétrique ! Cet *antineutrino* ne diffère de lui que par ses caractéristiques magnétiques, comme dans le cas du neutron et de l'antineutron.

Il est donc tout à fait légitime de prévoir la construction d'atomes d'antimatière en prenant le contre-pied des atomes normaux. Tandis qu'un atome ordinaire d'hydrogène, par exemple, est fait d'un proton nucléaire et d'un électron satellite, on peut concevoir un atome d'antihydrogène consistant en un antiproton nucléaire et un positon satellite. Il n'est pas plus compliqué d'imaginer des atomes plus gros, en ajoutant, pour édifier leurs noyaux, des antineutrons aux antiprotons.

Est-ce une fantaisie de science-fiction ? Un rêve sans portée ? Pas plus, peut-être, que ne l'étaient, il y a vingt ans, les chimères sur l'énergie atomique...

Toutefois, nous ne sommes probablement pas à la veille de pouvoir produire les premières parcelles pondérales d'antimatière... à moins que les militaires, intéressés par sa puissance destructrice, n'en entreprennent la fabrication toute affaire cessante...

En attendant — supposé que l'expression soit de mise en pareil cas — nous pouvons fort bien essayer de prévoir scientifiquement les particularités de l'antimatière. Ne doutons pas qu'elles soient fort singulières : il n'en peut être autrement s'agissant d'une substance qui n'est pas moins étrangère à notre monde qu'un Martien.

La plus curieuse, s'il était possible de préserver l'antimatière de tout contact avec la matière, serait qu'à première vue elle ne se distinguerait en rien de cette dernière. Seul, dans chaque atome, le signe du noyau et des électrons changerait. Toutes les propriétés qui dépendent uniquement de la position relative de ces composants subsisteraient donc, comme la couleur de la lumière émise, les affinités chimiques où l'état physique. La ressemblance s'arrêterait d'ailleurs là, pour faire place au fantastique le plus échevelé.

Car cette antimatière aurait une masse *négative* ; au lieu d'être

attirée vers le centre de la Terre, comme toutes les choses ici-bas, elle serait repoussée. D'après le professeur Bondi, la gravitation dans un tel univers serait toujours gouvernée par la loi de Newton — au signe près — mais elle se manifesterait par une *répulsion* et non par une attraction.

Perspective fantastique, certes, et que ne manqueront pas d'explorer les romanciers de science-fiction ! Lesdits romanciers ont d'ailleurs été déjà « grillés », il y a cinquante-sept ans, par Wells, comme le rappelait le professeur Tolansky dans *Discovery* : souvenons-nous des *Premiers Hommes dans la Lune*, dont l'astronef se mouvait à l'aide d'un écran de *cavorite* imperméable à la pesanteur. Mais la cavorite n'était qu'un matériau passif, tandis que l'antimatière possèderait un poids négatif, c'est-à-dire un pouvoir actif de répulsion. Qui peut prédire les conséquences prodigieuses d'une telle invention, permettant de se soustraire à la pesanteur et de voler dans le ciel des oiseaux comme dans celui des astres ?

Univers et contre-univers.

Vues exaltantes, mais dont il y a lieu de se demander si elles seront jamais réalisées ! Car n'oublions pas qu'un positon est détruit sitôt qu'il rencontre un électron, qu'un antiproton est détruit sitôt qu'il rencontre un proton et un antineutron dès qu'il rencontre un neutron ; de sorte que l'antimatière sera condamnée à être annihilée sitôt produite si on ne la préserve pas du moindre contact avec la matière. Que le premier gramme d'antimatière vienne à toucher un gramme de substance normale, et voilà les particules de signes opposés qui se précipitent les unes sur les autres, qui s'unissent, et les deux grammes qui se dématérialisent en un éclair fulgurant de 50 millions de kilowattheures d'énergie... 500 fois plus que n'en fournit la fission de 2 grammes d'uranium 235.

Or, il paraît bien difficile de créer et de conserver de l'antimatière sans l'exposer au plus léger contact avec des objets matériels... Difficulté peut-être irrémédiable, qui navrera les chercheurs mais réjouira plutôt ceux qui auraient tendance à redouter les vertus explosives d'une telle expérience.

Bien entendu, cette incompatibilité absolue entre matière et antimatière rend compte de la constitution de notre monde, à base de protons et d'électrons. Elle explique que les antiprotons et les positons qui peuvent s'y former n'aient pas la moindre chance de subsister. Pourquoi notre matière est-elle ainsi ? Pourquoi est-elle composée de protons positifs et d'électrons négatifs, et non d'électrons positifs et de protons négatifs ? Répondons humblement : parce que cela est ainsi,

parce que telles étaient les conditions physiques à l'époque où notre univers s'est formé. Peut-être, si ces conditions avaient été différentes, les antiatomes eussent-ils vaincu et submergé les atomes et notre univers serait-il tout entier construit en antimatière.

Toutes les parties de l'univers qui sont en contact les unes avec les autres — par météorites ou gaz et poussières interstellaires — doivent donc être obligatoirement formées de la même espèce de matière, sous peine de désintégration immédiate. C'est le cas de notre Galaxie, cette agglomération d'étoiles dont le Soleil n'est qu'une modeste unité et dont l'ensemble baigne dans une faible nébulosité. Mais personne ne saurait garantir qu'il en est de même des autres galaxies...

Ces galaxies, semées par millions dans l'espace cosmique, que savons-nous d'elles? Le seul message que nous en recevons est celui de leur lumière. Mais nous avons expliqué tout à l'heure que la lumière d'un antiatome était exactement la même que celle d'un atome, de sorte qu'il est possible que certaines des galaxies étrangères soient faites d'antimatière sans que nous n'en sachions jamais rien.

... A moins, naturellement, que, dans son lent déplacement, une galaxie d'antimatière ne vienne à rencontrer une galaxie « ordinaire ». Alors, les gaz, les poussières, sinon les étoiles, entrant en contact, se produirait de proche en proche une explosion titanesque, qui dissiperait les deux cités de milliards d'astres en une inimaginable bouffée d'énergie.

Justement, les astronomes connaissent dans le ciel quelque chose d'approchant. Les photographies révèlent, dans la constellation du Cygne, deux galaxies enchevêtrées. Leur rayonnement, dans la gamme radioélectrique que perçoivent les radiotélescopes, est si intense qu'il atteint presque celui du Soleil, pourtant infiniment moins éloigné. Ces deux galaxies sont, en effet, à 270 millions d'années-lumière de la Terre, et leur collision dure depuis des centaines de milliers d'années. Qui sait s'il ne s'agit pas là de la rencontre de deux univers faits de matières opposées? Qui sait si, dans quelques centaines de siècles, il n'y aura pas, à leur emplacement dans le ciel, un simple nuage de gaz luminescent s'évanouissant peu à peu?

Des esprits hardis n'ont-ils pas supposé que la nature procédait de la même manière à toutes les échelles, qu'elle devait créer les galaxies par paires — une de matière, une d'antimatière — pour la même raison de symétrie qu'elle crée à la fois positon et électron, proton et antiproton?

Mais nous arrivons ici au seuil inquiétant où l'hypothèse frôle la fiction, et nous nous y arrêtons prudemment. Nous sommes parvenus aux avant-postes de la recherche, et, tout près de nous, dans l'inconnu et l'obscurité, nous devinons un pullulement d'êtres et de phénomènes mystérieux.

PIERRE ROUSSEAU

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

JACQUES DE LACRETELLE

NOUS sommes lui et moi ce que l'on est convenu d'appeler des amis intimes, parce qu'il y a de longues années que nous nous sommes rencontrés pour la première fois, que depuis lors nous n'avons cessé de nous voir assidûment, partageant souvent la même vie à la campagne ou en voyage, et qu'une solide affection nous lie l'un à l'autre. Mais être intimement lié avec quelqu'un, ce n'est pas forcément connaître sa nature intime, et la familiarité n'entraîne le plus souvent qu'à de faciles confidences et non à de sincères confessions. L'amitié a ses pudeurs. Et quand elle est celle d'un écrivain, on espère que ses livres apprendront sur lui tout ce que l'on aura négligé de lui demander. Or ce n'est pas toujours vrai, et le temps passe à remettre de jour en jour, de bavardages en bavardages, des questions qui ne seront jamais posées.

C'est ainsi qu'en lisant *Le Tiroir secret* [1] de Jacques de Lacretelle, qui vient de paraître, j'ai appris sur son enfance des choses essentielles qu'il ne m'avait pas dites. Et d'abord que son père était diplomate, ce que j'ignorais, ou peut-être n'avais pas retenu, frappée davantage par le fait plus important qu'il mourut quand ses fils étaient encore des enfants. Je savais que Jacques était né un 14 juillet (comment l'oublier ?) et en 1888 (comment y croire quand on le regarde aujourd'hui ?) à Cormatin, en Saône-et-Loire, dans un château familial où Lamartine avait sa chambre et venait de Saint-Point en voisin de campagne. Mais il ne m'avait jamais raconté les dix premières années de son âge qui se passèrent, selon les différents postes de son père, à Alexandrie, à Salonique et à

1. *Éditions Wesmael-Charlier.*

Florence. Revenant en France à l'époque des vacances, l'été se partageait pour lui entre deux mondes et deux climats bien distincts, en Bourgogne d'abord chez son grand-père paternel, et en Languedoc dans la famille protestante de sa mère.

Il ne découvrit Paris qu'à son retour d'Italie, où son père mourut peu après, et Mme de Lacretelle éleva seule ses deux fils « en se débattant entre les faiblesses de son cœur, et les préceptes, un peu sublimes pour eux, hérités de son atavisme protestant ». Et Jacques de Lacretelle raconte que lorsqu'elle le voyait plongé dans quelque rêverie, la prenant pour de l'oisiveté elle lui disait : « Ne reste pas désœuvré, mon enfant, lis un livre. » Et il fallait toujours que celui-ci fût sérieux et utile. Cependant, elle n'avait pas besoin d'encourager son petit garçon à s'absorber dans la lecture. Celle-ci fut très tôt son plaisir favori, ou plutôt son évasion préférée, avec la contemplation et cette recherche de la solitude, qu'il a poursuivie toute sa vie. Et, dit-il aussi, le goût du drame et « d'un certain repliement qui me permettait d'épier les *grandes personnes* » et qui était « à mon insu, une bonne pente pour écrire, un jour, des romans ».

Idée qui ne lui est venue qu'assez tard, car il avait dépassé la trentaine lorsqu'il porta son premier roman chez un éditeur, *La Vie inquiète de Jean Hermelin.* (« Je ne l'ai jamais lu, lui disais-je un jour. — Oh ! ce n'est pas très bon », me répondit-il avec détachement.) Pourtant sa vocation d'écrivain, qu'il fut si peu pressé de reconnaître, ce n'est pas dans sa famille qu'il aurait rencontré des empêchements à s'y soumettre. On y avait, avec beaucoup de raisons pour cela, un grand respect de la chose imprimée. Cousin des Hugo par sa mère (et Victor Hugo fut témoin au mariage de ses parents), Jacques de Lacretelle est le troisième académicien de ce nom. Son arrière-grand-père et son arrière-grand-oncle, l'historien et le jurisconsulte, furent ensemble parmi les quarante. Et son grand-père lui aussi fut attiré par la littérature, mais ses poèmes, romans et pièces de théâtre sont tombés dans l'oubli, bien qu'ils lui aient valu à l'époque d'être reçu à l'Académie — mais celle de Mâcon — par Lamartine. C'est d'ailleurs, pour son petit-fils, son mérite principal d'avoir vécu dans l'amitié de Lamartine, dont il prit « à défaut de talent, les idées républicaines en politique, en religion un déisme assez nébuleux, et aussi une grande négligence dans la gestion de ses biens ».

« L'esprit de famille ne m'étouffe pas », croit devoir ajouter Jacques de Lacretelle pour s'excuser de rappeler, dans *Le Tiroir secret,* son ascendance littéraire ; et il semble n'avoir retenu des ouvrages historiques de son bisaïeul que les critiques souvent fort dures qu'ils lui attirèrent, en s'amusant assez cruellement à les collectionner.

Plus près de son cœur paraît être le jurisconsulte. « Il y a autour de cette figure une activité subversive et un secret romanesque qui m'attirent... Ses idées sont plus hardies (que celles de son frère l'historien), il les défend avec plus de nerf, et même le peu que je sais sur sa vie sentimentale de célibataire semble assez aventureux. » De plus, il fut très lié avec

Benjamin Constant, meilleur titre encore à l'attention de l'arrière-neveu que l'amitié de Lamartine avec son grand-père, et en outre, Jacques de Lacretelle retrouva dans les papiers du jurisconsulte une plaidoirie véhémente qu'il fit en faveur de deux Juifs de Metz, en 1775, et qui commence *ex-abrupto :* « La vraie question de cette cause est de savoir si les Juifs sont des hommes. » Cette découverte, alors qu'il venait tout juste de publier, en 1922, *Silbermann,* ne pouvait qu'augmenter son attirance vers cet arrière-grand-oncle.

C'est ce second livre, *Silbermann,* qui lui valut le Prix Fémina, et l'attention d'un large public. Ce roman a pris racine dans la cour du lycée Janson où Jacques de Lacretelle passait ses récréations en promeneur solitaire dont les rêveries germaient dans la poussière. Elève médiocre auquel tout texte scolaire semblait fait de mots uniformément gris et ennuyeux, sans aucun point commun avec ceux dont la lecture l'enchantait lorsqu'il se plongeait chez lui dans un livre de son choix. Elève en réalité distrait par l'observation des autres élèves, et celle des professeurs, et qui reconnaît devoir à Janson sa fortune littéraire : « Les huit années que j'y ai passées, de la sixième à la philosophie, ont constitué un réservoir où j'ai puisé pour presque tous mes romans. »

Mais il lui fallut encore, selon sa formule, greffer sa mémoire sur son imagination pour les écrire, ces romans, moins nombreux pourtant qu'ils n'auraient pu être au cours de ces trente années de vie littéraire, et dont le dernier, *Le Pour et le Contre,* parut en 1946. Depuis cette date, il n'est pas pourtant resté silencieux, mais plus que jamais s'est consacré à une forme littéraire où il excelle, la critique, les essais, les notes de voyage, la nouvelle.

Dans *Le Tiroir secret,* qui fait partie de la collection *Les Auteurs juges de leurs Œuvres,* Jacques de Lacretelle évalue les siennes avec impartialité, en explique la genèse, et donne sur la manière dont il les a pensées et écrites des renseignements précieux, dont l'intérêt va du particulier au général. Bien que le titre qu'il ait trouvé pour ce livre paraisse être celui d'un journal ou de mémoires intimes, son propos n'était pas d'y parler exclusivement de lui-même. Cependant je sentis la sincérité d'un aveu lorsqu'il déclara : « Vient un âge où l'on ne se donne plus avec la même passion au roman. » Et quand je lui demandai s'il voulait dire celle qui pousse à les lire, ou à les écrire, je prévoyais qu'il allait me répondre : « Les deux. »

Et il ajouta : « Je n'aime que le roman biographique, l'histoire d'une vie. Et le public pour le moment se désintéresse de ce genre de récits. Il n'adopte que ceux qui racontent le cas d'une saison. Trop de problèmes aujourd'hui le sollicitent pour qu'il veuille s'intéresser à une vie imaginaire, plonger longuement dans le même univers. Il accepte encore de le faire s'il s'agit d'un roman étranger, parce que celui-là le dépayse, le fait pénétrer dans un monde différent. Si j'écrivais maintenant un roman fleuve, il se ressentirait forcément de la génération à laquelle j'appartiens,

et qui le lirait ? » dit-il avec cette petite lueur moqueuse dans l'œil, que je connais bien pour l'avoir vue souvent animer son beau visage de pierre, aussi bien quand il parle de lui-même que des autres.

Qui lirait un roman fleuve de Jacques de Lacretelle ? Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, mais plutôt de savoir quand il l'écrirait. Car il est tout le temps en voyage à travers le monde. Demain il part pour le Kenya, l'île Maurice, La Réunion, Madagascar, et il reviendra en passant par Athènes. Hier il était au Japon, avant-hier, au Mexique, d'autres fois, il est à New York, au Canada, ou en Amérique du Sud. Bref, il n'est jamais longtemps de suite dans l'une de ses maisons, que ce soit celle de Paris ou de Montfort-l'Amaury, celle de Cabourg ou de Brécy.

« C'est que j'ai décidé un jour de fermer ma bibliothèque et d'ouvrir les yeux. Pourtant, je n'ai rien d'un nomade, j'aime assez les maisons pour en avoir quatre, et dès que je vois un joli endroit, j'imagine toujours comment je pourrais m'y installer. C'est ainsi que jeune homme, je me suis épris d'une petite maison à Montfort, et que plus tard au cours d'une promenade en Normandie avec ma femme, nous avons découvert à Brécy, la maison des parents de François Mansard qu'il s'était amusé à embellir lui-même de jardins à l'italienne au milieu des champs, et d'un beau portail plus digne de la rue de Varenne que de cette place de village en terre battue, où son élégance paraissait insolite en face d'un tas de fumier où picoraient des poules. Car c'était alors un endroit abandonné, un domaine endormi comme dans les contes de fées. J'y passe maintenant la plus grande partie de l'été, réservant quelques semaines à cette villa de Cabourg, qui dans mon cœur est à Balbec... Mais le voyage reste pour moi un dérivatif, une sorte d'excuse que je me donne à moi-même, car j'ai un peu honte de ne plus faire mes retraites studieuses d'autrefois. »

Il a de meilleures raisons à ce changement de régime que son dégoût du roman : son mariage en 1933 avec une arrière-petite-nièce de Racine, Yolande de Naurois, leurs trois enfants qu'il a aimé regarder grandir, et cette famille lui a désenchanté la solitude des longues absences.

Car autrefois, et dès qu'il écrivit son premier livre, il s'en allait quelle que fût la saison, laissant à Paris une vie douillette et des amitiés qui lui étaient chères, passer des mois dans une petite ville de province ou quelque village où il ne connaissait personne, insensible à l'inconfort, logeant au hasard des possibilités de l'endroit chez l'habitant ou dans un modeste hôtel. Dans un des plus jolis essais qu'il écrivit, *Dix jours à Ermenonville,* il a parlé de ce qu'il appelle, en souvenir de celle où Rousseau se réfugia sur le lac de Bienne, les *îles de Saint-Pierre,* c'est-à-dire les lieux où dans la solitude il pouvait laisser son imagination fleurir sa mémoire. « Et puis, me dit-il, cette façon de partager nettement mon temps entre le travail et les distractions, sans permettre aux unes d'empiéter sur l'autre, faisait une double vie assez bien organisée pour quelqu'un qui comme moi n'a pas reçu le don complet du travail. D'ailleurs, j'ai toujours tenu à rester un amateur, mener une vie d'homme de lettres

m'ennuie. » Un amateur, qui tout de même fut le benjamin de l'Académie quand il y entra en 1936, mais qui a su faire oublier les habiletés d'un métier très sûr en cherchant à conserver son individualité.

En tout cas, lorsqu'il abandonnait l'un de ses ermitages pour rentrer dans le siècle, c'était pour y goûter la vie sous ses dehors les plus frivoles, et c'est ce qui faisait de lui ce compagnon charmant, n'apportant à ses amis qu'une présence légère, libérée de toutes sérieuses préoccupations — jusqu'à ce que l'appel impérieux d'une île de Saint-Pierre l'entraînât de nouveau loin des plaisirs faciles. L'une des îles élues fut souvent cette villa blanche sur la rade de Toulon, dont Edouard Bourdet lui donnait la clé chaque fois, ou avant même, qu'il la demandât. Je lui rappelai qu'un jour nous l'y avions retrouvé nanti d'une épaisse barbe noire. « Cette barbe figurait pour moi un barrage contre la tentation de quitter votre jardin en terrasse pour descendre au casino voisin. »

Le jeu fut en effet une des passions de jeunesse de Jacques de Lacretelle. Et l'on peut en voir les prémices quand il raconte dans *Le Tiroir secret* que, jouant à la balle avec une petite fille de son âge, il décida que si elle manquait la balle elle paierait un gage qui lui donnerait la permission de relever sa robe et de la fouetter. La petite fille déploya tant de maladresse volontaire pour perdre des gages que le petit garçon perdit tout plaisir à les gagner. Sans ses hasards le jeu ne ferait plus battre le cœur. Mais devenu grand, Jacques de Lacretelle retrouva les palpitations qu'il procure, aux courses d'abord où il allait chaque dimanche, et plusieurs fois par semaine en jouant au poker. Il va encore à Auteuil ou à Longchamp, mais a complètement renoncé aux cartes.

« Cependant, dit-il, j'aime toujours assez perdre mon temps. (Il faut entendre par là ne pas prendre celui d'écrire un roman.) J'ai beaucoup de curiosité de tout. Je sors chaque jour à pied, pour flâner, je vais souvent à l'hôtel Drouot. Je suis les grandes ventes, et rien ne m'amuse comme les ventes publiques en province, qui vous font pénétrer dans des maisons inconnues, où parfois plusieurs générations ont laissé leurs traces. » A cela, c'est le romancier d'abord qui s'y intéresse. Chercher un décor, faire des fiches sur des personnages imaginaires, il raconte dans *Le Tiroir secret* que c'est ainsi qu'il procéda lorsqu'il écrivit *Les Hauts Ponts* (son roman fleuve) et que chacun des personnages avait un dossier dans une enveloppe à son nom.

On est enclin à se demander si ses amis n'ont pas aussi leur enveloppe, dans le tiroir secret de ce meuble d'ébène et de porcelaine qui orne son antichambre. Car il déclare aimer aller au fond des rapports humains, ce dilettante qui a le culte de l'amitié, et sait en donner des preuves éclatantes. Mais il a seulement de la mémoire, et ne tient même pas son journal. « J'ai essayé, me dit-il, et je l'ai abandonné quand je me suis aperçu qu'il avait un ton de persiflage qui m'a déplu, et ne correspondait pas à ma nature. »

Qui est celle de l'honnête homme, comme on l'entendait au XVIIe siècle.

COMEDIE-FRANÇAISE 59

Bien que le décret de Moscou y fût immuablement en vigueur, peu de théâtres auront si souvent changé de visage que la Comédie-Française, et cela même avant que, s'annexant l'Odéon, elle en eût deux comme Janus. Car il suffit d'un rien pour qu'elle ait mauvaise mine, comme ces femmes dont la beauté est qualifiée de journalière ; mais à vrai dire elle est surtout sujette à de graves crises, crises de qualité et crises financières, les secondes étant la séquelle des premières.

Ce tempérament délicat et versatile lui donne la réputation d'être difficile à mener, et il faut être homme de bonne volonté pour désirer la prendre en main. Ainsi fut M. Claude de Boisanger.

Il y a un an il était notre ambassadeur à Prague et recevait à l'ambassade quelques comédiens en tournée. L'un d'eux étant sociétaire de la Comédie-Française, on discuta naturellement du cas de celle-ci. « Quelles sont les qualités spéciales qu'exige de quelqu'un le poste d'administrateur de la Comédie-Française ? » demanda M. de Boisanger. « Aucune autre, lui répondit-on, que l'habitude des contacts humains, une adresse à ménager les susceptibilités, calmer les ressentiments, apaiser les querelles, bref un certain savoir-faire qui demande davantage d'être diplomate qu'homme de théâtre. »

M. de Boisanger dont le temps de séjour à l'étranger était sur le point de se terminer, songeait précisément alors à d'autres activités. Il s'en ouvrit à quelques amis, disant : « J'aime le théâtre mais il ne me viendrait pas à l'idée de m'improviser directeur d'un théâtre que j'aurais à créer ou à faire repartir de zéro. Mais être celui de l'Opéra (car j'adore la musique) ou administrateur de la Comédie-Française, cela ne demande ni d'improviser, ni d'innover, mais de s'incorporer dans une organisation qui a déjà fait ses preuves, et tout en respectant ses traditions et ses servitudes, les amener à servir le succès. »

Sans doute M. Malraux eut-il vent de ces propos, car il téléphona un jour à M. de Boisanger pour le prier de venir le voir, et c'est ainsi qu'en avril dernier notre ambassadeur à Prague fut nommé administrateur de la Comédie-Française, à laquelle était retirée du même coup son annexe de la salle Luxembourg, l'ex-Odéon, que l'on donnait à Jean-Louis Barrault.

« Tout en ne regrettant pas la séparation des deux salles, dit M. de Boisanger, elle m'apporte plusieurs graves problèmes à résoudre. Et d'abord de voir s'il est possible avec une seule salle de donner satisfaction à la fois à une troupe qui désire jouer, et aux auteurs qui désirent être joués. » Déjà le Théâtre de Paris a accepté de recueillir le jeudi les matinées classiques qui se donnaient salle Luxembourg. Mais ce n'est pas assez, et si M. de Boisanger prévoit d'utiliser l'Opéra de Gabriel à Versailles pour quelques galas exceptionnels, il pense également qu'il serait

bien utile d'avoir chaque année à la disposition de la Comédie-Française, pendant quelques mois, une salle qui n'aurait pas les mêmes servitudes d'alternance que l'Odéon et où l'on pourrait faire faire aux œuvres contemporaines de longues et fructueuses carrières.

Ce problème-là a son importance, car s'il était résolu il aiderait à parer aux crises financières, et il touche également aux crises de qualité : certains comédiens qui ont plaisir à jouer des œuvres modernes et en ont le talent, se verront appelés à les jouer ailleurs, et tentés de quitter la Comédie-Française, appauvriront sa troupe de quelques-uns de ses meilleurs éléments.

Cette troupe est actuellement composée de vingt-sept sociétaires et d'une quarantaine de pensionnaires. Et, bien que M. de Boisanger ait réduit le nombre des élèves du Conservatoire qu'il était d'usage de faire jouer à la Comédie-Française lorsqu'on avait besoin d'eux, il a senti que ses pensionnaires étaient un peu « abandonnés » — pour ne pas dire désœuvrés, ayant évidemment moins d'occasions de jouer que lorsqu'ils devaient assurer les programmes de deux salles — et il a eu l'idée de demander à l'ex-doyen André Brunot de venir plusieurs fois par semaine faire travailler ceux qui auraient envie d'entretenir en les exerçant, leur mémoire et leurs dons. Ils doivent avoir un peu l'impression de retourner en classe, mais rien ne les y oblige que l'amour de l'art, et pour ceux qui sont encore très jeunes, ou frais émoulus du Conservatoire, ils ne peuvent que tirer profit de ces cours supplémentaires... en attendant patiemment de paraître devant le seul juge stimulant le talent d'un comédien, le public.

Le nouvel administrateur a l'intention de développer les tournées officielles de la Comédie-Française. Il enverrait à l'étranger une troupe peu nombreuse, afin de ne pas gêner l'activité de la Maison-Mère, avec des décors légers, exécutés sur toile, donc faciles et peu coûteux à transporter. Dès l'automne prochain, une tournée de deux mois et demi est prévue aux Etats-Unis, et jouera dans les principales villes, une tragédie, une comédie de Molière ou de Marivaux, et une pièce moderne qui reste à choisir parmi celles qui seront déjà montées et prêtes à partir.

L'*Electre* de Giraudoux, dans un décor de Wakevitch et une mise en scène de Pierre Dux, viendra tout juste d'être jouée quand paraîtra cet article. *Phèdre* le sera le 18 novembre par Annie Ducaux, mise en scène par Jean Meyer dans un décor de Cassandre, qui restera celui de toutes les tragédies, car il pourra subir de légères transformations. Et suivront dans un proche avenir, et un ordre indéterminé, *Iphigénie* et *Polyeucte*, interprétés l'un par Descrières ,l'autre par Claude Vinter. A la fin de l'année, une pièce d'Anouilh reçue depuis un certain temps déjà, *La Foire d'Empoigne*, accompagnera sur l'affiche un acte qu'il a tiré du roman de Louise de Vilmorin *Madame de*, et l'on verra aussi bientôt représenter une comédie de Hofmannsthal, *l'Indifférent*, dont Paul Géraldy a fait l'adaptation. Celle de *l'Ecole de la Médisance* de Sheridan sera confiée

à Barillet et Grédy, et c'est Jacques Charon qui la mettra en scène dans des décors de Cecil Beaton. Celui-ci ne sera pas le seul artiste anglais appelé à collaborer à un spectacle de la Comédie-Française : Peter Brook fera les décors et la mise en scène d'une comédie de Shakespeare. Et M. de Boisanger songe déjà à célébrer dans un an le cinquantième anniversaire de la mort de Tolstoï en montant une de ses comédies.

Autant d'excellents projets théâtraux, mais M. de Boisanger, de qui un remaniement prévu des statuts renforcerait le pouvoir, en a d'autres d'ordre administratif. Et le premier d'entre eux concerne le Comité de Lecture, formé actuellement de neuf comédiens, auxquels il voudrait adjoindre quelques écrivains. Ainsi les mérites littéraires d'une œuvre auraient ses défenseurs, tandis que les comédiens, bons juges des vertus scéniques d'une pièce, resteraient en majorité. Jusqu'ici, le rôle de l'administrateur était quand même prépondérant, bien qu'il ne votât pas ni ne prît part à la discussion, car il pouvait mettre son veto au choix qu'on lui proposait. Jules Claretie trouva plus simple de supprimer le Comité de Lecture, et il le resta pendant dix ans, jusqu'à ce qu'Emile Fabre le rétablît, disant à son successeur Edouard Bourdet : « C'est le seul moyen pour un administrateur de se défendre des ingérences de la politique. D'ailleurs, ajoutait-il, il est bien rare que le Comité de Lecture refuse une bonne pièce. On ne peut guère citer que *Les Affaires sont les Affaires* de Mirbeau. » Edouard Bourdet, qui avait rêvé d'avoir entière liberté de manœuvre pour le choix et la distribution des pièces, se contenta de modifier la composition du Comité de Lecture, telle qu'elle était avant lui.

Cependant tous ces remèdes employés par les administrateurs pour guérir les mauvaises crises dont ils souffrent à la Comédie-Française sont comme ceux contre la grippe qui réussissent à certains mais échouent avec d'autres. M. de Boisanger trouvera certainement la médication compatible avec son propre tempérament.

DEUX PIETONS PARISIENS

« Lequel d'entre nos aînés, lequel d'entre nous à l'Académie Goncourt n'a pas consacré à Paris des pages de complicité ou de gratitude ? », écrit Gérard Bauër dans un petit livre charmant, *Rendez-vous avec Paris,* qui parut presque en même temps que *Le Badaud de Paris* d'André Billy, qui s'appelle à vrai dire *Le Badaud de Paris et d'ailleurs,* et où il évoque son exil lyonnais durant l'occupation, un dimanche en Livradois (c'est-à-dire dans le Puy-de-Dôme) un voyage dans le midi de la France, avant de parler du Paris de sa jeunesse, celui des croissants d'un sou, des omnibus à impériales et des fiacres laissant dans les rues une odeur de crottin.

Les rendez-vous que prend Gérard Bauër avec Paris font revivre la même époque, et l'on imagine les deux promeneurs, l'un grand et mince, le chapeau posé dans un angle élégant, la démarche longue et rapide,

croisant au hasard de leurs itinéraires l'autre, qui la pipe aux dents et suivant son chien d'un pas nonchalant, est lui aussi à la chasse des souvenirs qui lèvent sous ses pas, dans une ville dont les portes qui n'ont plus d'octroi ne sont à présent qu'un passage invisible vers des voyages ou des promenades.

André Billy va dire adieu aux fortifications, aux glacis et aux contrescarpes maintenant carrelés de chétifs jardinets, et parcourt la zone du Kremlin-Bicêtre ou celle de Saint-Ouen, où il rencontre « les visages les plus dégradés, les plus avilis par la misère » et jamais n'aperçoit un seul sergent de ville. « Le vol et l'assassinat, dit-il, y sont assurés de la plus grande facilité. » Il a la curiosité d'entrer dans les bouchons les plus infâmes, mais n'a pas toujours le courage d'y boire la malpropre chopine de blanc que lui sert une ignoble tenancière. Il va également dans les bistrots des Halles et de La Villette, et paraît sensible à leurs vins, leurs spécialités, leurs plats du jour. Amusé aussi par des affiches inattendues, comme celle collée sur une palissade à Malakoff, annonçant un *Grand Gala zonier*. L'ironie d'André Billy est toujours prête à tempérer sa pitié, devant les tristes images qu'il a collectionnées pour nous. Heureusement car cela permet parfois, au cours de la promenade mélancolique qu'il nous fait faire, la halte d'un sourire.

Gérard Bauër suit à travers les rues des ombres moins désolées : celles de Sem ou de Van Dongen, de Fargue ou de Proust, et dans l'île Saint-Louis c'est celle de Restif inscrivant ses amours dans la pierre, l'ombre voyageuse de Pierre Mille, ou la plus chère de toutes à son cœur, celle de son père Henri Bauër, qu'il retrouve en flânant. Et Huysmans lui montre le chemin que suivait la Bièvre, traînant depuis la Poterne des Peupliers son âcre odeur d'égout et de tanneries. Devant sa boucle malodorante, les deux piétons de Paris auraient pu se rencontrer, car c'est aussi « à la mémoire de Joris-Karl » que sont dédiées les pages qu'André Billy consacre à sa puanteur d'eaux souillées.

Mais quand l'un était devant les zincs crasseux de la zone, l'autre allait à Pigalle s'asseoir sous les lustres de l'*Abbaye de Thélème* ou du *Rat mort*, et dans un bar prospère c'est une belle et appétissante personne qui lui servait une boisson glacée...

Les Champs-Elysées sont le dernier rendez-vous où Gérard Bauër nous entraîne, et nous le quittons là ayant tout appris des métamorphoses de l'avenue, cœur qui battit toujours au rythme de Paris. Et refermés leurs deux livres, on se dit que les deux messieurs de l'Académie Goncourt, ayant chacun la même « connaissance exacte et tendre de la ville », se sont mis amicalement d'accord pour se partager ses deux visages, luxe et misère.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

MARCEL AYME, SARTRE, ANOUILH

MARCEL AYMÉ, Jean-Paul Sartre, Jean Anouilh — en attendant le Claudel de *Tête d'Or* à l'Odéon de Jean-Louis Barrault — étaient au programme de rentrée de la nouvelle saison théâtrale. Ils ont affronté le public avec des fortunes diverses. La comédie musicale de Marcel Aymé, à Sarah-Bernhardt, n'a pas été bien accueillie par la critique, et sa carrière, à ce qu'il apparaît, ne sera pas à la mesure des énormes dépenses engagées et des espoirs des producteurs. Le drame de Jean-Paul Sartre, *Les Séquestrés d'Altona*, à la Renaissance, a vu les critiques se partager : les uns, parmi lesquels le plus influent de beaucoup, Jean-Jacques Gautier, ont été très durs, d'autres (ceux de la presse d'extrême-gauche notamment) enthousiastes, d'autres enfin ont mêlé les réserves à des éloges mesurés. Mais la grande réputation de Jean-Paul Sartre, l'intérêt qui se porte légitimement vers toutes ses expériences théâtrales, même partiellement manquées, la matière très riche qu'elles offrent à la réflexion et à la discussion, ont permis aux *Séquestrés d'Altona* de supporter le premier choc mieux qu'on n'eût pu le penser. Pour Jean Anouilh, avec *Becket* ou l'*Honneur de Dieu* au théâtre Montparnasse-Gaston Baty, c'est le triomphe : la presse a été unanime, et le public a suivi. Après *L'Hurluberlu*, qui remplira la Comédie des Champs-Elysées de longs mois encore, *Becket* : une telle passe de deux n'est pas si fréquente, même pour les dramaturges les plus sûrs de leur technique et les plus aimés du public. Avec le Marcel Achard de *Patate*, et Félicien Marceau, Jean Anouilh est l'auteur le plus heureux de ces dernières années.

Les trois ouvrages que je viens de dire n'ont pas été les seuls à prendre le large au cours du mois écoulé; et bien d'autres spectacles, tels que l'*Effet Glapion* d'Audiberti, savant vaudeville poétique à la frontière du non-sens et du « boulevard », mériteraient eux aussi l'étude. C'est dire que la matière théâtrale qui nous a été offerte en quatre semaines excède de très loin le cadre nécessairement étroit d'une chronique comme celle-ci. Il est tout à fait impossible, en quatre ou cinq pages, d'en donner au lec-

teur une idée suffisante et de traiter les nombreux problèmes de fond ou de technique qui se posent au sujet de *Patron*, des *Séquestrés* et de *Becket*. Je me bornerai donc à quelques remarques, dont la première concerne les trois pièces ensemble.

Toutes trois ont été, en effet, à demi sauvées, ou pleinement servies par la qualité de l'interprétation, ou du moins de certains interprètes. Aucune ne nous impose de façon convaincante l'art du metteur en scène, comme cela avait été le cas l'an dernier pour les spectacles de Rouleau, de Visconti, de Peter Brook. Dans la comédie de Marcel Aymé, l'absence d'un metteur en scène véritable a même eu des conséquences graves. Quel que soit le talent d'un chorégraphe (en l'occurrence M. Roland Petit), ce talent ne peut lui suffire pour triompher des pièges d'un métier qui n'est pas le sien. Le *Patron* de Marcel Aymé est un *show*. Il eût fallu, pour lui donner un jaillissement, un mouvement, un rythme — le rythme étant pour cette sorte de spectacle la vertu essentielle — un metteur en scène de *show*, un Robert Dhéry par exemple, ou un spécialiste américain. En revanche, les plus sévères censeurs de l'ouvrage, ceux-là mêmes devant qui les décors de Bernard Buffet n'ont pas trouvé grâce, se sont accordés pour rendre hommage à la vitalité dansante et chantante, à la verve, à l'éclat, au charme très « Goulue », très « Moulin-Rouge » de Mme Zizi Jeanmaire.

M. François Darbon, comédien d'excellente qualité, est aussi, à coup sûr, un homme de théâtre intelligent. Il n'avait sans doute pas des épaules de metteur en scène tout à fait solides pour soutenir le poids de l'ouvrage monumental de Jean-Paul Sartre : une action maintenue pendant plus de quatre heures dans les ténèbres les plus désespérées, dans la plus obsédante tension, un dialogue d'une densité extrême, des perspectives constamment ouvertes sur l'univers philosophique de l'auteur, bref une œuvre fatigante en raison de ses défauts et en raison de ses mérites mêmes. Surtout, M. François Darbon n'a pas eu l'autorité qui aurait permis peut-être à un metteur en scène plus éprouvé — à un Raymond Rouleau par exemple — d'exiger de l'auteur des coupures indispensables : tellement indispensables que M. Jean-Paul Sartre a fini par s'y résigner, mais seulement après que les premières représentations et, ce qui était plus grave, la « générale », eurent montré qu'il n'y avait pas de succès possible pour l'ouvrage sans de sérieux allègements.

Pour presque toutes les pièces de théâtre intéressantes, c'est-à-dire pour presque toutes celles où l'auteur a quelque chose à dire et tient à le dire, le problème des coupures se pose : seuls, les ouvrages agencés par de bons spécialistes selon une technique bien connue et dans la seule intention de plaire peuvent souvent être joués tels qu'ils ont été écrits. Poète ou philosophe, un écrivain de théâtre — et un écrivain de théâtre peut-il être un grand écrivain de théâtre s'il n'est pas un peu poète ou philosophe, ou un peu l'un et l'autre — résiste mal à la tentation de se substituer à ses personnages, de les faire parler trop longtemps, ou de façon trop raisonnée, trop explicite, en oubliant les lois impitoyables de la simplification

et de la progression dramatiques, et les exigences de la situation. Toute réplique, tout échange de répliques, toute scène qui ne sont pas « en situation », qui, même intéressantes en elles-mêmes, ne sont pas justifiées, nourries, rendues passionnelles et vivantes par la situation, constituent aussitôt une gêne pour l'acteur, et pour le spectateur une « longueur » intolérable. En outre, toute « longueur » au cours de la représentation théâtrale tend à épuiser le crédit d'attention dont la pièce dispose auprès du spectateur, et fait paraître longue la scène qui suit, même si elle ne l'est pas. Il n'est pas surprenant qu'un auteur comme Jean-Paul Sartre, capable de développer pour ainsi dire à l'infini et dans toutes les directions possibles toute donnée offerte à son intelligence (ou un auteur comme Audiberti, dont l'invention verbale est inépuisable), soit au théâtre, le plus souvent, un auteur prolixe. Je dis le plus souvent, car il y a dans l'œuvre de Sartre des exceptions remarquables : *Huis-Clos, La P... respectueuse.* Un Jean Anouilh lui-même, qui a derrière lui trente ans de carrière d'auteur dramatique et peut-être trente pièces jouées, qui est un auteur dramatique pur et non comme Jean-Paul Sartre un auteur dramatique de premier plan, mais occasionnel, éprouve encore à l'heure actuelle la tentation des développements parasitaires.

A deux reprises consécutives, au cours des récentes années, avec *Ornifle* et avec *Bitos,* il a fait l'erreur de présenter à la critique des pièces trop longues d'une bonne demi-heure — donc trop lentes — et a dû prendre ses ciseaux un peu tard. C'est dire que Jean-Paul Sartre, sans aucun doute convaincu — comme bien d'autres auteurs l'eussent été à sa place et avec moins de raison que lui — de l'importance significative de chacune de ses phrases, est excusable d'avoir défendu contre le metteur en scène l'intégralité de son texte. Mais le metteur en scène ne devait pas céder. Le metteur en scène est l'organisateur du spectacle, c'est lui qui doit opérer la transmutation de l'œuvre écrite dans l'univers sensible où il prend la responsabilité de lui faire courir sa chance. C'est lui qui doit discerner ce qui, tout en étant peut-être bon à dire, n'est pas bon à jouer (c'est-à-dire à *vivre* par l'acteur), ou n'est pas bon à écouter par un spectateur qui est prisonnier de son siège, qui n'a pas le loisir, s'il est fatigué, de quitter la salle comme on quitte un livre difficile pour remettre la suite de la lecture au lendemain. En outre, l'auteur n'est que l'auteur. Je veux dire que ce n'est pas pour l'auteur que la pièce est écrite. La pièce est écrite pour les autres. Le metteur en scène est le premier de ces *autres,* le premier à porter sur l'œuvre un jugement extérieur. C'est lui qui doit avoir raison contre l'auteur même, comme le public aura raison contre l'auteur même, c'est lui qui doit avoir contre l'auteur le dernier mot comme le public aura le dernier mot. Le vrai sens d'une œuvre théâtrale n'est pas celui que l'auteur a voulu ou cru y mettre, c'est celui qui passe de la scène au public, et de ce véritable sens, le metteur en scène est ou devrait être meilleur juge que l'auteur, précisément parce qu'il n'est pas l'auteur.

En revanche, il faut féliciter M. François Darbon pour le choix, dans le

rôle principal des *Séquestrés d'Altona*, de M. Serge Reggiani. Alors que le reste de la distribution est discutable — le grand comédien qu'est Fernand Ledoux n'a pas la dureté de contours de son personnage, et les interprètes féminines sont assez faibles — M. Serge Reggiani réussit tout au long de ce drame lourd et monumental une véritable prouesse d'acteur. Frénétique, douloureux, torturé, ce comédien qui manque un peu de vigueur dans la construction de son rôle, mais qui a des moments inspirés et une grande générosité de tempérament, vit magnifiquement la bataille désespérée du Frantz de Jean-Paul Sartre contre l'horreur de l'univers, la sanglante stupidité de l'histoire et les démons intérieurs de l'homme. Il met sa chaleur de vie dans cette œuvre qui n'est pas la mieux réussie, théâtralement parlant, de Jean-Paul Sartre, mais sans doute celle où il a mis le plus de lui-même, et qui a des moments de sombre grandeur.

Dans son *Becket*, Jean Anouilh, qui oscille tout au long de son œuvre non seulement entre les pièces « roses » et les pièces « noires », mais entre la peinture d'une médiocrité amère et déchue et celle des hauts conflits humains, a mis sur la scène l'histoire de Thomas Becket après T. S. Eliot, comme il avait fait de celle de Jeanne d'Arc après Bernard Shaw et de celle d'Antigone après Sophocle. Le cheminement du conflit meurtrier entre le spirituel et le temporel à travers deux amis, l'homme d'Eglise et le roi, que les exigences absolues de leurs vocations opposées finiront par dresser l'un contre l'autre en dépit d'une amitié profonde, presque physique, y est tracé avec une maîtrise qui ne se dément pour ainsi dire jamais, et à travers un dialogue souvent éblouissant. Ici encore, l'auteur est servi par des interprètes admirables, Daniel Ivernel, et un comédien encore jeune qui vient de confirmer pleinement les dons que quelques-uns lui connaissaient, Bruno Cremer.

M. J.-L. Le Marois, auteur d'un *Alexandre* qui a été joué cet été avec un grand succès au Festival d'Athènes, au pied de l'Acropole, vient de nous présenter, au Théâtre Hébertot, une pièce toute différente, *Le Soleil est-il méchant ?* où il traite un sujet difficile, en mettant sur la scène, dans le décor de la France révolutionnaire, un pervers-philosophe de la race du marquis de Sade. L'entreprise était scabreuse, et le sujet peut-être antithéâtral. Lorsque l'on pénètre dans certains domaines, l'art dramatique est inadapté, puisqu'il est contraint de devenir allusif, et de ne presque rien dire de ce qui est pourtant la question posée. Le tact même de l'auteur, son ton de bonne compagnie, font la pièce un peu obscure dans ses intentions ; la construction est elle-même un peu incertaine, avec des scènes plus indiquées que traitées. Mais l'écriture est élégante, la pensée fine, la mise en scène de M. Chamarat adroite et scrupuleuse, et parmi les acteurs — Jean Davy, excellent, Jacques Berthier, la charmante Jacqueline Corot — nous avons la révélation de la toute jeune Marie-Thérèse Arène qui a pour elle la grâce, la distinction, la vérité du jeu, la sensibilité, une diction parfaite, et qui ira loin.

THIERRY MAULNIER

VOLNEY LE MÉCONNU

par Pierre Audiat

Au *dernier* oral du baccalauréat... L'examinateur interroge : « Que savez-vous de Volney ? — Volney était un littérateur de la fin du XVIIIe siècle. Son principal ouvrage est intitulé *Les Ruines*. On peut ranger Volney, avec Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, parmi les préromantiques qui annoncent les grands romantiques et particulièrement Chateaubriand. Certaines pages des *Ruines*, où Volney exprime la mélancolie du voyageur rêvant aux civilisations disparues de l'Orient, ne sont pas sans ressemblance avec des passages de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il est probable que Chateaubriand s'est directement inspiré de Volney. — Bien ! Je vois que vous connaissez votre histoire de la littérature. Volney d'ailleurs n'est pas au programme, et je ne vous posais cette question qu'afin d'éprouver votre science et pouvoir vous donner une très bonne note. Vous avez parfaitement résumé ce qu'on dit généralement de Volney. »

Mais si l'examinateur avait personnellement étudié l'œuvre de Volney ou s'il avait pu lire le livre de M. Jean Gaulmier : *Un grand Témoin de la Révolution et de l'Empire : Volney*[1], qui vient de paraître, il aurait ajouté *in petto* : « ... *Ce qu'on dit généralement de Volney*... c'est-à-dire, et très exactement, le contraire de la vérité. » Volney n'est pas essentiellement un littérateur, c'est plutôt un historien mais d'abord un homme politique qui a joué un rôle important pendant la Révolution et l'Empire. Le compter au nombre des « préromantiques » offense sa mémoire ; Volney, qui s'appelait Constantin-François Chassebœuf, avait formé son pseudonyme, croit-on, en combinant *Vol*taire et Fer*ney* pour indiquer quel était son chef de file ; il dédaignait le lyrisme et le déisme de Rousseau, n'avait qu'ironie pour l'auteur d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*. La mélancolie de Constantin-François est très différente de celle de François-René ; c'est une mélancolie froide et réaliste, non une évocation élégiaque ; une considération sur les causes qui ont entraîné la ruine de civilisations jadis brillantes, non une rêverie sur les empires disparus. Volney, au lieu d'embellir, par l'imagination poétique, les sites et les

1. Hachette, éditeur.

scènes qu'il a observés tant en Orient qu'en Amérique du Nord, les « dépoétise » pour en rendre l'aspect réel. Loin d'être un voyageur exalté, Volney est un critique aux yeux secs, beaucoup plus proche de Stendhal que de Chateaubriand ; encore est-il qu'il ne cède jamais, comme fait parfois Stendhal, à l'enthousiasme.

Dès son premier ouvrage : *Voyage en Syrie et en Egypte*[1], publié en 1787 — Volney est alors âgé de trente ans — il prend le contre-pied de ceux, tels Tavernier, Chardin, Paul Lucas, Tournefort, qui avaient décrit l'Orient en termes enchanteurs.

« *Jamais, écrit-il, les eaux du Nil, troubles et fangeuses, n'auront pour l'Européen le charme des claires fontaines et des ruisseaux limpides ; jamais, à moins d'un sentiment exalté par la privation, le corps d'une Egyptienne, hâlé et ruisselant d'une eau jaunâtre, ne lui rappellera les naïades sortant du bain.* »

Seize ans plus tard, en 1813, dans *Le Climat et le Sol des Etats-Unis*, où il recueille les observations qu'il a faites durant son séjour en Amérique de juillet 1795 à juillet 1798, il tournera en ridicule ceux qui affirment la supériorité physique et morale de l'homme sauvage sur l'homme civilisé ou qui célèbrent la beauté des femmes indiennes :

« *Lorsque des voyageurs romanciers ou des écrivains qui jamais n'ont quitté le coin de leur cheminée, s'extasient sur la finesse des sauvages et en prennent occasion d'attribuer à leur homme de la nature une supériorité absolue sur l'homme civilisé, ils nous prouvent seulement leur ignorance* (...) *Sales, ivrognes, fainéants, d'un orgueil excessif, d'une vanité facile à blesser, et alors cruels, altérés de sang, implacables dans leur haine, atroces dans leur vengeance, ces honnêtes gens-là auraient bien besoin du missionnaire d'*Atala (...) *Les femmes sont aussi affreuses que les hommes. Un peu plus couvertes sur les hanches, elles diffèrent encore des hommes en*

1. Pour la bibliothèque de l'Ecole pratique des Hautes Etudes-Sorbonne, le *Voyage en Egypte et en Syrie* vient de faire l'objet d'une édition critique due à M. Jean Gaulmier (Mouton et Cie, La Haye. A Paris, Librairie Maisonneuve) qui la présente avec une introduction et des notes substantielles. On est frappé, en lisant cet important ouvrage de quatre cents pages in-quarto, par la façon *scientifique*, au sens actuel de ce mot, dont Volney a mené son enquête. Il ne néglige aucun élément qui lui permette de donner une idée précise des pays et des peuples qu'il décrit : la météorologie, la géographie, l'histoire, la linguistique, l'économie politique sont mises par lui à contribution. Quand il s'agit d'événements ou de personnages contemporains, il s'informe auprès de ceux qui furent témoins de ceux-là ou qui ont approché ceux-ci. Son esprit critique est toujours en éveil ; lorsqu'il n'est pas d'accord avec d'autres voyageurs, on a le sentiment que c'est lui qui a raison.

Il examine des problèmes qui vont être, au siècle suivant, d'actualité : la percée du canal de Suez, la construction et la structure interne des Pyramides, la dictature des Mamelouks en Egypte, etc. Chaque fois il fait preuve d'intelligence et de jugement.

Or ce voyageur de vingt-cinq ans s'annonce aussi comme un écrivain de qualité ; si la majeure partie de l'ouvrage vaut par sa précision scientifique, nombre de pages sont d'un style excellent. Au début du livre, il y a une description d'Alexandrie saisissante ; divers « tableaux », tels *L'Etat du peuple en Egypte*, ou *Des habitudes et du caractère des habitants de la Syrie* témoignent des dons d'observateur et de psychologue que possède Volney ; ils devraient figurer dans les anthologies.

ce qu'elles portent presque sans cesse un ou deux enfants sur le dos dans une espèce de sac dont les bouts se nouent sur leur front. »

Le doute systématique, instauré un siècle auparavant, par Descartes, la méfiance universelle, l'esprit critique, ne sont pas assurément des traits particuliers à Volney ; ils caractérisent au contraire la plupart de ceux qu'on a appelés d'abord les philosophes, plus tard les idéologues, mais ce qui nous étonne, c'est, d'une part, que Volney ait adopté une attitude si rigoureuse alors qu'il était encore au collège, d'autre part que cette attitude, au lieu de le conduire à l'agnosticisme et au scepticisme, lui ait permis de dégager un grand nombre d'idées nouvelles qui, lorsqu'elles seront liées entre elles et érigées en système, formeront l'armature du positivisme. Auguste Comte est déjà presque tout entier dans Volney. M. Jean Gaulmier dit fort justement que « *Les Ruines* sont le testament philosophique du XVIIIe siècle », mais par ce testament Volney ne se borne pas à léguer ce qu'il a lui-même hérité de ses ascendants spirituels ; il ajoute ses propres acquêts, qui accroissent sensiblement le patrimoine des « philosophes ».

Comment, pourquoi Volney, entre sa douzième et sa dix-huitième année, s'est-il ancré dans la volonté de n'être jamais dupe, volonté dont il ne se départira jamais jusqu'à sa mort, en 1820 ? M. Jean Gaulmier, qui a rassemblé tous les éléments d'une biographie suivie, et qui se fonde sur un grand nombre de documents inédits, constate le fait plutôt qu'il ne l'explique. Il est vraisemblable que l'esprit critique de Volney se soit éveillé alors qu'il était pensionnaire au collège des Oratoriens, à Angers, et qu'il ait d'abord mis en doute ce qu'on lui enseignait sur les origines du christianisme. (On sait au surplus que plusieurs de nos « grands ancêtres », jacobins garantis, furent élèves des Oratoriens.) Fils d'un avocat établi à Craon, aux confins du Maine, de la Bretagne et de l'Anjou, orphelin de bonne heure, confié à son oncle maternel, le jeune Constantin-François s'est très tôt, dirait-on, replié sur lui-même, se réfugiant précocement dans la méditation et se défendant ainsi contre les modes de pensée qu'on prétendait lui imposer. A dix-huit ans en effet, lorsqu'il vient à Paris et qu'il respire l'air du temps, tout en commençant ses études de médecine, il songe déjà à contrôler, par une expérience personnelle et directe, ce qu'il a appris au collège.

Assurément la fréquentation des « philosophes » groupés alors autour d'Holbach et de Mme Helvétius qui, dans sa maison d'Auteuil, reçoit les amis et les disciples de son défunt mari, étend considérablement l'horizon de Constantin-François, mais si en 1780, à vingt-trois ans, celui-ci se met à étudier l'arabe, langue très peu pratiquée en France, c'est bien parce qu'il a décidé de faire le voyage en Orient qu'il entreprendra deux ans plus tard et qui le conduira du Caire à Alep, de Tripoli à Damas et à Jérusalem. Deux ans d'absence avec un séjour de huit mois, au couvent de Mar Hanna, chez les moines basiliens ; il ne s'agit pas de tourisme et d'agrément, mais bien d'enquête et de recherche.

Il n'y a aucune raison de ne pas ajouter foi à ce que dit Volney dans la préface de son livre :

« *La Syrie et surtout l'Egypte me parurent un champ propre aux observations politiques et morales dont je voulais m'occuper. C'est en ces contrées, me dis-je, que sont nées la plupart des opinions qui nous gouvernent, c'est de là que sont sorties ces idées religieuses qui ont influé si puissamment sur notre morale publique et particulière, sur nos lois, sur tout notre état social.* »

Ce champ d'observations, il l'explore méthodiquement, guidé par deux principes : grâce à sa connaissance (malheureusement imparfaite) de la langue du pays, converser avec les habitants « des principaux aux plus chétifs », n'admettre « pour authentiques les renseignements qu'après les avoir soumis au plus sévère examen ».

Que Volney, avant même d'avoir mis le pied en Orient, ait incliné à penser que la ruine des anciennes civilisations avait eu pour causes leur régime politique et leur état théocratique paraît évident ; évident aussi qu'il ait présumé que le christianisme avait des liens étroits avec *toutes* les religions orientales. Toutefois, il ne s'est pas borné à chercher la confirmation de ses propres hypothèses, il les a éprouvées au contact d'observations qui ont fréquemment déjoué ses prévisions.

« *Presque rien,* dira-t-il, *de tout ce que j'ai vu n'a ressemblé aux images que je m'en étais faites, aux idées que nous en donne notre éducation* (...) *Nous autres, Occidentaux, n'entendons rien aux choses d'Asie : les usages, les mœurs, l'état domestique, politique, religieux des peuples de cette contrée diffèrent tellement des nôtres que nous ne pouvons nous le représenter sur de simples récits ; il faut avoir vu soi-même les objets pour en saisir les rapports.* »

De son enquête, il tire donc des conclusions qui renforcent ses présomptions : le despotisme dont le gouvernement ottoman lui a offert, en Syrie et en Egypte, le type accompli, le cléricalisme qui plie capricieusement les hommes à des impératifs religieux, sont néfastes au développement des individus et des Etats, qui doivent être considérés au reste (la vue est nouvelle) comme des « individualités ».

Volney, sans abandonner les études historiques et les spéculations philosophiques va, au moment où se déchaîne la Révolution, se lancer dans la politique active, et tenir un rôle de premier plan dans l'assaut contre l'Ancien Régime.

***

Volney, homme politique, est plus mal connu encore, si possible, que le philosophe et l'historien. M. Jean Gaulmier étonnera ses lecteurs en leur apprenant que l'Anglais Young, témoin de la Révolution, le mettait sur le même pied que Mirabeau et Barras. Il suffit pourtant de connaître les principales étapes de sa carrière politique pour juger de l'influence exercée par Volney. Après une campagne vigoureuse contre les privi-

lèges de la noblesse et du clergé dans la feuille qu'il a fondée : *La Sentinelle du Peuple*, il est élu, à Angers, représentant du Tiers aux Etats généraux de 1789. A Versailles, il est avec Mirabeau (avant Mirabeau peut-être) l'inventeur de la tactique qui aboutira à transformer les Etats Généraux en Assemblée Constituante : le refus opposé par le Tiers-Etat à sa réunion avec la Noblesse et le Clergé tant que n'aura pas été adopté le vote par tête, et non par ordre, entraîne Louis XVI à prévoir des mesures coercitives qui, dès qu'elles seront connues à Paris, y feront flamber la rébellion.

Porté au bureau de la Constituante, Volney intervient dans les grands débats qui s'y déroulent. Parfois Mirabeau n'est que son porte-parole, car Volney, de santé précaire, de voix faible, a quelque peine à se faire entendre dans des assemblées où « le parlage », dira-t-il avec mépris, sévit cruellement. Lui, comme Sieyès, appartient à la race des politiques qui font impression sur les foules par leur silence plus que par leurs discours. Les oracles parlent peu.

Ecœuré par le désordre et l'incohérence des travaux de la Constituante, il profite d'une occasion pour tenter, en Corse, une expérience de mise en valeur d'une terre presque partout laissée en friche. Mais il se heurtera à l'hostilité des Corses, aux difficultés de l'entreprise, si bien que « ses petites Indes » comme il les appelait, ne lui vaudront que des déboires et un endettement qui le placera plus tard en fâcheuse posture. En revanche, son séjour en Corse le mettra en contact avec le jeune Napoléon Bonaparte : les deux hommes s'apprécieront l'un l'autre (en 1795, Volney déconseillera à Bonaparte, alors en disgrâce, de se mettre au service de la Turquie), d'autant plus qu'à cette époque, en 1792, ils sont tous les deux jacobins et grands admirateurs de la Convention. Celle-ci l'envoie d'ailleurs en qualité de *commissaire-observateur* dans l'Ouest. Volney est à son affaire : des enquêtes précises, fondées sur des questionnaires établis à l'avance, lui paraîtront toujours le moyen le moins incertain de parvenir à la vérité. Toutefois, son antipathie pour Robespierre, déiste et dictatorial, vaut à Volney d'être incarcéré à Paris.

Après Thermidor, il est libéré. Comme beaucoup de « résistants à Robespierre », Volney trouve dans son emprisonnement un excellent alibi ; il se classe en effet parmi les fermes républicains qui n'ayant été ni « exagérés », ni « enragés », n'ont rien à craindre de la « réaction thermidorienne ».

Au contraire, la Convention puis le Directoire lui confient des tâches importantes. Il rédige un manuel explicatif des *Droits de l'Homme et du Citoyen*, est nommé professeur à l'*Ecole Normale Supérieure*, où il aura pour tâche d'enseigner non pas l'histoire mais la méthode historique.

Des Etats-Unis où il voyage, pendant trois ans — de 1795 à 1798 — en vue de recueillir des observations géographiques, climatiques, poli-

tiques, économiques, il rentre en France à point nommé pour épauler Bonaparte dans son coup d'Etat du 18 Brumaire. Non qu'il soit brusquement devenu l'ami des despotes, mais parce qu'en 1799 Napoléon ne perce nullement sous Bonaparte. Volney, qui donne sa préférence à un régime présidentiel, analogue à celui qui est en voie de s'instituer aux Etats-Unis, estime que Bonaparte pourrait jouer les Washington. Aussi bien le Premier Consul attire à lui Volney, lui proposant une place de Troisième Consul — il la refuse —, l'inscrivant d'autorité parmi les Sénateurs, et le comptant au nombre de ses familiers. Mais Volney demeure fidèle à ses principes : il ne suit point Bonaparte dans son évolution ; il réprouve ouvertement et ses tendances autoritaires, et le sort qu'il fait aux nobles d'ancien régime ralliés à l'Empire et — surtout, surtout ! — son rapprochement avec l'Eglise catholique ainsi que l'établissement d'un Concordat dont il distingue mal, semble-t-il, l'habileté, n'y voyant qu'une manœuvre hypocrite de la part d'un homme dont il n'ignore pas les sentiments irréligieux.

Volney est de ceux qui désapprouvent l'Empire ; il démissionne du Sénat, mais sa démission n'est pas acceptée. Sans être mauvais, ses rapports avec Napoléon se refroidissent ; il entre dans l'opposition où figurent Cabanis, Destutt de Tracy, Garat que, dans son dépit, l'Empereur traite dédaigneusement d'idéologues. Mais qu'est-ce au juste que *l'idéologue ?* Nous sommes tentés aujourd'hui de l'assimiler à l' « intellectuel », tel qu'on se le représentait sous la Troisième République, c'est-à-dire un théoricien qui, sans trop se soucier de la réalité, voudrait imposer aux hommes d'action des principes et des règles de conduite. Or, les idéologues, que Bonaparte a tenus d'ailleurs en haute estime jusqu'en 1804, bien loin de négliger la réalité, prétendent s'élever du concret à l'abstrait, de l'expérience aux principes, et des faits observables aux lois. Aux dogmes et aux arts politiques ils veulent substituer une science dont le seul postulat est « l'identité psychologique des hommes dans le temps et dans l'espace » ; dès que le raisonnement risque de les entraîner trop loin de leurs bases, ils se hâtent d'y revenir.

Volney, lorsque le grand Empire se disloquera, sera de ceux qui, par hostilité systématique à la dictature, feront partie du gouvernement provisoire de 1814 et accepteront de voir confirmer, par Louis XVIII, leurs titres de *pairs*. Sans enthousiasme, car depuis une dizaine d'années, il s'est retiré de la politique active et s'intéresse surtout à l'exploitation agricole de son domaine de Pringy, près de Meaux. Comme à tous ceux sur lesquels a mordu la physiocratie, la terre apparaît en effet non seulement la source de toute valeur, mais encore l'école où la Nature enseigne aux hommes les leçons dont ils doivent tirer profit. Aussi se gardera-t-il d'assister au procès du maréchal Ney que juge la Chambre des Pairs ; aussi, tandis que Louis XVIII hésite à se faire sacrer à Reims, compose-t-il une histoire de Samuel et de Saül, qui déterminera peut-être le roi à renoncer à cette cérémonie.

Parce qu'il était froid, distant, silencieux, sévère dans ses critiques, la plupart de ses contemporains ont cru que Volney manquait de sensibilité et qu'il n'avait pour le beau sexe pas plus d'attirance que Sieyès. En réalité, pendant plus de trente ans, Volney a nourri une passion ardente pour une de ses jeunes cousines germaines; à cinquante-trois ans, il l'épousa lorsqu'elle devint veuve, l'entourant, elle et les enfants qu'elle avait eus de son premier mari, de beaucoup d'attentions. L'Eglise, lorsqu'il mourut en 1820, lui accorda, sans doute à la prière de ses proches, des obsèques religieuses, qu'il n'avait point souhaitées car jusqu'à la fin il était demeuré, au témoignage de son ami l'ex-abbé Grégoire, « résolument incrédule ».

Si l'ouvrage de M. Jean Gaulmier n'enfermait qu'une biographie caractéristique d'un homme appartenant à la génération qui fait le pont entre le siècle des lumières et le siècle des sciences, il serait déjà rempli d'intérêt. Mais l'auteur, en exposant les aperçus et les idées propres à Volney, nous montre combien sont illusoires les progrès de l'esprit humain. Sur la méthode en histoire, sur la géographie, base de l'histoire, sur les sciences auxiliaires de l'histoire (archéologie, linguistique, histoire des religions), sur le processus qui remonte du présent vers le passé, sur la nécessité de connaître les langues « parlées » de l'Orient, sur la critique des témoignages, comme sur les moyens pratiques d'encourager les études (par exemple : le prêt d'honneur aux étudiants), Volney a formulé des idées que nous croyions écloses d'hier ou d'avant-hier. Découvrir en Volney un précurseur immédiat d'Auguste Comte et d'Ernest Renan n'est pas la moindre de nos surprises.

***

Il est vrai que chaque fois que le terrain de l'histoire est fouillé en profondeur, au lieu d'être survolé, on se trouve devant des découvertes confondantes. Georges Weurlersse, récemment disparu, s'est borné par exemple, à l'étude d'une seule question : le mouvement physiocratique en France du milieu du XVIIIe siècle à la Révolution. Il n'a même pas assisté à la publication de son livre : *La Physiocratie à la fin du règne de Louis XV* (1770-1774) qui vient de paraître avec une préface du professeur à la Sorbonne Ernest Labrousse[1], alors que le volume suivant (1774-1781) avait paru en 1950.

Or le mouvement d'idées qu'a suscité la physiocratie durant un demi-siècle est prodigieux : on peut dire que, sous un angle de vues qui paraît aux profanes très étroit, tous les principes politiques, sociaux et moraux ont été remis en cause.

Même un problème d'actualité, tel l'impôt unique, a été débattu il y a deux cents ans.

1. Presses Universitaires de France.

Autour des principes posés par le docteur Quesnay : « *Toute richesse vient de la terre* », « *L'agriculture est un art productif, l'industrie un art stérile* », « *Le seul impôt équitable est l'impôt sur le sol* » s'instituent des polémiques fécondes, se propagent des corollaires touchant la liberté du commerce, intérieur et extérieur, les conditions de l'exploitation agricole, la vertu de l'instruction publique, les rapports des prix et des salaires, le luxe, la thésaurisation, l' « autofinancement », etc. Et, chez les défenseurs comme chez les adversaires de la physiocratie, quelle agilité d'esprit, quelle intelligence, quel sens de la formule qui fait image, de la réplique cinglante ou ironique ! On en vient à se demander si, dans certaines sciences mêmes qu'il croit avoir créées, comme l'économie politique ou la sociologie, le XIXe siècle a introduit une seule idée vraiment nouvelle.

***

On dira que toute généralisation laisse nécessairement échapper la majeure partie des réalités puisque, comme on nous l'a appris au collège, il n'y a de science que du général. Sans doute, mais à supposer que l'histoire soit une science, ce n'est certainement pas une science comme les autres : il n'y a guère que *le particulier* qui soit vraiment intéressant, lorsqu'un microscope imaginaire fait apparaître des détails invisibles à l'œil nu.

C'est pourquoi un livre comme celui de M. Daniel Logou[1] : *Montauban à la fin de l'Ancien Régime et aux débuts de la Révolution* (1787-1794), où nous voyons presque jour par jour, poindre et se dérouler la révolution dans un chef-lieu de district (Montauban ne deviendra chef-lieu du Tarn-et-Garonne que sous l'Empire) est de nature à modifier sensiblement l'idée que nous avons de la « courbe » révolutionnaire en France. Non que cette courbe ne soit, en gros, comparable à celle qui représente la révolution à Paris. Comment en serait-il autrement puisque toutes les impulsions partent de la capitale, que le pouvoir central surveille et contrôle, très rudement à partir de 1792, les départements soupçonnés de tendances fédéralistes ? On retrouve donc, à Montauban comme partout en France, les organismes administratifs, les lois et les règlements institués par le souverain polycéphale qui règne à Paris.

M. Daniel Ligou, qui n'est pas suspect de tiédeur révolutionnaire, puisque de famille protestante, il reconnaît pour ses maîtres Aulard et Mathiez, constate pourtant, en historien consciencieux, qu'à Montauban la révolution fut sans cesse « freinée » et que, durant la Terreur, la guillotine n'y fonctionna qu'une seule fois. La véritable crise : « l'intermède aris-

1. Cette thèse de doctorat ès lettres (Librairie Marcel Rivière, éditeur), sept cents pages in-octavo, est, il convient de le noter, un ouvrage de grande bibliothèque, qui s'adresse soit aux érudits, soit aux lecteurs qui ont des raisons particulières de s'intéresser à l'histoire de Montauban.

tocrate », comme l'appelle l'auteur, se produisit en 1790, à une époque où Paris était relativement calme. Mais, encore une fois, ce sont les détails, recueillis ici par centaines, qui donnent son intérêt au livre.

PHILON D'ALEXANDRIE ET LES ESSENIENS

Il y a douze ans, la découverte de manuscrits juifs dans les grottes situées à l'angle nord-ouest de la mer Morte, à une cinquantaine de kilomètres de Jérusalem, faisait sensation dans le monde entier, mais particulièrement dans les nations chrétiennes. Successivement entre 1947 et 1956 Bédouins et archéologues fouillèrent onze grottes d'où ils tirèrent un grand nombre de rouleaux, que les spécialistes de l'ancien et du nouveau monde s'attachèrent à déchiffrer.

Il apparaissait que ces documents, mis à l'abri dans des cachettes jugées inaccessibles, étaient de nature à projeter une vive lumière sur les origines du christianisme et ses rapports avec les sectes judaïques. Si un quart de ces manuscrits en effet est une copie des livres bibliques traditionnels, les trois autres quarts semblaient présenter une doctrine mystique particulière à une communauté déterminée : celle des Esséniens, connue de longue date comme une secte de haute spiritualité. Les manuscrits retrouvés inclinaient même à penser que les Esséniens, qui n'étaient étrangers ni aux idées des Pythagoriciens, ni aux religions orientales, comme celle des Iraniens, étaient les annonciateurs du christianisme. Allant plus loin, certains historiens posaient la question de savoir si le Maître de Justice, dont il est souvent fait mention dans les manuscrits de la mer Morte, ne devait pas être identifié à Jésus. Une réponse affirmative aurait entraîné un tel bouleversement dans les consciences chrétiennes que cette hypothèse fut vigoureusement combattue par ceux, catholiques et protestants, pour lesquels la notion du caractère unique de Jésus-Christ est un article de foi.

Erudits et fidèles, croyants et sceptiques se passionnèrent donc pour un problème dont la solution était cachée et pour une « aventure » qui pouvait être fertile en coups de théâtre. Les livres publiés tant en Europe qu'aux Etats-Unis devinrent rapidement des best-sellers, bien que la sévérité de leur texte et de leur apparat critique ne fût pas de nature à inciter les simples curieux à se plonger dans des controverses érudites. Le nombre des ouvrages consacrés aux manuscrits de la mer Morte est dès maintenant considérable ; ils sont de plus en plus gros, pusique la traduction et les commentaires des documents nouvellement découverts s'intègrent aux ouvrages précédents. Durant ces derniers mois, ont paru notamment : *Lumières nouvelles sur les Manuscrits de la mer Morte*[1], par Millar Burrows, professeur de théologie biblique à l'Université de Yale et : *Les Ecrits*

1. Robert Laffont, éditeur.

Esséniens découverts près de la mer Morte[1], par A. Dupont-Sommer, professeur à la Sorbonne. Si les tendances des deux auteurs sont divergentes, Millar Burrows tenant ces manuscrits pour étrangers au christianisme (dans la mesure, évidemment, où le christianisme est lui-même « étranger » au judaïsme), A. Dupont-Sommer inclinant à penser que les Esséniens ont marqué, sinon inspiré, l'action de Jésus et de ses apôtres, les deux livres se recommandent et par l'étendue des textes traduits (celui de Dupont-Sommer contient une traduction intégrale) et par une clarté d'exposition qui permet aux profanes de suivre, sans trop de difficultés, un passionnant débat.

Il est superflu de dire qu'on ne saurait résumer l'argumentation contenue dans deux volumes de cinq cents pages chacun ; les amateurs de lectures nourrissantes s'y reporteront d'eux-mêmes.

Toutefois, un ouvrage beaucoup plus mince : *Philon d'Alexandrie*[2], par le R. P. Jean Daniélou, nous rappelle que, depuis dix-neuf siècles, nous possédions une documentation précise sur les Juifs esséniens, due à un Juif établi en Egypte : Philon d'Alexandrie.

Philon d'Alexandrie, qui vécut environ de 13 avant Jésus-Christ à 50 après Jésus-Christ appartenait à une grande famille juive, fixée comme beaucoup d'autres en Egypte — il y avait, au temps de Philon, un million de Juifs en Egypte et cent mille à Alexandrie — avant même que l'Egypte ne fût devenue une province de l'Empire romain. Protégés par les Romains, les frères de Philon tenaient une place importante dans la banque, le commerce maritime et l'administration, mais, comme il arrive souvent, Philon, lui, s'était tourné vers la spéculation philosophique et l'exégèse des textes bibliques. Il n'ignorait, croit-on, ni l'hébreu, ni l'araméen, mais sa culture était essentiellement grecque ; il avait médité et assimilé les philosophes helléniques ; sans répudier le judaïsme religieux, il en avait vivifié l'esprit. C'était un « rabbin libéral », qui fréquentait volontiers une communauté de moines juifs, les Thérapeutes, qui s'étaient établis au bord du lac Maréotis, en Egypte. Sans se désintéresser des affaires publiques — il fit partie d'une délégation juive qui se rendit à Rome auprès de l'empereur Caligula pour lui exposer les doléances des Juifs, brimés par les Egyptiens — Philon mettait au premier plan la vie intellectuelle et spirituelle. Ses œuvres complètes, conservées en grec et en arménien, ne forment pas moins d'une dizaine de volumes, dans les éditions allemande et anglaise.

Philon était donc admirablement placé pour parler des Esséniens, puisqu'il vivait à l'époque où la secte florissait et où le christianisme commençait à se propager. La description qu'il fait de leur mode de vie, l'exposé qu'il donne de leur doctrine sont d'une précision telle qu'on ne saurait mettre en doute ce qu'il dit de ces « saints », (Il semble en effet que le mot grec *Essaïoï* soit la transcription de l'araméen *hasa* qui signifie

1. Payot, éditeur.
2. A. Fayard, éditeur.

pieux.) Or, d'une manière générale, on retrouve dans Philon l'essentiel de ce que révèlent les manuscrits de la mer Morte : l'appartenance des Esséniens au judaïsme, leur respect des textes canoniques, mais aussi leur interprétation, hautement spiritualisée, de ces textes, leur rejet de pratiques telles que les sacrifices sanglants, la pureté de l'âme préférée par eux à la pureté physique, l'existence à l'écart des villes, une discipline de vie assez sévère.

Toutefois, ce qui ressort des manuscrits de la mer Morte ne concorde pas toujours avec ce que dit Philon ; il est possible que parmi les Esséniens mêmes il existât diverses sectes. Rien d'étonnant, puisque les sectes juives furent, de tout temps, nombreuses et puisque de grands ordres religieux chrétiens — Carmes, Bénédictins — ont, eux aussi, des sectes se distinguant par le costume et par la règle.

Sur la question des rapports entre Esséniens et Chrétiens, le R. P. Daniélou adopte une position intermédiaire entre celle de Millar Burrows et de Dupont-Sommer. S'il croit, bien entendu, à l'originalité essentielle du christianisme, il ne sous-estime nullement l'importance des manuscrits de la mer Morte qui, « en nous faisant connaître le milieu immédiat où est né le christianisme (à savoir le milieu essénien) nous aident à résoudre bien des problèmes devant lesquels la seule exégèse des textes se montrait impuissante ».

QUELQUES LIVRES

— On a passablement exagéré en rangeant parmi les ouvrages apocryphes des mémoires, tels que ceux de Mme du Hausset ou du maréchal de Richelieu, qui ont été seulement mis en forme par des écrivains de métier, utilisant des documents authentiques, sinon toujours véridiques. Avec un brio sans pareil Paul Rival [1] administre en tout cas la preuve que les mémoires de ce Chérubin-Don Juan avaient été « romancés », sur le désir que le maréchal avait lui-même exprimé, et qu'en outre, ces récits, autant par les faits qui y sont relatés que par le ton dans lequel ils ont été écrits, sont conformes et à l'histoire et à l'air du temps.

En homme avisé, Paul Rival, après avoir laissé croire qu'il ajoutait sa fantaisie à celle du duc de Richelieu, et qu'il rebrodait des broderies, a réservé pour la fin de son livre un dossier inattendu, qui lui vaudra d'être lavé du « crime d'imagination » et d'être acquitté avec les félicitations du jury. Il a non pas découvert, mais fouillé intelligemment, les sept volumes de lettres d'amour manuscrites — encore est-il qu'un huitième volume a été dérobé — qui sont conservés, à la Sorbonne, dans la bibliothèque Victor-Cousin. Or ces lettres d'amour, la plupart adressées à Richelieu, quelques-unes envoyées par lui, correspondent exactement à l'idée

1. *Fantaisies amoureuses du duc de Richelieu* (Hachette). Cf. l'article de Paul Rival dans *La Revue de Paris* de juillet 1959.

que nous donnaient de sa galanterie fiévreuse, de sa sensualité à peine enrobée de sentimentalité, de sa sécheresse, de sa hauteur orgueilleuse et de sa cruauté, les mémoires réputés apocryphes.

Davantage : certaines pages de ces mémoires qui passaient pour scandaleuses sont éclipsées par les documents originaux : Paul Rival qui n'est certes pas collet-monté a dû couper, dans ces billets d'amour, émanant de très grandes dames, des passages qui eussent effarouché les lecteurs de 1959, entraînés cependant aux nourritures épicées.

Ainsi, grâce à ses recherches personnelles et à son talent, Paul Rival a pu reconstituer les plus audacieuses ou les plus curieuses des aventures galantes de son personnage. Il y en a beaucoup, puisque cet arrière-petit-neveu du cardinal de Richelieu (1696-1788), filleul de Louis XIV, débuta dans cette carrière à quatorze ans, par un exploit qui lui valut d'être embastillé : se glisser dans le lit de la duchesse de Bourgogne, mère du futur Louis XV — elle l'appelait « sa jolie poupée » — et que, à quatre-vingt-dix ans, il n'avait pas encore dételé.

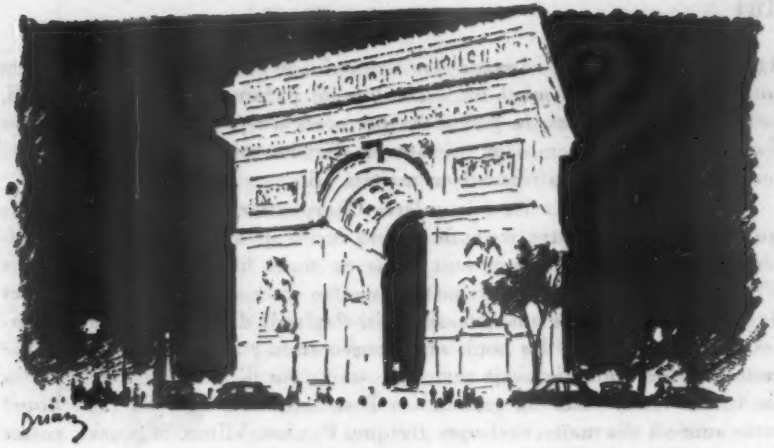
L'écueil était la monotonie, car des conquêtes, toujours des conquêtes, c'est un peu lassant — pour les spectateurs. Mais Paul Rival a franchi ce gros obstacle avec la maestria qu'il a montrée dans ses précédents parcours : *La Reine Margot, Henri VIII, Marie Mancini, Lady Hamilton, Le baron de Trenck.*

— Sous la Troisième République, la vie politique et parlementaire fut tellement exubérante que, sans le secours des annalistes, les historiens futurs risqueraient de se perdre dans cette forêt vierge ou, pour mieux dire, dans cette jungle. Il faut rendre hommage à ceux qui, non sans peine et contretemps, ont entrepris de rédiger les annales politiques de la Troisième République[1] et sont sur le point d'achever cette difficile entreprise. Parmi eux, Georges Bonnefous, ancien ministre des gouvernements Poincaré et Briand, avait eu le rôle principal ; M. Edouard Bonnefous, membre de l'Institut, ancien ministre de la Quatrième République, a poursuivi l'œuvre de son père ; le volume qui vient de paraître couvre l'*Après-guerre* (1919-1924), et il ne manque plus que les années 1925-1940 pour que nous ayons un aperçu d'ensemble de la politique française pendant soixante-dix ans.

Les annalistes, en dépit de l'exemple donné par Tacite, ne doivent pas chercher à briller ou à imposer leurs vues personnelles : l'établissement des faits, la relation impartiale des circonstances dans lesquelles ils ont eu lieu, la statistique des scrutins importants, un récit sobre des crises ministérielles, sont ce que les historiens attendent des annalistes. Labeur minutieux, délicat, et même ingrat, auquel s'est attaché M. Edouard Bonnefous, dont on ne saurait trop louer le désintéressement, la probité, l'équité.

PIERRE AUDIAT

1. *Histoire politique de la Troisième République* (Presses Universitaires de France).



LE MOIS A PARIS

Biennale de Paris et Ecole de Paris 59. — Mort de Berenson. — Les dernières Biennales de Venise et de Sao Paulo nous avaient renseignés sur les terribles confusions qui sévissent en art dans le monde entier ; mais jamais encore Paris — juge en dernier ressort du mérite artistique, jusqu'à nouvel ordre — n'avait été en mesure de montrer dans quelle impasse sinistre se débat aujourd'hui une jeunesse menacée de perdre toute jeunesse.

La Biennale 59, qui se tient au musée d'Art moderne dans des salles admirablement réaménagées, est l'équivalent non pas des Indépendants de la belle époque, où s'affrontaient les tendances les plus diverses, mais des « salons officiels » où tout a l'air de sortir d'une même main.

L'Abstrait y triomphe dans ce qu'il a de plus monotone ou de plus démentiel. Rien ne laisserait deviner le pays originaire des exposants sans les étiquettes dont la couleur varie suivant la nation. Seuls, à peu près, le Japon, le Mexique, l'Inde ont su rester parfois fidèles à des qualités ancestrales. On carrelle, on zèbre, on balafre, on macule, on badigeonne de la même manière aux Etats-Unis qu'en Belgique, à Londres qu'à Milan, en Suisse qu'en Israël. Ce qui s'affirme, c'est l'obédience paresseuse à des conformismes nouveaux qui croient à tort s'inspirer d'exemples français. Des pays héritiers d'un grand passé artistique, comme d'autres qui, n'ayant ni tradition ni métier, n'ont rien eu à désapprendre, sont parvenus en peu d'années à faire en série du Mondrian, du Pollock ou du Riopelle, et presque aussi bien qu'eux.

J'avoue avoir peine à comprendre — à moins qu'il ne se cache un humoriste parmi eux — que sept critiques français de moins de trente-six ans et chargés de désigner vingt-trois toiles de peintres n'ayant pas dépassé cet

âge, aient osé nous donner en exemple le vaste *monochrome* bleu uni de Klein, ou la *machine à cracher de l'abstrait*, de Tinguely, qui, comme les *Fragments de palissades bariolées d'affiches lacérées*, exposés dans l'auditorium, semblent tourner en dérision tout l'absurde, concerté ou non, et le vide qui règnent en maîtres ici.

— *L'Ecole de Paris* 59, à la galerie Charpentier (qui, ne gardant plus qu'une voix au chapitre, a confié à cinq écrivains d'art, de goûts fort différents, de désigner chacun sept noms en toute liberté), aurait eu plus d'éclat si l'on avait pu, au départ, se mettre d'accord sur les buts mêmes de cette sélection. Les uns, pensant qu'il s'agissait d'un salon de découvertes, n'ont retenu que des noms sans consécration ; d'autres ont pensé que cette réunion annuelle avait surtout pour raison d'être de grouper toutes les forces vives, aînés ou jeunes. On s'est accordé à ne plus faire appel cette année à des maîtres tels que Braque, Picasso, Villon, Segonzac, entrés dans la gloire. Le plus vieux des exposants est Gromaire, le plus jeune Bernard Buffet. Les peintres de la Réalité poétique voisinent, avec Lanskoy, André Masson, Borès, Desnoyer, Pignon, Humblot, André Marchand. L'abstrait, qui tapisse la moitié des cimaises — ce qui, proportionnellement, paraît fort excessif — n'offre guère de révélations, hormis Cadoret. On retiendra surtout parmi les jeunes, les envois de René Génis, Lesieur, Maryan, Bardone, Sinko, et, parmi les tout nouveaux venus, ceux d'Artozoul, J.-C. Bertrand, Brô et Coran. Le mérite essentiel de ce salon est d'avoir réduit à quarante-deux le nombre des exposants afin de permettre à chacun d'eux d'envoyer trois toiles. Le chiffre aurait été suffisant si le sens critique, éliminant certaines non-valeurs, eût régné partout.

— Le plus grand, le plus *jeune* de nos critiques d'art, Bernard Berenson, dont nous signalions ici même en octobre le bel essai sur Caravage, est mort presque centenaire. Jusqu'à son dernier jour, ses yeux, qu'on venait consulter du bout du monde, auront gardé leur éclat, leur lucidité, leur espièglerie. D'où tenait-il ce prestige incomparable ? De ses immenses connaissances, mais, davantage encore, de son *toucher critique*. Chez celui qui, le premier, découvrit l'importance des *valeurs tactiles*, le voyant surpassait même l'érudit : « *L'attribution de créations artistiques*, écrit-il, *est rarement une science pure. Cette opération participe de la création de l'art. C'est une question d'intuition, d'inspiration même. On peut comparer cette opération à l'art du goûteur de vin ou de thé.* »

Parlant de Sébastien del Piombo, peintre qu'il étudia pendant plus de soixante ans : « *Il me semble le connaître comme je connais mes amis les plus intimes* ». Préférant encore les fleurs aux tableaux, jamais le sage de Settignano n'eut assez de flèches contre les abstracteurs de quintessence ou les spécialistes qui n'ont d'œil que pour leurs fiches : « *La matière de toute œuvre d'art*, dit-il encore, *c'est non pas la substance dont elle est faite, mais la somme de sensations et de rêves dont elle se compose.* »

Après ses *Peintres de la Renaissance italienne*, suite de quatre essais consacrés à Venise, à Florence, à l'Italie du Centre et du Nord, et qui se

maintient toujours dans un ton familier et amical, l'*Esthétique et Histoire des Arts visuels* a précisé sa conception du *devoir critique :* faire vivre l'œuvre d'art en conservant en face d'elle la même émotion que celui qui l'a conçue, favoriser « *le moment esthétique* », aider chaque amateur à communier avec la beauté et à approfondir ses raisons d'aimer.

CLAUDE ROGER-MARX

LE CINÉMA. — Je viens de voir à Paris deux films qui, aux deux pôles de la politique et de la morale, me paraissent presque également fades et ennuyeux. *Le Destin d'un Homme*, de nationalité soviétique, pourrait être tiré, non d'une nouvelle de Cholokov, mais d'un roman de René Bazin. Tous les bons sentiments du bon ouvrier, bon soldat, bon père, sont soigneusement exaltés. Le fils du menuisier, devenu capitaine d'artillerie à la force du poignet, connaît une mort glorieuse et on lui fait un bel enterrement avec salves de canon. A la fin, le héros de notre histoire, qui a perdu tout le reste de sa famille dans un bombardement, adopte un orphelin qui, lui aussi, a fait le plein des malheurs et il décide de marcher bravement vers l'avenir du patriote et du citoyen.

Les Russes sont depuis longtemps doués pour le cinéma. Aussi, trouve-t-on quelques belles images dans le film, en particulier celle où le prisonnier traqué se cache dans un champ d'avoine. Quelques notations m'ont semblé justes dans les gares allemandes où les S.S. trient les soldats russes et les déportés civils. Mais, d'autre part, quelle lenteur, quelle volonté systématique de caricaturer l'ennemi, quelle absence d'invention dans le détail et dans l'épisode !

Tous les défauts du cinéma étatique apparaissent ici à l'évidence. On exalte toutes les formes du civisme. Mais sans conviction, avec une âme tiède de fonctionnaire.

— Le film français nous montre la face opposée du problème moral. Dans un régime de liberté totale et anarchique, le cinéma coule tristement vers le goût du public le plus bas et se vautre dans la polissonnerie graveleuse. Il s'agit du film « inspiré » à M. Vadim par *Les Liaisons dangereuses.* « Le roman n'est pas non plus pour jeunes filles », dira l'adaptateur et il nous conte « les aventures de gens qui n'ont pas de bons sentiments, mais qui ont existé et qui existent ».

Sans doute. J'avoue que je n'ai pas un goût très profond pour ce livre célèbre, qui nous décrit des personnages ignobles avec complaisance. Mais il se sauve par la vivacité du style, par l'acuité psychologique et, si l'amour physique est l'aboutissement de toutes les pensées des principaux personnages, on ne nous le décrit pas dans ses détails.

Ici, il n'est question que de cela. La caméra caresse les accouplements à deux ou à plusieurs. Elle caresse avec une complaisance particulière l'anatomie de Mme Vadim. Si le grain de sa peau n'était pas satisfaisant, nous le saurions. Nos ministres, qui ne sont pas difficiles, ont, après délibération, accordé un visa à ce film. Personnellement, je préférais un documentaire sur les égouts.

— Il a fallu un film d'espionnage tout parsemé d'assassinats pour me rendre ma bonne humeur. Il est vrai que *La Mort aux trousses* est racontée par Alfred Hitchcock avec son habituelle et totale maîtrise. Il ménage les rebondissements comme le diable. Il nous conduit de surprise en surprise et de mystère en violence, mais il domine son sujet grâce à un humour si lucide qu'on assiste avec une joie enfantine au fonctionnement de la machine infaillible.

Il y a aussi une scène d'amour dans cette aventure criminelle, et nullement traitée sur le ton de la Bibliothèque Rose. Mais, conduits par la main d'un conteur subtil, Cary Grant et Eva-Marie Saint réussissent une sorte de slalom aérien entre les écueils.

JEAN FAYARD

La Musique. — D'ordinaire, à Paris, les premiers concerts coïcident avec les premiers brouillards et les premiers rhumes. Cette année, la saison musicale s'est ouverte avant que la royale saison de l'été s'achève et les toilettes des élégantes qui se pressaient à Chaillot pour entendre l'Orchestre philarmonique de New York évoquaient le Casino de Cannes ou le Palais de la Méditerranée.

Je ne m'étendrai pas longuement sur ce concert où un admirable orchestre a exécuté sous un chef fort discutable l'ouverture d'*Egmont* et la *Septième Symphonie*. Ce M. Bernstein, qu'une publicité fracassante voudrait imposer comme le successeur des Walter, des Monteux, des grands chefs que l'Europe a fournis depuis quarante ans à l'Amérique, cherche l'effet extérieur, la sonorité brillante, les contrastes faciles et semble n'avoir guère réfléchi au sens profond des œuvres qu'il interprète. En seconde partie, il dirigeait sa *Seconde Symphonie*, rhapsodie adroitement écrite, mais sans originalité. Je ne m'habituerai d'ailleurs jamais à l'assurance avec laquelle les chefs d'orchestre affichent tranquillement leurs productions à côté de celles de Mozart ou de Beethoven. Que dirait-on si M. Tartempion, peintre, exposant ses toiles dans une galerie, accrochait un Vermeer ou un Greco au milieu de ses paysages ou de ses natures mortes ?

— Très brillante ouverture de la saison lyrique à l'Opéra-Comique, où

M. Marcel Lamy a monté pour la première fois en France *Le Château de Barbe-Bleue*. Chef-d'œuvre de premier rang, l'ouvrage de Béla Bartok a été écrit en 1911 et créé à Budapest en 1918, mais, sous le régime dictatorial de l'amiral Horthy, on l'avait retiré de l'affiche : Bartok, en effet, était détesté de tous les musiciens officiels, tandis que son librettiste, Béla Balaza, était fortement suspect de marxisme. J'avais entendu, en 1921 ou 1922, à Budapest, Bartok lui-même jouer son œuvre au piano, dans la villa où il vivait sur le mont Gellert, chez des amis, qui le logeaient au milieu des innombrables cylindres et disques de phonographe sur lesquels il avait enregistré par milliers des chansons populaires de la Transylvanie et de l'Alfoeld. *Le Mandarin merveilleux*, qui date de 1919, n'a été connu en France qu'il y a trois ans (grâce aux Ballets de Belgrade), *Le Château* nous arrive avec quarante ans de retard et le *Prince de Bois* est encore en route... depuis 1914 ! Quand on pense avec quel empressement Paris a accueilli les productions les plus frelatées d'un Strawinsky, on comprend mal son indifférence à l'égard de musiciens comme Bartok ou Janacek, génies authentiques et sans artifices.

Le livret du *Château de Barbe-Bleue* est inspiré de *l'Ariane et Barbe-Bleue* de Maeterlinck, déjà mise en musique par Paul Dukas. Il est possible que Bartok ait vu l'ouvrage de Dukas à l'Opéra-Comique, mais son esthétique musicale ne lui doit rien. Le librettiste n'a retenu de Maeterlinck que le symbole de l'ouverture des sept portes et l'apparition derrière la septième des précédentes épouses de Barbe-Bleue, vivantes. Ne comptez pas sur moi pour vous expliquer les symboles confus que développe ce texte alourdi par des répétitions fastidieuses. Je ne sais plus quel critique avait reproché au Barbe-Bleue de Dukas de ne point parler assez. Celui-ci, pour le coup, parle trop !

Cette faiblesse du livret ne nuit aucunement à la partition. Ce duo qui dure près d'une heure, sans aucune action que l'ouverture successive des sept serrures, est animé, à défaut d'action dramatique véritable, par une pulsation lyrique dont la puissance nous emporte comme les vagues de la mer qui monte. D'abord, nous sommes oppressés par la sourde angoisse du souterrain, puis angoissés par la terreur de la chambre de torture et de la salle des armes, mais Judith (Ariane de Maeterlinck) continue sa recherche et, successivement, apparaissent, dans de liquides glissandi de harpes et d'aériens accords des bois et des cors, les bijoux d'un trésor fabuleux et les fleurs d'un féerique jardin.

A l'ouverture de la cinquième porte sur la campagne et les domaines du prince, correspond l'éclat triomphal d'une fanfare de trompettes que suit un choral solennel des cuivres. Après ce sommet, l'œuvre redescend vers des régions plus calmes, la sixième porte s'ouvre sur un lac d'eaux mortes (*des larmes*, nous explique sept ou huit fois Barbe-Bleue, comme si nous n'avions pas compris) tandis qu'une harmonie funèbre aux sonorités mates semble flotter en nappes au-dessus de l'orchestre. Enfin, la septième porte

s'ouvre, les trois premières femmes, celles qu'on croyait mortes, apparaissent (trois rôles muets tenus par des danseuses). Sans qu'on nous explique bien pourquoi, elles rentrent dans le caveau où Judith les suit, Barbe-Bleue reste seul et, tandis qu'il éteint la torche qui éclairait le centre de la scène, les voix de l'orchestre s'éteignent aussi.

Bartok avait trente ans quand il a écrit cette œuvre admirable. Il a composé ensuite des musiques plus audacieusement novatrices, mais il n'a jamais dépassé la puissance expressive, la chaleur d'émotion du *Château de Barbe-Bleue*.

La représentation faisait grand honneur à l'Opéra-Comique. Georges Sébastian a dirigé cette musique qu'il a dans le sang avec une rare maîtrise, et, sous sa baguette, l'orchestre a sonné admirablement. Mlle Monmart, dans le rôle de Judith, a fait une fois de plus la preuve de son exemplaire musicalité, le timbre de sa voix est chaud et riche à souhait dans tous les registres, seule l'articulation laisse parfois à désirer. Avec M. Depraz, au contraire, on ne perd pas une syllabe et sa voix de métal confère au personnage de Barbe-Bleue l'accent dynamique et la présence que le librettiste n'a pas su lui donner. La mise en scène de M. Marcel Lamy est simple et logique, elle pallie dans une large mesure les défauts du livret. Malheureusement, les décors de M. Labisse laissent trop deviner la pauvreté de la matière dont ils sont faits et les moyens d'éclairage de la scène de l'Opéra-Comique ne peuvent guère créer l'atmosphère de mystère que l'on souhaiterait. Ce sont là de petites faiblesses que l'on regrette dans une soirée de cette qualité artistique. Qu'elles n'empêchent surtout pas nos lecteurs d'aller entendre à l'Opéra-Comique une des plus belles œuvres qui y aient été jamais représentées et qu'elles ne les rendent pas injustes pour le magnifique effort accompli par M. Marcel Lamy et ses collaborateurs !

— Le second centenaire de la mort de Haendel aurait été célébré bien modestement à Paris si MM. Jullien et Bondeville n'avaient eu l'excellente idée de convier l'Opéra de Stuttgart à nous faire entendre le *Jephté* qu'il vient de porter à la scène pour la première fois.

Cet oratorio date de 1751, c'est la dernière œuvre de Haendel, il l'a composée pendant qu'il perdait la vue. Le dernier feuillet de la partition autographe porte ces mots tracés par sa main tâtonnante : *sweet as sight to the blind* (doux comme la vue pour l'aveugle).

La farouche histoire de Jephté, juge d'Israël, qui, vers 1200 avant Jésus-Christ, partant en guerre contre les Ammonites, promit à Jéhovah s'il obtenait la victoire, de lui sacrifier la première personne qu'il verrait à son retour, figure au chapitre XI du *Livre des Juges*. Jephté revint vainqueur et c'est sa fille qui se précipita la première à sa rencontre : la Bible dit formellement qu'il la sacrifia, mais le librettiste de Haendel a atténué la légende (comme Racine dans son Iphigénie) et un prophète, intervenant

juste avant le sacrifice, sauve Iphis qui vivra, mais sera consacrée à Jéhovah.

L'œuvre ne vaut ni *Le Messie* ni surtout le sublime *Israël en Egypte*, mais, après une première partie assez languissante, la seconde contient de grandes beautés, notamment le quatuor précédant l'intervention du prophète.

Si l'idée de porter cet oratorio à la scène peut être discutée, sa réalisation n'appelle aucune réserve. M. Gunther Rennert a su conserver la grandeur monumentale de la Bible et donner à l'ouvrage un mouvement scénique expressif. C'est un metteur en scène de cette classe qu'il faudrait à l'Opéra ! M. Ferdinand Leitner, au pupitre, s'est une fois de plus affirmé le fidèle interprète et l'exégète pénétrant des chefs-d'œuvre. L'orchestre de l'Opéra a été excellent, mais il faudrait trouver autre chose que l'instrument électrique aux sonorités nasillardes de cornemuse pour une partie aussi importante que celle que l'orgue joue dans *Jephté*.

L'interprétation vocale était d'une rare qualité. Parmi les solistes nous féliciterons tout spécialement les deux ténors MM. Traxel (Jephté) et Wunderlich (le prophète) et Mme Sailer, très pathétique dans le rôle de la mère d'Iphis qui voudrait la sauver. Quant aux chœurs, il se sont montrés admirables d'un bout à l'autre de la soirée.

JEAN MISTLER

LA MAISON DE BALZAC. — Paris n'a guère le culte des lieux où vécurent ses grands hommes ; on a laissé démolir celles de Molière, de Corneille et de tant d'autres, aussi faut-il se réjouir que la Ville se soit intéressée à la conservation d'une des maisons que Balzac a habitées et que l'initiative privée avait déjà transformée en musée.

Les autres demeures de Balzac, rue Cassini, rue des Batailles (remplacée par l'avenue d'Iéna), ont disparu de même que le petit hôtel de la rue Fortunée qu'il avait acheté pour accueillir la comtesse Hanska. Il y avait une double raison de conserver celui-ci ; d'abord parce qu'il y était mort et aussi parce que c'était une jolie construction du XVIIIe qui avait été une dépendance de la célèbre folie Beaujon.

Contentons-nous donc de la maison de la rue Raynouard ou, plutôt, de ce qui en reste, car on a démoli pour l'élargissement de l'ancienne rue Basse toute la partie qui donnait sur cette voie, une folie du XVIIIe que Mlle Contat avait habitée de 1791 à 1793.

C'est en 1842 que Balzac, lorsqu'il abandonna les Jardies, vint s'installer dans ce Passy lointain qui était encore la campagne. Il nous faut supprimer par la pensée tous ces immeubles neufs, tous ces alignements de ca-

sernes, qui donnent maintenant sur la rue Raynouard et les remplacer par les pavillons et les anciennes folies entourées de verdure dont ils ont pris la place : au 67, le bel hôtel à l'italienne, démoli il y a quelques années, au 68, celui du duc d'Aumont disparu en 1909, au 66, le pavillon qu'avait habité Franklin, au 49 l'hôtel de M. de Julienne.

Mais si, lorsqu'on arrivait par la rue Raynouard, c'était déjà le village de Passy, lorsqu'on venait par la rue du Roc, l'actuelle rue Berton, on était en pleine campagne, au pied du coteau, avec la Seine coulant à trois cents mètres. La rue se glissait entre des murs croulants, longeant de grands parcs, dont celui de l'hôtel de Lamballe, devenu la maison de santé du docteur Blanche. On arrivait à un grand portail posé de biais qui ouvrait sur une cour bordée de modestes bâtiments disposés en équerre. Le pavillon qu'habitait Balzac se trouvait au-dessus de ces bâtiments et au-dessous de la maison qui donnait sur la rue Basse, laquelle malgré son nom était la plus haute. Le pavillon de Balzac formait ainsi le second étage sur la rue du Roc, le rez-de-chaussée sur le jardin à mi-hauteur qui lui était réservé et pour ainsi dire la cave de la maison bourgeoise de la rue Basse. C'est par là qu'était sa véritable entrée et, comme le disait Théophile Gautier, il arrivait chez lui comme le vin dans les bouteilles. Mais il pouvait aussi sortir par le portail de la rue du Roc : un escalier dissimulé par une trappe lui permettait de descendre dans la cour.

Balzac adorait ces maisons pleines de mystère, pour le mystère lui-même, et aussi parce qu'elles étaient particulièrement commodes quand il voulait fuir un créancier importun.

Il avait espéré pouvoir y travailler dans le calme. Malheureusement, cinq ménages d'ouvriers pourvus de nombreux enfants habitaient les logements qui donnaient sur la rue du Roc. Et ce n'est que la nuit qu'il avait ce silence absolu qui lui était nécessaire. C'est dans cette maison qu'il écrivit ou médita *La cousine Bette*, *César Birotteau*, *Splendeur et misère des Courtisanes*, avec devant lui, posée sur sa veilleuse, la petite cafetière que préparait sa femme de charge Mme de Brugnol. Elle est là, dans une vitrine du petit musée de la maison de Balzac, cette cafetière en porcelaine blanche, marquée d'un chiffre violet, qui participa à la création de tant de chefs-d'œuvre. Elle voisine, dans la chambre des reliques, avec le fauteuil en tapisserie, la table sur laquelle il écrivait, un moulage de sa main.

Dans les autres salles on voit des factures, ces factures qui firent tout le drame de sa vie, des dessins, des estampes, des caricatures de lui-même, de celles qu'il aima, de ses amis, tout un embryon de musée que des dons ou des achats ne manqueront pas d'enrichir.

C'est aussi, dans ce Passy sacrifié tout entier à la vie moderne, un petit jardin où nous pouvons méditer et nous recueillir.

GEORGES PILLEMENT

LE TESTAMENT POLITIQUE DE HITLER. — En 1952-53 paraissaient en Allemagne, sous le nom de *Bormann Vermerke*, en France sous le titre *Libres propos sur la guerre et la paix*, des propos tenus par Adolf Hitler du 5 juillet 1941 au 30 novembre 1944 et transcrits par des collaborateurs de Martin Bormann. Il existait, paraît-il, un supplément inédit à ces notes : des monologues de Hitler, directement enregistrés par Bormann, du 4 février au 2 avril, dans l'abri de la Chancellerie où le Fuhrer allait se suicider le 30 avril. Confiés le 17 avril à un messager pour être placés en lieu sûr quelque part en Bavière, ces documents y auraient été récemment retrouvés. La maison Fayard vient d'en publier une traduction sous le titre : *Le Testament politique de Hitler*.

Trevor Roper, enquêteur quasi officiel des autorités militaires anglaises à Berlin en 1945, et aujourd'hui professeur d'histoire à Oxford, se porte garant de leur authenticité. Hitler, cela va de soi, n'a jamais admis que sa propre politique fût la première responsable du désastre allemand. Le coupable, à ses yeux, c'était Mussolini, qu'il tenait pourtant pour un grand homme ; Mussolini en se lançant par jalousie, et sans avertir, sur la Grèce, avait mis le feu aux Balkans, pendant l'hiver 1940-1941, et il avait été ainsi la cause d'un retard fatal de six semaines dans l'attaque allemande contre l'U.R.S.S. Bref, Staline n'avait dû son salut qu'à Mussolini.

Quand Hitler, enfermé dans son « bunker » de Berlin, parle des Juifs (sans eux, Churchill eût déposé les armes, sans eux l'Amérique ne serait jamais entrée en guerre), c'est le langage d'un maniaque délirant. Ce qu'il dit des origines de la guerre (il était « obligé » de la faire, il y était résolu, ses hésitations ne portaient que sur la date à choisir), ce qu'il pense des Latins (beaucoup de mal), des Anglais (un amour déçu), ne surprendra personne.

Mais voici, à la date des 15 et 17 février 1945, qui est moins attendu : « *Seuls nous aurions pu émanciper les pays musulmans dominés par la France. D'avoir notre sort lié à celui des Italiens, cela rendait une telle politique impossible... Nous avons manqué à notre devoir et méconnu nos intérêts en ne libérant pas, dès* 1940, *le prolétariat français. De même en ne libérant pas les protégés français d'outre-mer. Le peuple de France ne nous en aurait sûrement pas voulu de le décharger du fardeau de l'Empire. Dans ce domaine, le peuple de ce pays a toujours manifesté plus de bon sens que ses prétendues élites... Sous Louis XIV aussi bien que sous Jules Ferry, il s'est révolté contre l'absurdité des entreprises coloniales. Je ne sache pas que Napoléon ait été impopulaire pour avoir bazardé la Louisiane. C'est inouï, en revanche, la désaffection que s'est value son incapable neveu en allant guerroyer au Mexique.* » Et encore, en février : « *Il est visible que les entreprises au-delà des mers n'ont fait qu'appauvrir à la longue les nations qui s'y étaient vouées... Une seule réussite à l'actif des colonisateurs : ils ont partout suscité la haine. Cette haine qui pousse tous*

ces peuples, réveillés par nous de leur sommeil, à nous chasser... Tout bien considéré, la politique coloniale de l'Europe se solde par un échec complet.» Une telle insistance sur un tel sujet (Hitler y revient une demi-douzaine de fois) et dans sa situation d'enterré vivant sous les ruines de Berlin, est au moins curieuse.

PIERRE FRÉDÉRIX

LE DERNIER DES JUSTES. — Depuis que l'homme écrit, il existe quelques livres qu'on se doit d'aimer avec passion. *Le Dernier des Justes*, d'André Schwartz-Bart (*Le Seuil*) est une de ces rares pierres de touche. La couverture porte la mention *roman*, parce qu'il faut bien qualifier ainsi une œuvre foncièrement originale, n'appartenant à aucun genre préexistant. Le jeune écrivain fait partir son histoire, image d'une des fibres de l'Histoire, du pogrom d'York en 1185, au cours duquel le « très doux et lumineux rabbi Yom Tov Lévy », avant de se donner la mort, « égorgea de sa propre main deux cent cinquante fidèles » qui avaient choisi, comme lui, de renoncer à la vie plutôt qu'à leur foi. Selon la légende, ou la tradition, Dieu accorda la grâce d'un juste par génération aux descendants de Tov Lévy.

Avec amour et humour, en un style parfait, irréprochable, qui se fait invisible pour mieux servir son sujet et connaît le prix de la litote, l'auteur crée et recrée, imagine et retrouve les successeurs du grand rabbin d'York, parfois inattendus, cocasses ou apparemment méprisables, parfois héroïques ou saints, toujours intensément vrais et vivants. Autour d'eux, dans la Pologne russe annexée par Ivan le Terrible, dans la France de Louis IX, qui ne fut pas seulement l'Ange de la Paix, dans tout l'Occident du pape Innocent III, qui contraignit les circoncis à porter un costume d'infamie, André Schwartz-Bart évoque les communautés israélites, mettant tout leur espoir dans la venue du Messie et discutant jusqu'à perte de vue, jusqu'à perte de vie, chaque verset de la Thora.

Au fur et à mesure que le récit avance, se rapproche de l'époque contemporaine, la lumière se concentre sur l'Elu de chaque génération, sur le Juste choisi par Adonaï dans la tribu de l'holocauste. Sous le nazisme, ce sera Ernie, écolier persécuté par ses condisciples et son maître hitlériens, suicidé raté, et engagé en France dans la Légion étrangère. Il choisira par trois fois d'accompagner celle qu'il aime : à Drancy d'abord, ensuite au camp de triage polonais, enfin sous les « pommeaux de douche » de la chambre à gaz. Dans l'évocation réaliste et ravissante de l'union d'Ernie et de Golda, la jolie boiteuse rousse si éprise de « simple bonheur humain », le roman se surpasse lui-même : les brèves amours des deux jeunes gens, promis à la mort parce que non-aryens, dépeignent en fait toutes les amours et tous les amoureux du monde, tous promis à la mort.

Mieux que par la relation des injures et la description des tortures, l'au-

teur nous fait atteindre le dernier cercle de l'enfer lorsqu'il montre que, lors du processus d'extermination, il n'y avait plus place pour la vérité, même du côté des victimes : dans le wagon plombé et sous les effluves de gaz « cyclon B », Ernie, sincère et athée, fera croire aux enfants accrochés à lui, et à Golda terrifiée, que, tout à l'heure, ils entreront ensemble dans le royaume des bienheureux.

Ce grand livre, *Le Dernier des Justes*, est davantage encore : un mémorial nécessaire, indispensable. Cet ouvrage étonnant par la réunion de caractéristiques qu'on aurait pu croire incompatibles, cette œuvre si élaborée, si construite, et spontanée comme un cri de douleur, a été faite par un ouvrier ajusteur. Il s'instruisit seul et seul prépara son entrée à la Sorbonne dont il s'aperçut assez vite, d'ailleurs, que la fréquentation n'était pas absolument essentielle.

BÉATRIX BECK

GEORGES BORDONOVE ET LE ROMAN HISTORIQUE. — Comme tous les genres réputés « faciles », le roman historique est un genre périlleux : il offre trop de commodités à l'auteur pour que celui-ci ne soit pas tenté d'en abuser. La vraisemblance, la psychologie, le bon goût font souvent les frais de récits où l'on avilit l'histoire sans ennoblir le roman.

Georges Bordonove semble avoir voulu réhabiliter ce genre, en passe de devenir aussi faux que l'opéra. Il s'est d'abord consacré à l'évocation des pays de l'Ouest, qu'il connaît bien : hobereaux poitevins (*La Caste*), Chouans de Vendée (*Les Armes à la Main*). Mais, depuis *Le Bûcher*, où il peignit en couleurs fortes la croisade des Albigeois, il a élargi son registre. Aujourd'hui, une célèbre toile du Greco lui sert de prétexte pour marier l'aventure et la réalité, pour dédoubler dans l'Espagne du siècle d'Or et dans celle de notre temps une histoire d'amour vieille comme le monde. (Ainsi déjà, Willy de Spens avait mêlé dans *Fontaine Française* les événements de la Fronde et ceux de la Libération.)

L'auteur, dans *L'Enterrement du comte d'Orgaz* (Plon), a réuni, pour notre plaisir, tous les ingrédients qui composent le roman d'amour classique : l'amour romantique, aux prises avec un destin contraire, le « ver de terre amoureux d'une étoile », la famille forteresse et prison, et, pour finir, la mort qui confère à l'union des amants le sceau de l'immortalité. L'aventure romanesque du peintre français Palalda, qui mourra d'une leucémie au lendemain de ses noces avec la belle Marien de Olmedo, rappelle à s'y méprendre l'histoire de Jean de Pène, cet élève du Greco qui, trois siècles plus tôt, tenta vainement d'arracher à une puissante caste tolédane, puis au Carmel, celle qu'il considérait comme sa fiancée, la touchante Soledad del Rio y Belen. Comme au bon vieux temps, Palalda

doit convaincre une famille hospitalière, mais dont l'hospitalité ne va pas jusqu'à donner sa fille au voyageur, et vaincre la méfiance de deux frères. Comme Jean de Pène, accueilli fraternellement chez les Olmedo, il hésite longtemps avant de faire connaître sa flamme, non à sa belle, qui l'a vite deviné, mais à son futur beau-père, dont l'aveuglement le désarme. Comme lui, fauché à la fleur de l'âge, il laissera un nom plus qu'une œuvre, et un nouvel épisode de la légende de Tolède. Comme Soledad, Marien devenue veuve s'enterrera au couvent, où le narrateur, qui l'y découvre, sent que sa vie « ne sera jamais plus tout à fait la même ». Il nous reste à imaginer une troisième étape : celle où l'auteur, installé à Tolède, succomberait au même philtre. Car le propre du roman d'amour est d'être inépuisable, comme l'Océan.

Georges Bordonove s'est fort bien tiré de ce petit devoir de vacances. Je ne jurerais pas qu'il n'entre aucun artifice dans la composition de ces deux destins si rigoureusement parallèles. Mais nous acceptons volontiers la convention qui nous est proposée, tant nous prenons plaisir à cette histoire, à cette aventure éternelle et toujours jeune.

PIERRE DE BOISDEFFRE

A QUAND L'AMARTISSAGE ? — Au pays de Malherbe où l'on a volontiers cerveau de grammairien, l'orthographe du néologisme *alunissage* a déja fait couler beaucoup d'encre, et la querelle n'est sans doute pas close. La première fois que j'ai lu ce mot, c'était dans *Le Figaro* aux environs de 1948 ; il était alors écrit avec deux *l*. Depuis, l'orthographe alunissage semble prévaloir dans la presse. Et voilà les puristes déchaînés, puisque *atterrir* a deux *t*.

Mais la question est loin d'être aussi simple. Dans le domaine des consonnes redoublées règne en effet une anarchie presque totale. Il n'y a pas de règle, mais une poussière de cas particuliers qui sont autant de pièges pour celui qui n'est pas sûr de sa mémoire visuelle. N'écrit-on pas *agrandir* à côté de *aggraver*, *appauvrir* mais *aplatir*, *attrouper* mais *atermoyer ?* Dans les mots de même famille la discordance apparaît encore plus choquante entre *battre* et *bataille*, *honneur* et *honorer*, *courrier* et *coureur*, *aller* et *préalable*, *trappe* et *attraper*, *consonne* et *consonance*, *patronner* et *patronat*. Il en va de même dans la formation des dérivés et des féminins où *cantonnier* s'oppose à *timonier* et *paysanne* à *sultane*. Pour nous en tenir à la lettre *l*, objet du litige dans les mots commençant par le préfixe latin *ad*, *alléger*, *allaiter*, *allitération*, *allumer*, *allonger* prennent bien deux *l* ; mais on peut mettre en regard *alourdir*, *alanguir*, *aliter* et *aligner* ; ce qui prouve que le second *l* n'est nullement obligatoire dans

ces composés. Qu'on l'écrive a ou *al*, le préfixe n'a-t-il pas la même valeur dans *alourdir* que dans *alléger ?* La vérité est qu'il est délicat de légiférer en la matière et que, sans être taxé de « laxisme », on peut se refuser à prononcer une condamnation sans appel de l'orthographe actuellement en faveur de alunissage. Vu de Sirius ou de la Lune, le problème est d'ailleurs de peu d'importance. Plût aux dieux que le français ne connût pas de plus grand danger que cette prétendue faute d'orthographe !

Les chimistes formulent une autre objection : alunissage, avec un seul *l*, risquerait de prêter à confusion avec les dérivés du mot *alun*. J'avoue ne pas partager cette crainte. Il y a bien d'autres homonymes dans notre langue et le contexte montrerait assez s'il s'agit de l'alun ou de son écho féminin la Lune.

Mais une question plus sérieuse se pose : ce néologisme amusant était-il bien indispensable ? Le *Comité du langage scientifique*, fondé naguère par l'Académie des Sciences, estime que rien ne s'oppose à la généralisation du terme *atterrir*, qui concerne le sol même et non la Terre en tant que planète. L'argumentation me semble judicieuse. Le Comité du langage scientifique donnerait ainsi à *atterrir* la même extension qu'à *amerrir* qui dispense de forger a(*f*)fleuvir et a(*l*)laquir. Si l'on s'engage dans cette voie de création continue, il faudra un terme nouveau par planète nouvellement atteinte et, dans un avenir plus ou moins éloigné, notre langue s'enrichira — ou plutôt s'alourdira — de *amartir* pour Mars (avec un seul *m*, comme dans *amortir*, *amener*, *amoindrir* et... *amerrir*), de *adjovir* (La Fontaine aurait dit *ajupiner*) pour Jupiter et de *advénérir* ou *avénusir* pour Vénus. A quel jargon pseudo-scientifique cela nous mènerait-il ?

RENÉ GEORGIN

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Dans la nuit du jeudi 15 au vendredi 16 octobre, le Gouvernement ayant engagé devant l'Assemblée nationale sa responsabilité sur la politique générale était approuvé par 441 voix contre 23. Il y avait eu 28 abstentions volontaires. 56 députés avaient refusé de voter. Ce scrutin était, à maints égards, de très grande importance :

1° C'était la première fois que le Gouvernement mettait en jeu son existence selon les nouvelles modalités de la Constitution, qui ont joué, en l'espèce, comme il était d'usage sous la IIIe République, lorsque le président du Conseil posait la question de confiance : vote immédiat et à la majorité, sans délai de réflexion, comme il était de règle sous la IVe. Une telle épreuve allait permettre au pouvoir exécutif d'écarter un grief maintes fois entendu au Palais-Bourbon, au cours de la première session,

de la bouche même des députés et selon lequel le Parlement n'était plus désormais qu'un robot.

2° Si le Gouvernement avait mis en cause sa politique générale, c'était en fait essentiellement la politique algérienne qui était en jeu, — c'est-à-dire celle qui avait été définie le 16 septembre par le général de Gaulle, et dont nous avons dit le mois dernier quel avait été son retentissement, non seulement en France, et à travers l'Afrique du Nord, mais encore dans le monde entier et plus particulièrement au siège des Nations Unies. En intervenant personnellement, le président de la République avait donné de ses propres attributions constitutionnelles une interprétation que les juristes — ceux surtout qui se rangent dans l'opposition à la Ve — jugeaient pour le moins inattendue, sinon contestable. Les observateurs les plus compréhensifs admettaient que le régime avait, le 16 septembre, accusé son caractère présidentiel. Et voici que le scrutin de l'Assemblée nationale en consacrant l'action du chef de l'Etat, lui donnait la caution parlementaire. Ne faisait-il pas, en même temps, tomber quelques autres griefs d'ordre constitutionnel formulés avant le départ en vacances et relatifs aux rapports entre le Parlement et le Gouvernement ?

3° Deux éléments étaient à considérer dans le vote : le volume des approbations d'une part, la nature des bulletins, d'autre part. La masse des « oui » a sensiblement dépassé les prévisions les plus optimistes. Elle s'explique par le souci qu'ont eu les radicaux et les socialistes faisant abstraction de leurs divergences de vues sur d'autres domaines de « *donner au chef de l'Etat, face à nos ennemis, face à nos alliés et à tous ceux qui se croisent les bras en attendant de savoir quelle sera l'attitude de la France, l'autorité que prouve l'appui d'un peuple unanime* ». (M. Patrice Brocas, radical.) Quant à la nature des bulletins, elle n'était pas seulement intéressante à analyser parce que radicaux et socialistes avaient fourni une soixantaine de « oui », mais parce que sur un effectif de 118 indépendants, il y avait eu 13 opposants, 21 autres s'abstenant ou ne prenant pas part au scrutin. Fallait-il voir là l'annonce d'un glissement de majorité ? D'autant plus que les élus algériens du groupe « Unité de la République », n'avaient ni assisté au débat ni voté, en signe de protestation contre le principe de l'autodétermination inclus dans la déclaration du 16 septembre. Enfin, on avait vu neuf députés gaullistes quitter avec fracas l'U.N.R., cinq d'entre eux toutefois continuant à voter pour le Gouvernement, tandis que les quatre autres s'abstenaient.

4° Les sévères controverses auxquelles se sont livrés les indépendants, à l'intérieur du groupe d'abord, puis à la tribune même de l'Assemblée, les remous de l'U.N.R., l'attitude protestataire des élus algériens, l'apport inespéré des voix radicales et socialistes, les chassés-croisés d'un groupe à un autre pendant les journées qui ont précédé le débat, le ton enfin de la plupart des interventions en séance, tout démontre que la politique algérienne commande l'ensemble des autres problèmes français. Elle conditionne pratiquement l'activité, donc l'état même des partis et leurs rap-

ports réciproques. On a vu, pendant ces journées, M. Paul Reynaud se faire applaudir beaucoup plus par l'U.N.R. et le Centre gauche que par ses propres amis, plus enclins à accueillir favorablement les amères critiques de M. Georges Bidault. Mais finalement, plus des deux tiers des Indépendants suivaient M. Paul Reynaud, tandis que M. Bidault faisait cavalier seul. Ces porte-à-faux se retrouvent pratiquement sur toutes les travées de l'hémicycle du Palais-Bourbon.

5° Le rôle, en tout cela, du premier ministre, quel fut-il ? Il est certain qu'au lendemain de la déclaration du 16 septembre, lorsque les juristes — du moins les juristes opposants — brandirent l'article 20 de la Constitution : « *Le Gouvernement détermine et conduit la politique de la Nation* », M. Michel Debré pouvait s'attendre de la part du Parlement à d'âpres observations. C'était l'époque où l'on agitait la menace d'une motion de censure. Mais bien que cette éventualité fût écartée, parce qu'il aurait été impossible de recueillir les cinquante-six signatures requises constitutionnellement pour la recevabilité d'une telle motion, M. Michel Debré ne parut pas très à l'aise lorsqu'il ouvrit le débat, le jeudi 13 octobre, devant les députés. Sa déclaration qui, pour l'essentiel, suivait exactement les contours de celle du général de Gaulle, était assortie de considérations sur le retour au droit qui parurent quelque peu obscures à l'auditoire. L'accueil de l'Assemblée fut jugé, par tous les observateurs, empreint de fraîcheur. En revanche, M. Michel Debré fit, deux jours après, une tout autre impression, ripostant avec bonheur aux griefs accumulés de toutes parts. Ce fut, comme on le dit alors dans les couloirs, le sénateur Michel Debré qui réapparut un instant. Cet instant allait se reporter, pour plus longtemps, au crédit du premier ministre.

6° En conclusion, du débat et du scrutin que nous venons d'analyser, il résulte — outre un engagement national pour une politique algérienne définie — que le « fait de Gaulle » commande toujours de façon péremptoire le comportement parlementaire.

MARCEL GABILLY

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

PASTERNAK

par Gerd RUGE *(Hachette)*

BIOGRAPHIE, photographies : le destin de Pasternak se dessine clairement dans ce livre. Une enfance heureuse, une famille heureuse (le père portraitiste à la mode — le Baschet ou le Laszlo de Moscou), des années d'études plaisantes, un séjour à Marbourg qui l'enchante et voilà le jeune Pasternak, visage grave et beau, en face de la guerre et de la Révolution. Il se révèle courageux — et poète. Il a des amis du côté de la révolution, mais éprouve « une vive aversion pour l'art uniquement inspiré par la haine de la bourgeoisie ». Son ami Alexandre Blok disparaît en 1921, quelques mois après avoir écrit « *Le poète meurt parce qu'il ne peut plus respirer. La vie n'a aucun sens.* »

Les années passent. Pasternak écrit des nouvelles et des poèmes encore, et refuse toujours de se laisser politiser. Autour de lui maints amis, accablés par l'atmosphère kafkéenne qui les entoure vont l'un après l'autre se suicider : Essenine, Maïakovski, Maria Tsvetaieva, Iachvili, Fadeiev. En 32 Staline, précisant ses vues, adresse aux écrivains un impérieux mot d'ordre : *réalisme socialiste*. Plus de place dans cette chorale pour Pasternak. Il se réfugie dans le royaume innocent de la traduction (Goethe, Shakespeare). Pendant la grande terreur qui, à la veille de la seconde guerre, ravage la Russie, ce poète silencieux rencontre « Lara » qui sera l'héroïne de son *Docteur Jivago*.

Après la victoire luit un instant l'espoir de la liberté, Pasternak écrit de nouveaux poèmes. On les accueille avec enthousiasme, mais bientôt la critique dirigée les accable. Pasternak, dans la retraite, commence d'écrire *Jivago* (dix ans de travail), mais il ne peut le faire paraître en Russie. On connaît la suite : la publication de la traduction en Italie et dans tous les pays du monde, la fureur des écrivains domestiqués, le prix Nobel, la joie de Pasternak, l'offensive de la presse orchestrée contre « *l'esprit puant* », le refus du prix Nobel — qui n'apaise pas les « jeunes écrivains communistes » (« *Pasternak, un porc qui souille sa propre mangeoire* ») non plus, d'ailleurs que certains voisins qui, par prudence, vont hurler devant la datcha de Pasternak et brandissent des panneaux : « Dehors Judas ». Mais Pasternak aime passionnément la Russie, qu'il ne confond, non plus que nous, avec ses gouvernants.

Khrouchtchev pourtant ne prend pas à son égard de mesures de rigueur. Contraint par la nécessité M. K. pratique (officiellement) un régime de détente. Lorsqu'on sourit à l'Amérique, il serait de mauvaise politique de transformer en martyr un romancier aussi voyant. Pasternak doit à sa gloire de n'être pas assimilé aux écrivains hongrois. On rêvera longuement devant les portraits de Pasternak qui jalonnent ce livre. Quand la plume n'est pas libre, il reste au moins l'éloquence des visages.

M. T.

ERRATUM

Nous signalons à nos lecteurs que, par suite d'une erreur de classement, le portrait placé dans la *Revue de Paris* du 1er octobre en tête de l'article de M. Jean Legaret, député de Paris, n'était pas le sien.

NOTES INTER-ARTICLES

Celle qui court sur les Vagues, par Alexandre GRINE, p. 46. — Henri SAUGUET, par Marcel SCHNEIDER, p. 89. — *Les plus belles histoires de Bêtes*, par Elian-J. FINBERT, p. 97. — *Lamartine*, p. 97. — *Evocation du vieux Marseille*, par A. BOYALA D'ARNAUD, p. 110.

CHAIX-PARIS. — 2628-J 63-10-59.

Vient de paraître

J. J. HEIDECKER ET J. LEEB

LE PROCÈS DE NUREMBERG

« Les anecdotes extraordinaires abondent dans cet ouvrage qui est un récit synthétique mais vivant. Le procès de Nuremberg est entré cette fois dans l'Histoire de tous les temps. C'est d'ailleurs la première fois qu'on nous en donne un panorama dépouillé qui relève lui aussi de l'Histoire. »

JEAN PRASTEAU (Le Figaro)

MAURICE GARÇON

de l'Académie française

L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE

Le grand avocat d'assises révèle le secret de son art

DANIEL FLEG

JOURNAL

préface de FRANÇOIS MAURIAC

« Un prince de l'esprit. De quelle richesse il débordait, ce journal en témoigne. »

FRANÇOIS MAURIAC

PIERRE CHANLAINE

PAULINE BONAPARTE

La sœur terrible de Napoléon

Chez

BUCHET/CHASTEL

denoël

NOUVEAUX ROMANS

René Hardy	L'AIGLE ET LE CHEVAL
Bernard-G. Landry	AIDE-MÉMOIRE POUR CÉCILE
Georges Piroué	LES LIMBES
Albert Vidalie	LA BELLE FRANÇAISE

denoël

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PUBLICATIONS RÉCENTES

J.-J. BERREBY
Chargé de conférences au Centre de Hautes Etudes sur l'Afrique et l'Asie modernes de l'Université de Paris.

LE GOLFE PERSIQUE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.**
1.700 fr.

P. CLOCHÉ
Professeur honoraire à l'Université de Besançon.

LA DISLOCATION D'UN EMPIRE

Les premiers successeurs d'Alexandre le Grand

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.**
1.700 fr.

A. DUPONT-SOMMER
Professeur à la Sorbonne.

LES ÉCRITS ESSÉNIENS

découverts près de la Mer Morte

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.**
3.000 fr.

J. G. FÉVRIER
Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes.

HISTOIRE DE L'ÉCRITURE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.**
2.300 fr.

P. FOIX
Directeur de l'Ecole de Graphologie.

LA GRAPHOLOGIE

dans la vie moderne

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique.**
1.900 fr.

S. E. MORISON
Professeur d'histoire à l'Université Harvard, Contre-amiral de réserve.

LES GRANDES BATAILLES NAVALES DU PACIFIQUE (1941-1945)

Tome III : La bataille de la mer des Philippines. La bataille de Leyte.

Un vol. in-8° de la **Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre.**
1.500 fr.

J. ROUCH
Directeur honoraire du Musée Océanographique de Monaco, membre de l'Académie de Marine.

LES DÉCOUVERTES OCÉANOGRAPHIQUES MODERNES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique.**
1.600 fr.

R. SELLIER
Chef des travaux de zoologie à l'Institut national agronomique.

LES INSECTES UTILES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique.**
1.800 fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

Vient de paraître

JEAN CASSOU

LE TEMPS D'AIMER

roman

suivi de

LE JOUR DES MORTS CHEZ LES SINGES
UNE ENTRÉE DANS LE MONDE
L'ORGIE PROVINCIALE

LE TEMPS D'AIMER
a été publié avec un grand succès dans la REVUE sous le titre de « QUESTIONS RÉTROSPECTIVES »

... Sa gentillesse, son entrain, sa grâce à la Musset !
André BILLY
de l'Académie Goncourt

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES ANNALES

Sommaire de Novembre 1959

MAURICE GARÇON
de l'Académie française
Les causes des erreurs judiciaires

RAYMOND LAS VERGNAS
Professeur à la Sorbonne
Aspects du théâtre anglais d'aujourd'hui

MARCEL BRION
Franz Schubert, son âme et sa destinée

ALAIN BOSQUET
Poèmes

RENÉ LALOU
Du roman d'amour au conte philosophique

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 130 francs

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Au sommaire
du N° de septembre-octobre 1959

Genève, entracte ou relâche ?	F. COURTET
Un Américain visite l'Allemagne	I. F. STONE
Germania Judaica	P. SCHALLUCK
Justice et justification	W. DIRES
La nouvelle vague es critique	H. HEIGERT
Le Dieu solitaire d'Etrepilly	E. LANGGASSER

Jugements sur la France :
Contre la bombe A française
Opinion divisée face à l'Algérie

CHRONIQUES

A travers les Allemagnes — Actualités en DDR : *Le nouveau Kirchenkampf* — La conjoncture politique : *Eisenhower à Bonn ; Le congrès des syndicats ; La social-démocratie* — La conjoncture économique : *La lutte charbon-fuel* — Lettres et arts : *Documents II* — Le livre du mois : « *Grenzen des Wunders* », par H. Schwamm — Les Livres.

Le numéro : 240 F (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 675 f. - un an 1.200 f.
Étranger : 6 mois 750 f. - un an 1.350 f.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
TEL. TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

le plus grand biographe français

ANDRE MAUROIS

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

des "VIES"

extraordinaires !

ALEXANDER FLEMING

MARCEL PROUST

GEORGE SAND

VICTOR HUGO

LES TROIS DUMAS

hachette

CLASSIQUES DU XXe SIÈCLE

LÉON-PAUL FARGUE

Par Edmée de La ROCHEFOUCAULD

★ LA JEUNESSE ★ LES DÉBUTS LITTÉRAIRES ★ LES AMITIÉS ★ MUSIC-HALL, CIRQUE ET ... TAXI ★ « LE PIÉTON DE PARIS » ★ MONTMARTRE ET MONTPARNASSE ★ LE CHRONIQUEUR ★ LA SOLITUDE ★ LA MORT DU POÈTE ★

Contrairement à nombre de biographes qui se décrivent eux-mêmes à travers le personnage qu'ils évoquent, Mme de La Rochefoucauld, avec un beau désintéressement s'efface devant son personnage pour le mettre mieux en lumière.
Luc Hommel, L'Eventail Bruxelles.

Il semble que rien n'ait échappé à ce panorama de cent neuf pages.
Le Figaro Littéraire.

... Léon-Paul Fargue prend le rang que l'histoire littéraire de demain lui attribuera grâce à Mme de La Rochefoucauld.
Fred Berence, Les Nouvelles Littéraires.

Du même auteur, dans la même collection :

Paul VALÉRY (15e mille) **Anna de NOAILLES**

Chaque volume 12 × 18, 128 pages, augmenté d'une chronologie et d'une bibliographie complète ..... 350 fr. + T.L.

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES, 72, Boulevard Saint-Germain, PARIS-V^e

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

MINES DE DOUARIA — MINES DE ZELLIDJA — MAROCAINE DE MINES ET PRODUITS CHIMIQUES — SOCIÉTÉ NATIONALE DE FINANCEMENT ET DE RECHERCHE DE PÉTROLE — SIDI BOU AOUANE — UNION FINANCIÈRE POUR L'INDUSTRIE ET L'ÉQUIPEMENT — GAFSA — Sté FRANÇAISE DES GRANDS VINS — MINES ET PRODUITS CHIMIQUES — SOCIÉTÉ DE L'OUENZA — OMNIUM NORD-AFRICAIN

ABONNEMENTS : **6 mois : 8.750 fr.**
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française

HOMMES, MÉDECINS, MACHINES

Collection " LES GRANDES BIOGRAPHIES "

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

MÉRIMÉE

JACQUES ISORNI

AINSI PASSENT LES RÉPUBLIQUES

Collection " FEUILLES VERTES "

PHILIPPE BRUNETIÈRE

LA VARENDE

LE VISIONNAIRE

Commentaire par LA VARENDE

Collection " L'AVENTURE VÉCUE "

MARCEL BARDIAUX

AUX 4 VENTS DE L'AVENTURE

I - LE DÉFI AU CAP HORN
II - PAR LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

Illustré de 32 pages hors-texte

DAVID HOWARTH

PATROUILLE ARCTIQUE

traduit de l'anglais

Illustré de 8 pages hors-texte

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VI°

NOUVEAUTÉ

SYNNÖVE CHRISTENSEN

Les sœurs Lindeman

roman

Puissamment évocateur, ce grand roman à la fois de mœurs et psychologique, traduit en douze langues, et qui reçut le ***GRAND PRIX DE LA LITTÉRATURE SCANDINAVE,*** *justifie la renommée mondiale de* ***SYNNÖVE CHRISTENSEN*** *et la place d'emblée aux côtés de* ***SIGRID UNDSET*** *et de* ***SELMA LAGERLOF***